NAZIONALE
B. Prov.
XIX
70
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

...TIPOGRAFICO

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio 11

Palchetto 52

Num.° d' ordine 128 0 d 28

L. 2

20 E 30

B Pluv
XIX
10.71

VIE
DU
CAPITAINE COOK.

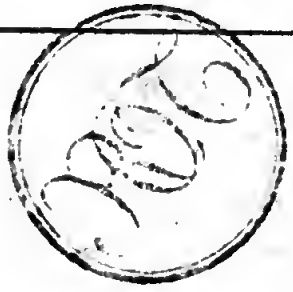
547652

VIE
DU
CAPITAINE COOK,

Traduite de l'Anglois du Docteur Kippis, Membre de la Société Royale de Londres.

Par M. CASTERA.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Rue des Poitevins. Hôtel de Thou.
Et à Lyon, chez Bernuset & Comp.
Rue Merciere.

M. DCC. LXXXIX.

LETTRE

DU TRADUCTEUR

DE LA VIE

DU CAPITAINE COOK,

A MONSIEUR GARAT,

Professeur d'Histoire au Lycée.

L'OUVRAGE, dont je vous envoie la traduction, mon cher Garat, est dédié au Roi d'Angleterre, & moi je le dédie à l'amitié. Ce n'est pas que je n'eusse pu l'offrir convenablement à un Souverain. Notre généreux Monarque y avoit même des droits assez naturels, lui qui daigna se rendre le protecteur du capitaine Cook, lui qui fournit au Monde un si grand exemple de bienfaisance & d'humanité, par l'ordre à jamais mémorable, qu'il fit

donner à tous les Commandans de ſes vaiſſeaux, de reſpecter au milieu des fureurs d'une guerre générale, le Navigateur qui s'étoit devoué au ſervice des ſciences, & au bonheur du genre humain. Mais mon hommage n'ajouteroit rien à la gloire d'un Roi; mes foibles travaux ne doivent point diſtraire ſes regards dans un tems où la choſe publique les fixe tout entiers, & d'ailleurs il y a long-tems que je veux acquitter avec vous une dette de mon cœur.

C'est donc à vous, mon ami, que j'offre cet Ouvrage. Je vais en même-tems vous ſoumettre quelques idées qui y ont rapport. Je vais m'entretenir un moment avec vous & de l'effet des découvertes, & des nations éloignées & encore bien peu connues, qui viennent de paroître ſur la ſcène du Monde; car à qui peut-on mieux s'addreſſer pour parler des peuples nouveaux qu'à l'écrivain, qui a ſi bien

débrouillé le chaos hiſtorique des peuples anciens, & qui, après avoir peint d'un crayon ſimple & rapide les premiers habitans de la Syrie, de la Phénicie & de l'Egypte, a ſu, par un mélange de traits heureux, embellir encore les arts de la Grèce, & repréſenter ſous les plus mâles couleurs, les vertus romaines?

Vous connoiſſez beaucoup les Voyages du capitaine Cook; eh! qui ne les connoît pas? Toute l'Europe attentive à ſes découvertes, en a lu les longues relations avec le plus grand intérêt. On aime à le voir affronter ces mers de glace, où nul mortel avant lui n'avoit pénétré. On le ſuit avec non moins d'admiration dans ces vaſtes contrées, où ſa civiliſation a fait ſi peu de progrès. On ſe plaît ſur-tout à viſiter le peuple enfant qui couvre les iſles délicieuſes de la mer du Sud. Preſque par-tout où nous conduit ce brave Navigateur,

nous ſemblons aſſiſter au ſpectacle d'une création nouvelle, & nous pouvons, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, contempler le genre humain au ſortir du berceau.

MAIS ces tableaux ſi attachans, épars dans les nombreux volumes, qui compoſent le Journal des Voyages du capitaine Cook, avoient beſoin d'être réunis ſous un même point de vue, & dégagés des détails nautiques, qui intéreſſent les ſeuls marins : c'eſt ce qu'a fait l'hiſtorien de ſa vie. On trouve dans cet Ouvrage tout ce qu'il y a de plus important & de plus curieux dans les expéditions du Marin anglois. On y apprend à mieux diſtinguer le voyageur intrépide, le vrai ſavant, le chef toujours digne de commander : on voit avec une ſatisfaction mêlée d'étonnement, le fils d'un humble valet de charrue, d'abord mouſſe, matelot, & paſſant par tous les emplois les plus obſcurs & les plus pé-

nibles de la Marine, acquérir de lui-même des connoiſſances tranſcendantes en Aſtronomie, devenir le plus illuſtre navigateur de ſa nation, & l'un des plus grands hommes de ſon ſiècle.

Divers voyages dans la mer du Sud, furent exécutés long-tems avant ceux du capitaine Cook. Le célèbre Portugais Magellan ; les Eſpagnols, Juan Fernandez, Quiros & Mendana ; les Hollandois, Lemaire, Schouten, Roggewein & Taſman ; les Anglois, Byron, Wallis & Carteret, & enfin, nos compatriotes, Bouvet, Marion, de Bougainville & Kerguelen, ont rendu leurs noms illuſtres dans l'hiſtoire des découvertes autour du Monde. Cependant tous les efforts, toutes les recherches de ces navigateurs, laiſſoient à réſoudre des problêmes importans, ſur leſquels le capitaine Cook a pleinement ſatisfait les géographes, en diſſuadant les philoſophes ſpéculateurs.

Il a vérifié que la nouvelle Zélande, & la nouvelle Hollande ou nouvelle province de Galles, ne ſont que de très-vaſtes iſles. Il a prouvé de la manière la plus certaine que dans l'immenſité de l'Océan Pacifique, il n'exiſte point ce continent auſtral, que pluſieurs ſavans croyoient néceſſaire à l'équilibre du globe; ou que du moins, s'il exiſte, il eſt caché ſous les glaces du pôle ſud, & ſans doute inacceſſible à jamais. Il a enfin reconnu qu'on ne peut trouver de paſſage ſeptentrional de la mer du Sud dans l'Atlantique.

En ouvrant un nouveau champ à la ſcience de l'homme, par la découverte de tant de divers peuples, tous plus près de la nature que nous, il a auſſi reculé les bornes des champs de la Botanique & du règne animal. Ses voyages ont procuré la conquête de plus de douze cents plantes nou-

velles, & d'un grand nombre d'animaux jusqu'alors inconnus.

Mais je n'ai pas besoin de vous annoncer ici, tout ce que ce Marin célèbre a fait encore d'étonnant & d'utile. Je n'ai pas besoin de citer d'avance la manière dont il s'y est pris pour conserver la santé des matelots, pendant ses longs & pénibles voyages. Je ne détaillerai point les nombreuses contreés qu'il a découvertes, & le gissement de tant d'autres terres, qui n'étoit qu'indiqué sur les mappemondes, & qu'il a savamment déterminé. Tous ces travaux sont décrits dans sa vie, & ils démontrent invinciblement combien toute une Nation doit souvent de gloire & d'avantages à un simple citoyen.

Personne n'a encore contesté les rares talens du capitaine Cook. Personne n'a nié les grands services qu'il a rendus à toutes les sciences, & principalement à la Navigation & à la

Géographie, quand il a déchiré le voile qui couvroit encore il n'y a que quinze ans, preſque la moitié du globe. Cependant il eſt des eſprits chagrins, des miſantropes ardens, qui lui diſputent un autre mérite, & qui, égarés par leur haine contre les arts, ou par de faux principes d'humanité, prétendent que les voyages autour du Monde, ſont plus nuiſibles qu'utiles au bonheur de l'eſpèce humaine, en général, & ſur-tout à celui des peuples nouvellement découverts. Cette opinion inſidieuſement préſentée, peut même ſembler ſpécieuſe; & comme elle tient au paradoxe qui ſoutient qu'il vaut mieux pour l'homme, vivre dans un état ſauvage, que dans un état de civiliſation, paradoxe qui a ſéduit tant d'écrivains éloquens! j'eſſaierai, mon cher Garat, de la diſcuter briévement avec vous, & je vous prendrai pour juge dans cette intéreſſante cauſe.

EXAMINONS d'abord ſi les découvertes ont été utiles aux peuples qui les ont faites, & quelle influence elles ont pu avoir ſur les lumières, les richeſſes & les mœurs de l'Europe.

IL eſt inconteſtable que depuis que Chriſtophe Colomb a trouvé l'Amérique, & que Vaſco de Gama s'eſt rendu aux Indes Orientales en doublant le Cap de Bonne-Eſpérance, les ſciences & les arts ont fait des progrès rapides. La Géographie n'a, pour ainſi dire, commencé qu'alors à être connue. La Navigation, long-tems timide & bornée, eſt devenue ſavante & audacieuſe, & en empruntant le ſecours de l'Aſtronomie, elle l'a aidée elle-même à porter encore plus loin ſes recherches, & à briller d'un nouvel éclat. La Méchanique, la Géométrie, l'Hiſtoire Naturelle, la Botanique, la chaîne de toutes les ſciences enfin, a reçu à la fois une impulſion ſemblable à ces commotions électri-

ques qui ſe ſont ſentir avec la même force dans toutes les parties du fil de métal dont un ſeul point a été frappé.

L'HOMME, ſur-tout, a pu être mieux connu. La naïve ſimplicité des Sauvages, nous a laiſſé appercevoir le caractère primitif de la nature humaine, & en riant des grimaces qu'on fait dans les pagodes ou dans les morais; nous ſommes devenus plus capables d'apprécier beaucoup de nos cérémonies.

LES bornes de l'eſprit humain ſe ſont donc reculées avec celles du monde.

QUANT à nos richeſſes, on ne peut nier que le commerce de l'Amérique & des Indes, ne leur ait procuré un accroiſſement immenſe, non-ſeulement par l'or & l'argent qu'on retire ſans ceſſe des mines du Mexique & du Pérou; par les perles, par tous les foſſiles brillans, qu'on nous porte de l'Orient & du Bréſil; par la culture

induſtrieuſe du ſucre, du café, de l'indigo, qu'on a établie aux Antilles; par les ſuperbes étoffes & les végétaux précieux, qu'on va chercher au-delà du Gange, mais encore par l'étendue & le débouché de nos propres manufactures, & d'une grande partie de nos denrées, avec leſquelles nous payons les biens nouveaux qui, des extrémités du monde, viennent refluer chez nous.

Cette activité, que communiquèrent à toutes les nations de l'Europe, la découverte de l'Amérique & la nouvelle route des Indes, partagea entre ces nations l'empire du commerce, dont les Italiens, les Juifs & quelques villes anſéatiques, étoient ſeuls en poſſeſſion: auſſi dès-lors toutes les commodités de la vie, toutes les jouiſſances de l'opulence & du luxe, purent être connues des dernières claſſes des citoyens.

Il faut à préſent conſidérer ſi, en

augmentant les lumières & les richeſſes des Européens, la fréquentation de tant de pays au-delà des mers a perfectionné nos mœurs, ou ſi elle leur a nui.

La conquête du nouveau Monde alluma dans le cœur des Eſpagnols la ſoif de l'or & la ſoif du ſang. Elle leur inſpira cette avidité qui donne tous les vices, & cette férocité qui commet tous les crimes ; paſſions terribles, qui des Eſpagnols ſe répandirent bientôt chez les autres peuples navigateurs. Tandis que l'eſclavage s'aboliſſoit en Europe, on l'établit dans le nouveau Monde. On commença cette traite des Négres, qui, à la honte de l'humanité, s'exerce encore avec fureur, & qui finira par épuiſer l'Afrique de ſes habitans, comme les tyrans eſpagnols ont épuiſé des ſiens la plus belle partie de l'Amérique. Or, on ſait que par-tout, où il y a des tyrans & des eſclaves, les mœurs ſont bientôt corrompues. Les grandes richeſſes,

ſur-tout les richeſſes acquiſes trop rapidement, ne les corrompent pas moins, & portent toujours les hommes, étonnés de leur fortune, à ſe livrer à tous les excès. Cette révolution ſe fait ſentir chez les Nations, comme chez les particuliers. Dans les tems modernes, deux fois la même cauſe a eu les mêmes effets.

QUAND d'innombrables Barbares, ſortis du Nord comme un torrent, vinrent inonder l'Europe, & s'emparèrent des richeſſes des Romains, ils en jouirent en Barbares, & ils portèrent bientôt la peine des vices & des excès monſtrueux, auxquels ils s'étoient abandonnés.

QUAND leurs deſcendans, non moins barbares qu'eux, ont conquis le nouveau Monde, & qu'ils y ont trouvé en abondance l'or & l'argent, ſignes repréſentatifs de toutes les richeſſes, ils ont violemment joui comme leurs pères, & ils ont été corrompus com-

me eux. Tous les vices, tous les crimes ſont venus d'abord à la ſuite de la fortune, qui les paie & les rend faciles.

Il me paroît donc, en raſſemblant les réſultats de mes obſervations, que l'influence des premiers voyages & des découvertes, a été très-avantageuſe pour les lumières & l'accroiſſement des richeſſes des Européens, mais très-funeſte pour leurs mœurs.

Reste enfin à examiner les effets qu'ont eu, ou que peuvent avoir, les voyages & les découvertes, ſur les naturels des pays qu'on découvre.

Il eſt malheureuſement trop vrai, que les premiers voyageurs ont fait infiniment plus de mal que de bien aux nations nouvelles qu'ils ont fréquentées. Les cruautés horribles que les Eſpagnols & les Portugais ont exercées en Amérique, feront à jamais frémir l'humanité. Les crimes, dont d'autres Européens ſe ſont ſouillés, en armant des Sauvages les uns contre

les autres & en leur donnant la paſſion des liqueurs fortes, ſont également impardonnables : mais il ne faut point imputer à nos Navigateurs contemporains les fautes de leurs devanciers, ni croire qu'un abus eſt la règle qu'on doit toujours ſuivre.

Ne jugeons que d'après les Voyages entrepris de nos jours, ſi on a tort de chercher à connoître ces hommes, que la Providence a ſéparés de nous par une étendue immenſe de mers ; & voyons ſi nous ne pouvons pas les mettre à même de ſe féliciter de nous avoir connus.

Les Apologiſtes de la vie ſauvage, n'ont pas manqué de repréſenter l'homme ſortant des mains de la nature, doux, paiſible, toujours prêt à jouir des biens innocens qui lui ſont offerts, exempt de vains deſirs & libre de toute inquiétude. Mais ces peintres enthouſiaſtes d'un bonheur idéal, ſe ſont vus ſans ceſſe démentir par les faits. L'at-

teſtation de tous les obſervateurs judicieux de la nature humaine, prouve, que plus l'homme eſt rapproché de l'état ſauvage, plus il eſt malheureux & facilement criminel; qu'en guerre avec tous les animaux, comme avec les autres hommes, il ſe tient ſans ceſſe armé, méditant une attaque, ou veillant à ſa propre défenſe, qu'il ne reconnoît de droit, que le droit barbare de la force, que la pitié, l'humanité, & tous les autres ſentimens moraux, ſi chers aux ſociétés que l'éducation a perfectionnées, ne ſe font preſque jamais entendre dans ſon cœur féroce; & qu'enfin il n'eſt occupé, ainſi que le reſte des brutes, qu'à ſacrifier tout pour ſatisfaire ſes appetits groſſiers.

Après avoir conſidéré cet horrible état, dans lequel vivent toutes les tribus répandues dans le nord de l'Amérique, ſur la côte de Van Diemen, & dans la nouvelle Zélande, c'eſt-à-dire les Peuples les plus ſauvages de la terre,

ſi l'on porte ſes regards ſur les habitans des iſles de la mer du Sud, qu'un plus doux climat favoriſe, & qui ont fait quelques pas vers la civiliſation, ne voit-on pas encore parmi eux l'injuſtice & l'inhumanité combattre ſouvent les vœux de la nature & les ſuperſtitions remplacer la férocité ? Les Inſulaires de Tongataboo (*a*), ne maſſacrent pas une peuplade entière pour lui arracher les peaux de quelque gibier, comme le font ſouvent les Américains du Canada & de la baie d'Hudſon ; mais à Tongataboo, des Nobles ſtupides, s'emparent, ſans aucune raiſon, des propriétés de leurs compatriotes, nés dans un rang inférieur, & aſſomment à leur gré ces eſclaves abrutis. Les Otahitiens (*b*) ne mangent pas de la chair humaine comme

(*a*) La principale des iſles des Amis. L'Archipel des Amis, contient environ cent cinquante iſles.

(*b*) Otahiti eſt l'une des iſles de la Société, qui ſont au nombre de ſept ou huit.

les nouveaux Zélandois ; mais ils immolent ſans ceſſe des hommes à leurs divinités barbares. Le capitaine Cook fut, malgré lui, témoin d'un de ces ſacrifices ; & quarante-neuf crânes humains, dégoûtans encore de ſang, & appendus autour du Morai, où il en vit attacher un cinquantième, prouvent la fréquence de ces actes d'une atroce piété.

Or, quel eſt l'homme raiſonnable, qui pourra de ſang froid préférer les mœurs & l'ignorance imbécille de ces peuples, aux mœurs & aux inſtitutions d'un peuple vertueux & éclairé ! quel eſt celui, ſur-tout, qui réfléchiſſant avec impartialité, à la perfectibilité & à la dégradation dont l'eſpèce humaine eſt ſuſceptible, oſera ſoutenir qu'il croit la condition des Algonquins ou des Eskimaux, d'autant meilleure, qu'elle eſt plus ſauvage ? Aucun, ſans doute, tant qu'il ſera de bonne foi : mais que celui, qui, oubliant ſa raiſon,

ſe laiſſe emporter par l'envie de ſoutenir un faux ſyſtême, ne calcule pas ſeulement tous les maux & tous les vices des peuples policés pour les mettre en balance avec le petit nombre d'avantages, dont jouiſſent les peuples ſauvages ; car aux Sauvages, il ne faut point oppoſer les ſociétés dépravées, mais les ſociétés les moins imparfaites.

JEUNE encore, j'ai parcouru diverſes contrées de l'Amérique. J'y ai vu des nations civiliſées & des nations ſauvages. Or, je le demande, & aux voyageurs qui les ont contemplées de près comme moi, & aux lecteurs qui en ont eu des relations fidèles, peut-on comparer l'état des naturels ſanguinaires de la Floride, & des bords de l'Ohio, avec celui des paiſibles, bons & libres cultivateurs des champs de la Penſilvanie ou de la Caroline ? Sages deſcendans de ces proteſtans réfugiés, à qui les perſécutions de l'Europe apprirent à chérir la tolérance !

& vous ſur-tout, vertueux Quakers! peuple ſimple & bienfaiſant, qui par un trop grand attachement au ſens littéral de l'évangile, avez paru ridicules à quelques eſprits légers; vous dont la ſimple atteſtation vaut un ſerment, & la promeſſe verbale un écrit; vous, qui croyez tous les hommes égaux par leur naiſſance, qui ne rendez des honneurs qu'à Dieu ſeul, & qui n'admettez d'autre nobleſſe, d'autre diſtinction que celle du mérite; ſi le bonheur habite ſur la terre, c'eſt ſans doute parmi vous: mais il eſt encore moins à la portée des hordes ſauvages, qui infeſtent vos frontières, que les ſociétés, que trop de raffinement a perverties.

Qu'on ne diſe pas encore que les Sauvages ſont plus heureux que nous, en ce que ne connoiſſant pas nos jouiſſances, ils ne peuvent les déſirer, & qu'ils ſont en même tems privés des peines multipliées qui nous tour-

mentent : car ſi cela étoit, on pourroit répondre, comme l'a obſervé M. de Buffon, qu'il ſeroit plus doux de végéter que de vivre ; de ne rien déſirer, que de ſatisfaire ſon appétit ; de dormir d'un ſommeil apathique, que d'ouvrir les yeux pour voir & pour ſentir ; & il faudroit conſentir alors à laiſſer notre ame dans l'engourdiſſement, notre eſprit dans les ténèbres, à ne nous jamais ſervir ni de l'une ni de l'autre, à nous mettre au-deſſous des animaux, à n'être enfin que des maſſes de matière brute attachées à la terre (*a*).

Tous ceux qui chériſſent les ſciences & l'humanité doivent être bien éloignés d'adopter une conſéquence auſſi barbare ; & au lieu de louer les mœurs des Sauvages, ils feront ſans doute des vœux pour les voir adoucis & éclairés. Eh ! qui voudroit nier

(*a*) Hiſtoire naturelle de l'Homme.

qu'en leur ôtant leur horrible coutume de manger leurs ennemis, celle de baigner de ſang humain les autels de leurs idoles, & l'eſclavage déteſtable, qui rend la plus grande partie des Inſulaires de l'Océan Pacifique, victimes de quelques nobles aveuglement orgueilleux & cruels : qui voudroit nier, dis-je, qu'on ne contribuât à la félicité de ces Peuples ?

Un deſſein ſi généreux entroit dans les vues des derniers navigateurs, qui ont fait le tour du Monde. Le capitaine Cook, ſur-tout, ne ſe contentoit pas de répandre parmi les nations qu'il découvroit, des inſtrumens utiles, des graines de fruits & de plantes, propres à augmenter le nombre de leurs alimens & de leurs richeſſes, & pluſieurs eſpèces de ces animaux bienfaiſans, qui étendent l'empire & le bonheur de l'homme ; il donnoit ſans ceſſe à ces nations des préceptes & des exemples d'équité, qui manquoient ra-

rement de faire impreſſion ſur leur eſprit. Eh ! pourquoi ne pas eſpérer que ces premières lueurs ont aſſez pénétré dans l'ame de ces peuples, pour y produire une clarté, qui leur montre enfin tous les avantages d'une raiſon perfectionnée ? Pourquoi ne pas eſpérer qu'ils parviendront au même degré de ſupériorité, où nous voyons tant de nations aujourd'hui admirées, & jadis plus barbares qu'eux.

Ils ont preſque tous déjà ſenti le prix des inventions de nos arts, & le beſoin du Négoce. Le commerce des pelleteries, que les Anglois viennent d'entreprendre ſur la rive oueſt de l'Amérique ſeptentrionale, découverte par le capitaine Cook, excitera l'induſtrie des pareſſeux habitans de cette côte ; l'établiſſement formé à la baie Botanique, deviendra ſans doute utile aux naturels ſauvages de la nouvelle Hollande, ainſi qu'aux malheureux Européens, qu'il arrache au crime & aux

ſupplices ; & l'on ne peut enfin prédire quel ſera, dans la durée des âges, l'effet de nos premières liaiſons, avec les peuples nouvellement découverts.

J'AJOUTERAI encore une obſervation, qui paroît avoir été oubliée par tous les Ecrivains, & qui non-ſeulement juſtifie les voyages que les Européens ont fait aux iſles de la mer du Sud ; mais qui doit ce me ſemble, les encourager à en tenter de nouveaux, même par rapport aux Indiens. L'exemple de tous les peuples, prouve que l'homme n'eſt point fait pour vivre ſans ceſſe dans un état ſauvage, & qu'au contraire il eſt de ſon eſſence de chercher à ſe civiliſer, à inventer des arts, & à établir des loix politiques & religieuſes, qui rendent toujours les plus forts ou les plus adroits tyrans des foibles & des ignorans. De l'état ſauvage, il faut donc qu'on paſſe d'abord à un état de barbarie & de ſuperſtition, quelquefois pire qu'une in-

civiliſation abſolue, & ce n'eſt qu'après des ſiècles accumulés de crime & de malheurs, que les ſociétés parviennent à s'éclairer aſſez pour rejetter une partie de ce que leurs inſtitutions ont de plus vicieux, & pour tendre vers une douce égalité, qui eſt le plus beau droit de l'homme & qui peut ſeule aſſurer ſon bonheur. Or, ſi cette marche ſemble conſtamment néceſſaire dans la formation des ſociétés privées de tout ſecours étranger; ſi en reſtant livrées à elles-mêmes, elles ſont condamnées à languir long-tems dans les ténèbres déſaſtreuſes des préjugés & de l'erreur, n'eſt-il donc pas vraiſemblable que les lumières, communiquées par les Européens aux habitans de la mer du Sud, peuvent leur épargner des maux ſans nombre, dont tous les autres peuples de la terre ont été les victimes? S'ils reçoivent jamais notre Religion & nos loix, nous ne leur porterons, ni ces momeries fanatiques &

ſuperſtitieuſes, ni cette féodalité abſurde & barbare, qui ont peſé ſur nous pendant pluſieurs ſiècles, & dont les progrès lents de la raiſon ont enfin affoibli l'empire.

Eh ! quel ſeroit encore le bonheur des Inſulaires de la mer du Sud, ſi un homme de génie, tel que les hommes qui ont fait le Télémaque, l'Eſprit des Loix, ou le Contrat Social, alloit vivre chez ces peuples nouveaux ! Si après avoir aſſez bien étudié leur naturel & leurs ſimples uſages, après avoir aſſez bien appris leur langue pour y être éloquent, il les menoit d'idée en idée, de ſentiment en ſentiment, à ces pures lumières, à ces notions ſublimes de vertu, qui ſe perdent dans nos livres ; ſi enfin, ce que nous avons dans la tête, il le gravoit au fond de leur cœur ! ces Indiens ne deviendroient-ils pas alors le peuple le plus intéreſſant de la terre ? Ne nous forceroient-ils pas nous-mêmes de pren-

dre d'eux les exemples d'une ſageſſe, dont nous leur aurions fourni les préceptes ?

Mais ces vœux vont trop loin pour qu'on oſe ſe flatter de les voir accomplis. Ne demandons pour les Inſulaires de l'Océan Pacifique, qu'un progrès plus borné, mais plus sûr : ils ont droit de l'attendre. Si les Européens qui vont les viſiter, ne ſont ni des Fénélon, ni des Monteſquieu, ni des Rouſſeau, ils ne donneront pas du moins à ces peuples, lieu de s'affliger d'avoir été découverts.

Non, il n'eſt plus ce tems où les grandes expéditions maritimes n'avoient d'autre objet que de chercher des nations nouvelles pour leur ravir leurs richeſſes & leur liberté ; où les Cortez & les Pizares, égarés par l'ambition & par une ſuperſtition aveugle, croyoient pouvoir, ſans crime, immoler tout ce qui n'étoit pas chrétien, & faire périr dans les chaînes

ou dans les ſouterreins des mines, les malheureux Indiens que l'avarice avoit ſauvés du maſſacre. Les navigateurs qui cherchent des contrées inconnues, ſont animés par un eſprit plus noble; ils ont des deſſeins plus généreux. Ils ne parcourent le monde que pour y répandre des bienfaits, & ils ne viſitent les ſauvages que comme des frères & des amis. Ce que nous venons d'apprendre du Voyage des frégates françoiſes la Bouſſole & l'Aſtrolabe, montre que MM. de la Pérouſe & de l'Angle ont dignement imité le Capitaine Cook, dans ſa bienfaiſance envers les Indiens, & qu'ils ont beaucoup ajouté à ſes travaux par la découverte de pluſieurs iſles inconnues, & même d'une grande terre dans le nord de l'Océan Pacifique (*a*).

(*a*) Voici ce que nous liſons dans la Gazette de France du 28 Octobre 1788.

Le ſieur de Leſſeps, Vice Conſul de Cronſtadt, qui étoit employé dans l'expédition du Comte de

MAIS s'il eſt encore des Marins dont la proue ſe tourne vers des côtes

---

la Pérouſe, en qualité d'Interprête du Roi en langue Ruſſe, eſt arrivé à Verſailles le 17 de ce mois, & a eu l'honneur, le même jour, d'être préſenté à Sa Majeſté par le Comte de la Luzerne, Miniſtre & Secrétaire d'Etat au département de la Marine. Il avoit été chargé d'apporter en France les dépêches, les journaux & les cartes qui lui avoient été remis le 30 Septembre 1787, par le Comte de la Pérouſe, au port d'Avatska, ou Saint-Pierre & Saint-Paul, ſitué à l'extrémité méridionale de la preſqu'iſle de Kamſchatka. Le navire que la Ruſſie expédie chaque année d'Okotskoï à Avatska, ayant manqué ſon voyage l'année dernière, le ſieur de Leſſeps ſe décida à contourner, par terre, toute la mer d'Okots ou Pengina, pour gagner le grand continent d'Aſie; mais les mauvais tems & les fréquens ouragans le retinrent ſur la preſqu'Iſle juſqu'au 27 Janvier ſuivant. Ce ne fut qu'à cette époque qu'il put entreprendre ſa route le long des côtes du Kamſchatka. Arrivé à l'Iſthme, qui joint cette terre au continent, il ſuivit la côte orientale de la mer de Pengina, paſſa par Ingiga; &, après beaucoup de difficultés & de dangers, il parvint, le 5 Mai, à Okotskoï. Cette partie de ſon voyage a été faite ſur des traîneaux, tirés par des chiens Kamſchadales, ou par des rennes, ſuivant l'uſage de chaque pays qu'il a traverſé.

Le débordement des rivières, à cette époque du dégel, l'a forcé de ſéjourner à Okotskoï, juſqu'au 8 de Juin. Auſſi-tôt que la Lena a été navigable, il s'y eſt embarqué, & a remonté juſqu'à Irskoutsk,

moins éloignées pour y porter le ravage & la déſolation, ils ne tarde-

où il eſt arrivé dans les premiers jours d'Août. Il en eſt reparti le 11. Il a paſſé par Tomsk, Tobolsk, Catherinebourg, Kaſan, Nyneï-Novogorod, Moſcou, Tuer, Novogorod Velikoi, & a traverſé toutes les grandes rivières de la Sibérie. Il a fait ce voyage en kibitk, ou voiture Ruſſe non ſuſpendue; & il a été rendu, le 21 Septembre, à Saint-Pétersbourg, d'où il eſt reparti le 26, à deux heures du matin, chargé des dépêches du Comte de Ségur, Miniſtre plénipotentiaire du Roi près l'Impératrice de Ruſſie. La jeuneſſe & le zèle du ſieur de Leſſeps l'ont ſoutenu juſqu'au terme, contre les fatigues & les dangers inſéparables d'un voyage de 4000 lieues, à travers des pays peu habités & peu fréquentés; & il eſt arrivé heureuſement à Verſailles, le 17 Octobre, à trois heures après midi. Il ſe loue infiniment de toutes les facilités & de tous les ſecours qu'il a reçus des Commandans Ruſſes, dans les lieux où il a été à portée de les réclamer.

Extrait des dépêches du Comte de la Pérouſe, apportées par le ſieur de Leſſeps.

Les frégates du Roi, la Bouſſole & l'Aſtrolabe; la première, commandée par le Comte de la Pérouſe, Capitaine de vaiſſeau, commandant en Chef l'Expédition; la ſeconde, par le Vicomte de Langle, Capitaine de vaiſſeau, avoient appareillé de la rade de Breſt, le premier Août 1785, pour un voyage de découvertes. Après avoir touché aux iſles de Madère & de Téneriffe, pour s'y pourvoir d'un ſupplément de vin; à celles de Martin-Vas & de la Trinité, pour en fixer la poſition géographique; à

ront pas à s'en écarter, où ils n'y aborderont que ſous de plus doux auſpices.

---

celle de Sainte-Catherine du Bréſil, pour ſe procurer des rafraîchiſſemens; le Comte de la Pérouſe fit quelques recherches dans l'Océan méridional, paſſa le Détroit de le Maire, le 25 Janvier 1786, 69 jours après ſon départ de la dernière iſle; &, le 9 Février, il naviguoit dans le grand Océan, appellé communément *Mer du Sud* ou *Mer Pacifique*. Le 24 du même mois, il relâcha à la baie de la Conception du Chili, & en repartit le 19 Mars. Le 8 Avril, il eut connoiſſance de l'Iſle de Pâques, où il aborda. Le 28 Mai, il étoit à vue de l'iſle d'Owhyhée, une des Sandwich, où le Capitaine Cook, après avoir agrandi le monde, termina ſi malheureuſement la plus glorieuſe carrière. Le Comte de la Pérouſe s'eſt particulièrement attaché à reconnoître celles de ces iſles que le célèbre Navigateur Anglois n'avoit pu viſiter. Il les quitta le premier Juin, prit ſa route ſur l'Amérique ſeptentrionale, & y atterrit, le 23 du même mois, à la hauteur du Mont-Saint-Elie, à 60 degrés de latitude. Il a reconnu & relevé la partie de côte compriſe entre ſon point d'atterrage & le port de Monterey, à 36 degrés deux tiers de latitude. Le capitaine Cook, contrarié par les vents, n'avoit pu en reconnoître que quelques portions, de diſtance en diſtance; & il n'étoit deſcendu que juſqu'au 43 degré. Le Comte de la Pérouſe a lié ſes découvertes à celles du Navigateur Anglois, & aux reconnoiſſances qui ont été faites par terre & par mer, par les Eſpagnols de la Californie. Il partit du port de Monterey le 24 Septembre, traverſa le grand Océan,

Quand tous les intérêts balancés permettront de faire ceſſer un commerce

pour ſe rendre au continent d'Aſie, & découvrir, dans cette traverſée, quelques iſles inhabitées. Le 15 Décembre, il eut connoiſſance de l'Aſſonſong, une des iſles Mariannes; & il mouilla, le 3 Janvier 1787, à Macao. Il en partit le 6 Février; & relâcha le 28 à Cavita, dans la baie de Manille, où il ſe pourvut de rafraîchiſſemens & de vivres pour ſa navigation ultérieure. Il quitta Manille le 9 d'Avril; &, après avoir paſſé à l'eſt de Formoſe il a dirigé ſa route entre les iſles du Jupon & la Corée, a reconnu & viſité les côtes orientales de cette preſqu'iſle, & s'eſt élevé juſqu'au 51e degré de latitude, par un canal aſſez étroit, inconnu aux Navigateurs Européens, & formé par les côtes de la Tartarie Orientale, d'une part, & de l'autre, par deux grandes iſles, qu'il a relevées & viſitées en partie. L'extrémité ſeptentrionale de ce canal ſe trouvant obſtruée par des bancs qui en rendent le paſſage impraticable, il a repris ſa route au ſud; &, en continuant ſes recherches, il a découvert, à 46 degrés de latitude, un détroit qui l'a conduit dans la mer ſituée à l'oueſt des iſles Kurilles, à travers leſquelles il a trouvé un paſſage, d'où il s'eſt rendu au port d'Avatska, à la partie méridionale de la preſqu'iſle du Kamſchatka: il y a mouillé le 6 de Septembre. Cette navigation, de cinq mois dans une mer inconnue, au milieu des brumes preſque continuelles, a été auſſi pénible que périlleuſe; mais elle ſervira à éclaircir un point intéreſſant de Géogra-

qui

qui dégrade encore plus les Nations d'Europe que les Africains qu'elles achetent comme un vil bétail, nos Souverains éclairés s'empreſſeront de

phie; elle nous donnera une connoiſſance exacte d'une grande-terre, dont l'exiſtence même étoit conteſtée; & ces découvertes ſe lieront à celles que les Ruſſes ont faites dans cette partie ſeptentrionale du globe. Les peuples qui habitent les Iſles que le Comte de la Pérouſe a viſitées, n'avoient aucune idée des Européens, non plus que les autres habitans du grand Continent; ils ſont humains & hoſpitaliers; mais leur terre ne préſente aucune production qui puiſſe y appeller les Nations commerçantes.

Au départ du ſieur de Leſſeps, le 30 Septembre 1787, les Officiers & les équipages des frégates la Bouſſole & l'Aſtrolabe jouiſſoient de la meilleure ſanté; &, quoique ces bâtimens tinſſent la mer depuis plus de deux ans, le ſcorbut ne s'y étoit point manifeſté. Les ſoins conſtans & paternels du Comte de la Pérouſe & du Vicomte de Langle, pour la conſervation des compagnons de leurs travaux, doivent faire eſpérer qu'ils les préſerveront, juſqu'au terme de leur voyage, des maladies qui ajoutent un danger de plus aux longues navigations.

Le Comte de la Pérouſe, après avoir fait quelques proviſions à Avatska, ſe propoſoit de reprendre la mer le premier Octobre, pour ſe livrer aux recherches qui lui reſtent à faire dans l'hémiſphère Auſtral; on préſume qu'il pourra être de retour en France dans le mois de Juillet ou d'Août 1789.

ſe rendre aux vœux de la philoſophie & de l'humanité ; & alors ſans doute, alors les plus ardens dépréciateurs de la ſociabilité n'oſeront plus en méconnoître les avantages ; ils n'oſeront plus, ſur-tout, condamner des voyages dont le but glorieux eſt l'inſtruction & la félicité du monde entier.

C'EST à vous, mon ami, dont la voix éloquente a tant de fois & ſi dignement loué la ſageſſe des anciens Gouvernemens ; c'eſt à vous à combattre les vices des Gouvernemens modernes. En vous chargeant d'une ſi pénible tâche, en éclairant nos contemporains ſur leurs crimes & leurs foibleſſes, vous rendrez auſſi hommage à tout ce qu'ils ont fait de grand & d'utile ; & cette nouvelle preuve de votre talent ajoutera, s'il eſt poſſible, à l'amitié qui m'unit à vous dès l'enfance, par le charme éternel des arts & de la vertu.

CASTERA.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR ANGLOIS.

QUOIQUE j'aie déjà publié pluſieurs Ouvrages de littérature, je ne me ſuis jamais ſenti auſſi embarraſſé qu'en entreprenant celui-ci. L'exécution m'en paroît extrêmement difficile. L'hiſtoire du capitaine Cook conſiſte principalement dans le récit des voyages & des découvertes de cet illuſtre Navigateur; dans le tableau ſimple & frappant des obſtacles & des dangers qu'il eut à vaincre. Les détails les plus intéreſſans de ſa vie privée, avec quelque ſoin qu'on les recueille, n'ont rien de comparable à ce qu'il a fait comme Chef de trois fameuſes expéditions. Ce ſont ces expéditions qui font connoître en lui le grand homme, parce qu'elles lui fourniſſent les moyens de déployer ſon ame & toute la ſupériorité de ſon caractère. Or, ſon Hiſtorien n'a rien de mieux à faire que de s'attacher à ces événemens importans. Cependant un tel choix offre en-

core beaucoup de difficultés. Il n'eſt pas aiſé de ſavoir juſques à quel point on doit étendre ou borner la narration de ſes voyages. D'un côté, il y a du danger à redire longuement les faits qui ſont déjà connus ; & de l'autre, on court riſque de les défigurer par une eſquiſſe abrégée, de paſſer trop légérement ſur des circonſtances importantes, & de tromper enfin l'attente du lecteur. Mais de ces deux inconvéniens, le dernier eſt ſans doute celui qu'on doit éviter avec le plus de ſoin ; puiſqu'à moins de parler des entrepriſes dont le capitaine Cook a été chargé, & de raconter tous ſes périlleux travaux, on ne feroit connoître qu'imparfaitement l'hiſtoire de ſa vie. Il me ſemble donc qu'on doit prendre un juſte milieu, en détaillant les choſes auxquelles il a eu le plus de part, & en gliſſant ſur les autres.

Il eſt impoſſible d'éviter le récit préliminaire des circonſtances les plus frappantes qui ont rapport aux diverſes contrées & aux nations nombreuſes que le capitaine Cook a découvertes ; puiſque ce ſont ces circonſtances qui ſont con-

noître l'avantage qu'on a retiré de ſes entrepriſes; mais il ne m'appartient pas de décider ſi j'ai toujours été heureux dans mon choix. Quoique j'aie vivement déſiré de faire le mieux poſſible, je n'ai pas toujours été ſatisfait moi-même de la manière dont j'ai réuſſi, & je ne ſerois pas ſurpris que beaucoup d'autres perſonnes en fuſſent mécontentes. Tout ce que je pourrois dire alors pour ma juſtification, c'eſt que mes efforts n'ont pas été épargnés. Enfin, j'oſe me flatter que l'Ouvrage que je préſente au public n'eſt pas tout-à-fait ſans mérite. Ceux qui connoiſſent le mieux les expéditions du capitaine Cook, ne doivent pas être fâchés de les retrouver ici ſous une forme plus reſſerrée, & de voir raſſemblés dans un ſeul point de vue les faits les plus intéreſſans, qui ſont épars & entremêlés d'une foule de détails nautiques, dans les longues relations de ſes voyages; & quant aux lecteurs qui, par haſard, n'ont qu'une connoiſſance imparfaite des entrepriſes de ce marin célè-

bre, ils ne ſe plaindront sûrement pas que ma narration eſt trop longue.

On trouvera beaucoup de faits nouveaux dans cet Ouvrage; & pluſieurs choſes déjà connues du public, mais mal connues, ſont ici préſentées ſous un jour plus vrai. On s'en appercevra aiſément, je l'eſpère, dans le premier, le troiſième, le cinquième & le ſeptième Chapitre.

Je ne dois pas manquer d'obſerver que tout ce que je rapporte de nouveau eſt puiſé dans les ſources les plus sûres; & j'ai à cet égard bien des obligations à pluſieurs perſonnes. Les dates & les faits relatifs aux différentes promotions du capitaine Cook, ſont fidèlement extraits des livres de l'Amirauté. Le noble Lord, qui eſt à la tête de ce Bureau, & M. Stéphens ont bien voulu me les fournir; & je ſaiſis avec joie cette occaſion de témoigner ma reconnoiſſance à Lord Howe. J'ai, en outre, reçu de M. Stephens beaucoup d'autres renſeignemens. Il s'eſt employé de tout ſon pouvoir à hâter la publication de mon Ouvrage.

LE Comte de Sandwich, l'un des premiers protecteurs du capitaine Cook, & le principal moteur de ſes grandes entrepriſes, m'a inſtruit de beaucoup de choſes relatives à notre marin, & principalement des circonſtances qui précédèrent ſon dernier voyage.

SIR Hugh Palliſer qui chérit la mémoire de ſon ami, comme il chériſſoit ſa perſonne, m'a communiqué un grand nombre de faits qu'on lira dans le cours de cette hiſtoire, & ſur tout au commencement. L'Amiral Graves & le Docteur Douglas, Evêque de Carliſle & Auteur de la belle Introduction au Voyage dans l'Océan Pacifique, m'ont auſſi aidé dans mes recherches. La veuve du capitaine Cook, ſi digne de l'eſtime de tous les amis de ſon époux, m'a elle-même informé de diverſes circonſtances particulières.

JE manquerois de gratitude ſi j'oubliois ici le nom de M. Samwell. Quoique le morceau que j'ai copié d'après lui, ait déjà été publié, il l'avoit écrit à la ſollicitation de mon ami le Docteur Grégory, pour mon inſtruction particulière; & c'eſt moi-même qui priai

M. Samwell de le faire imprimer ſéparément. Les autres perſonnes qui m'ont aidé dans mon entrepriſe ſeront nommées à leur place.

Mais celui, je l'avoue, à qui je dois le plus, eſt ſir Joſeph Banks, Préſident de la Société Royale. Il a pris le plus vif intérêt à la publication de l'hiſtoire du capitaine Cook. C'eſt lui qui m'a fortifié dans l'idée de lui donner la forme qu'elle a maintenant. Son amitié ne s'eſt pas démentie un ſeul inſtant. Il a revu mon Ouvrage dans toutes ſes parties; & grace à ſes ſoins, il eſt ſans doute plus complet & plus intéreſſant. Enfin le zèle que ſir Joſeph Banks a montré dans cette occaſion, eſt le même qui l'anime toutes les fois qu'il s'agit de ſervir la cauſe des ſciences & celle de l'humanité.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé: *Vie du capitaine Cook*. Je ſuis bien convaincu que cet Ouvrage intéreſſant, & bien écrit, ne peut qu'être fort agréable au Public.

A Paris, ce 26 Novembre 1788.

MENTELLE.

VIE

VIE
DU
CAPITAINE COOK.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire du Capitaine Cook, avant ſon premier Voyage autour du Monde.

Le Capitaine Cook n'eut aucun droit de s'enorgueillir de l'éclat de ſa naiſſance. Son père, *Jacques Cook*, qu'on pouvoit juger, d'après ſon langage, être né dans le nord de l'Angleterre, vivoit dans l'humble état de domeſtique à la campagne, où il épouſa une fille nommée *Grace*, ſervant auſſi dans une ferme. L'un & l'autre s'étoient

CHAP. I. AN. 1727.

rendus recommandables dans leur voi-
CHAP. I. ſinage par leur honnêteté, leur ſo-
AN. 1741. briété, & leur zèle pour le travail. Ils s'établirent d'abord dans le petit village de Morton, & bientôt après ils allèrent demeurer à Marton, autre village de la Province de Yorck, ſitué ſur la route de Gisbrough, à Stockton, dans le comté de Durham, & à ſix milles de diſtance de chacune de ces Villes.

27 Octob. C'EST à Marton, que le Capitaine Cook naquit, le 27 Octobre 1728. Il étoit l'un des neuf enfans qui compoſoient la famille de Cook, dont il ne reſte en ce moment qu'une fille, mariée à un pêcheur de Redcar. Le jeune Cook commença à recevoir ſon éducation à Marton, où il apprit à lire de la Dame Walker, maîtreſſe d'école du village. A peine il avoit atteint l'âge de huit ans, quand ſon père devint premier domeſtique d'une ferme appartenant à M. Thomas Skottow, avancement qu'il dut à ſa bonne conduite & à ſon intelligence. Alors Cook (*a*)

(*a*) Jacques Cook le pere a paſſé les derniers tems de ſa vie près de ſa fille, à Redcar, & il n'eſt mort qu'à l'âge de 85 ans.

le père ſe tranſporta, avec toute ſa famille, dans cette ferme, nommée *Airy-Holme*, près du grand Ayton; & M. Skottow envoya, à ſes dépens, le fils à l'école d'Ayton, où il apprit à écrire.

LE jeune Cook n'étoit pas encore entré dans ſa treizième année, qu'on le mit en apprentiſſage chez un Mercier, nommé *Williams Sanderſon*, à Staith, ville conſidérable par ſes pêcheries, à dix milles au nord de Whitby. Ce métier convenoit cependant très-peu à ſes inclinations. Il tournoit ſans ceſſe ſes regards vers la mer; & ſa paſſion ne pouvoit pas manquer d'être augmentée par la ſituation de la Ville où il étoit, & le genre de vie des perſonnes qu'il voyoit fréquemment. Quelques mécontentemens étant ſurvenus entre ſon maître Mercier & lui, il obtint ſon congé; & bientôt après, il s'engagea lui-même pour ſept ans, avec les Quakers John & Henri Walker, de Whitby, propriétaires de deux vaiſſeaux, deſtinés au commerce du charbon. Preſque tout le tems de ſon apprentiſſage fut employé

1741.

CHAP. I. AN. 1741.

ſur l'un de ces vaiſſeaux, nommé *le Free-Love;* & après que ſon apprentiſſage fut fini, il continua à naviguer en qualité de ſimple matelot, juſqu'à ce qu'enfin M. Walker lui donna la place de contre-maître, ou Patron d'un de ſes navires. Ces premieres années de la navigation de Cook ne nous offrent aucune particularité remarquable, quoiqu'on ne puiſſe pas douter qu'il n'acquît dès-lors de grandes connoiſſances dans les détails de la marine, & qu'un eſprit auſſi attentif, & auſſi rempli de ſagacité que le ſien, ne mît à profit beaucoup d'obſervations, qui lui ont été très-utiles dans le cours de ſa vie.

AU printems de 1755, la guerre fut déclarée entre l'Angleterre & la France. Il y eut une preſſe de matelots. Le navire où étoit Cook, ſe trouva par haſard dans la Tamiſe. Cook commença par ſe cacher; mais, réfléchiſſant enſuite qu'il lui ſeroit preſque impoſſible d'échapper à la preſſe, il ſe détermina à entrer volontairement au ſervice de ſa patrie, & à attendre ſa fortune de la Marine Royale.

Peut-être eut-il alors quelque preſſentiment ſecret que, par ſon activité & par ſon application, il pourroit s'élever au point où il eſt parvenu depuis. En conſéquence, il marcha droit à Wapping, où étoit un rendez-vous de marins; & il s'adreſſa à un officier de l'*Aigle*, vaiſſeau de guerre de ſoixante canons, commandé par le capitaine Hamer. Au mois d'Octobre 1755, ce même vaiſſeau paſſa ſous le commandement de Sir Hugh Palliſer. Quand Sir Hugh en fut le Capitaine, il ne tarda pas à diſtinguer Cook. Il trouva en lui un homme de mer intelligent, actif & brave. Tous les officiers en rendoient un bon témoignage, & enfin le capitaine Palliſer l'encouragea de tout ſon pouvoir.

CHAP. I. AN. 1751.

PEU de tems après, Sir Hugh reçut une lettre de M. Osbaldelſton, membre du Parlement, pour Scarborough, dans laquelle il lui diſoit que pluſieurs de ſes voiſins l'avoient prié de lui écrire en faveur du jeune Cook. Ils avoient appris que Sir Hugh diſtinguoit la bonne conduite de leur compatriote, & ils deſiroient que M.

CHAP. I. AN. 1759.

Osbaldelſton pût, avec l'agrément du capitaine, travailler à l'avancement de Cook. Sir Hugh Palliſer rendit juſtice au mérite de Cook ; mais il répondit qu'il étoit trop récemment au ſervice, pour pouvoir obtenir encore une place d'officier. Il ajouta qu'il valoit mieux d'abord lui procurer une commiſſion de maître d'équipage, parce que, dans ce poſte, il ſeroit à même de faire connoître ſa capacité, & toute la confiance qu'il méritoit (*a*).

IL obtint donc cette commiſſion, le 10 Mai 1759, pour le ſloop, *le Grampus*, mais le premier maître du Grampus ayant voulu par haſard y reſter, la commiſſion de Cook fut inutile. Quatre jours après, il fut nommé maître de *la Guirlande*, & il ne put pas encore en profiter, attendu que cette frégate étoit déja en mer. Le lendemain, 15 Mai, il eut une nouvelle commiſſion pour le vaiſ-

(*a*) Ces ſollicitations volontaires de tous les habitans d'un village pour un matelot leur compatriote, prouvent combien le jeune Cook & ſa famille s'étoient rendus dignes d'eſtime.

ſeau *le Mercure* (*a*). Toutes ces nominations rapides prouvent qu'on prenoit à cœur les intérêts de Cook, & qu'on avoit réellement intention de le ſervir.

LE Mercure étoit deſtiné pour le Canada, où il joignit l'eſcadre commandée par Sir Charles Saunders, qui, d'accord avec le général Wolfe, avoit entrepris le fameux ſiège de Quebec. Pendant ce ſiège, les Anglois eurent beſoin de faire ſonder le canal du fleuve Saint-Laurent, entre l'Iſle d'Orléans & la rive ſeptentrionale, préciſément vis-à-vis du camp de Montmorency & de Beauport, où l'armée Françoiſe s'étoit fortifiée. L'amiral vouloit, par ce moyen, ſavoir s'il pourroit placer des vaiſſeaux pour attaquer les batteries françoiſes, afin de couvrir l'armée de l'intrépide Wolfe, qui devoit ſurprendre le camp. Le capitaine Palliſer, qui connoiſſoit l'habileté & le courage de Cook, le propoſa pour ſonder le fleuve. Il ne pouvoit exécuter cette entrepriſe que la nuit: Il y travailla donc ſept nuits de

(*a*) Tiré des livres de l'Amirauté.

CHAP. I. AN. 1759.

ſuite. A la fin, il fut découvert par les François, qui raſſemblèrent pluſieurs canots, avec un grand nombre de ſauvages, pour l'attaquer, & l'arrêter. Il eſt certain qu'il eut beaucoup de peine à leur échapper. Obligé de forcer de rames, il alla s'échouer ſur le rivage de l'Iſle d'Orléans, près de la garde de l'hôpital des Anglois. Pluſieurs ſauvages s'élançoient dans ſa chaloupe par un bout, tandis qu'il ſautoit à terre par l'autre, & ils s'emparèrent de la chaloupe, qu'ils ramenèrent en triomphe. Cependant, Cook porta à l'amiral une carte du canal, auſſi exacte & auſſi complette que s'il l'avoit ſondé après que les Anglois furent maîtres de Quebec. Sir Hugh Palliſer étoit bien inſtruit qu'avant ce tems-là, Cook n'avoit jamais manié le pinceau, & qu'il ne ſavoit pas même deſſiner; mais telle étoit l'aptitude de notre Marin, qu'il réuſſiſſoit promptement dans tout ce qu'il vouloit entreprendre.

COOK rendit encore aux Anglois un autre ſervice important, pendant que l'eſcadre reſta dans le fleuve Saint-Laurent. La navigation du fleuve eſt

extrêmement difficile & dangereuſe : elle l'étoit encore plus pour les Anglois, qui, juſqu'alors étrangers à cette partie de l'Amérique, n'avoient aucune carte exacte, à laquelle ils puſſent ſe fier. L'amiral ordonna que Cook fût employé à examiner les paſſages de la rivière, audeſſous de Quebec, qui offroient trop d'écueils aux navigateurs. Cook exécuta cette opération avec la même activité & la même intelligence que la première. Quand il eut terminé ſon entrepriſe, la carte du fleuve Saint-Laurent fut publiée, avec les inſtructions néceſſaires pour y naviguer ſans péril. Ce qui prouve l'exactitude & l'utilité de cette carte, c'eſt qu'on n'a pas jugé néceſſaire depuis d'en graver d'autre ; car, celle qui a paru en France, n'eſt qu'une copie de celle de Cook, réduite à plus petit point.

CHAP. I. AN. 1759.

APRÈS l'expédition de Quebec, Cook reçut une commiſſion de Lord Colwill, pour paſſer en qualité de maître d'équipage à bord du Northumberland, vaiſſeau de guerre que montoit ce Lord, déja honoré du titre de commodore

& du commandement d'une eſcadre,
CHAP. I. en ſtation à Hallifax. Pendant cette
AN. 1759. campagne, la conduite de Cook ne
22 Sept. manqua pas de lui mériter l'eſtime & l'amitié du commodore; & le loiſir de l'hiver lui laiſſa le tems d'acquérir des connoiſſances, qui lui ont beaucoup ſervi depuis. C'eſt à Hallifax, qu'il commença à lire Euclide, & à s'appliquer de lui-même à l'étude de l'Aſtronomie. Il avoit peu de livres; mais ſon eſprit le rendoit capable de ſuppléer à beaucoup de choſes, & à faire des progrès bien au deſſus de ceux qu'on pouvoit attendre de la gêne où il étoit.

PENDANT que Cook étoit maître d'équipage du Northumberland, ſous le commandement de lord Colwill, ce vaiſſeau ſe rendit à Terre-Neuve,
1762. au mois de Septembre 1762, pour aider le lieutenant-colonel Amherſt à reprendre cette Isle, dont les François s'étoient emparés. Après que l'Isle fut repriſe, la flotte Angloiſe ſéjourna quelque-tems à Placentia, pour fortifier cet endroit. Cook fut chargé de lever le plan du havre & des hauteurs

de la Place ; & la manière dont il s'en acquitta, attira ſur lui l'attention de l'amiral Graves, commandant de l'*Antelope*, & gouverneur de Terre-Neuve. Cet amiral ayant eu pluſieurs entretiens avec Cook, relatifs à la commiſſion dont celui-ci avoit été chargé, conçut la plus haute idée de ſon habileté. Par-tout où alloit Cook, il portoit une attention continuelle ſur tous les objets qui avoient quelque rapport à la navigation & à la connoiſſance des côtes ; & l'eſtime de l'amiral Graves pour lui, fut encore augmentée par ce qu'on lui dit de ſon caractère.

CHAP. I. AN. 1762. 21 Déc.

VERS la fin de 1762, M. Cook retourna en Angleterre ; & le 21 Décembre de la même année, il épouſa, à Barking, dans le comté d'Eſſex, Miſs Eliſabeth Batts, femme aimable, & digne de la tendre affection qu'il eut toujours pour elle : mais ſon genre de vie, & les devoirs auxquels il s'étoit conſacré, ne lui ont pas permis de goûter les douceurs du mariage, ſans de longues interruptions.

AU commencement de l'année 1763, 1763.

CHAP. I. AN. 1765.

après que la paix fut conclue, on résolut de renvoyer l'amiral Graves, gouverneur à Terre-Neuve. Comme cette Isle est très-intéressante pour le commerce, & qu'elle a long-tems été un objet de querelle entre l'Angleterre & la France, le gouverneur demanda une commission pour faire lever le plan des côtes, commission qu'il obtint avec beaucoup de difficulté, parce que l'importance en étoit peu connue en Angleterre. D'après son projet, l'amiral Graves jugea que M. Cook lui seroit très-nécessaire; & quoiqu'il fût marié récemment, il lui proposa de le suivre, ce que M. Cook accepta. Il partit donc avec l'amiral en qualité d'Ingénieur géographe, & il fut d'abord employé à lever le plan de Saint-Pierre & de Miquelon, qui avoient été cédés aux François par le traité de paix, & dont ils devoient prendre possession à une époque fixe, quand bien même le gouverneur Anglois ne seroit pas encore arrivé. Lorsque l'amiral Graves fut rendu à sa destination, il y rencontra une frégate Françoise & plusieurs bâtimens, qui

portoient M. d'Anjac, gouverneur de Miquelon, ainſi que ſa famille, & un grand nombre de colons. On trouva cependant le moyen de les retenir, dans cette ſituation déſagréable, pendant un mois, dont M. Cook eut beſoin pour remplir ſa commiſſion ; & après qu'il eut achevé, les François furent mis dans une entière & paiſible poſſeſſion des deux Isles.

VERS la fin de la belle ſaiſon, M. Cook revint en Angleterre, mais il n'y demeura pas long-tems. Au commencement de 1764, ſon ancien ami & premier protecteur, Sir Hugh Palliſer, fut nommé commodore & gouverneur de Terre-Neuve & du Labrador. Il deſira d'emmener M. Cook, avec le même titre qu'il avoit eu ſous l'amiral Graves. Certainement perſonne n'étoit plus propre que M. Cook à achever le travail qu'il avoit commencé l'année précédente. Les cartes des côtes de cette partie de l'Amérique étoient toutes remplies d'erreurs : il étoit donc néceſſaire au commerce & à la navigation Angloiſe, qu'on en publiât de plus correctes.

CHAP. I. AN. 1764. 18 Avril.

M. COOK fut nommé Ingénieur de la Marine pour Terre-Neuve & le Labrador, ſous les ordres du commodore Palliſer, & il s'embarqua, en cette qualité, dans le vaiſſeau *le Gréenville*. Tous les marins ſavent avec quelle exactitude M. Cook a rempli ſa commiſſion. Les cartes qui ont été publiées d'après ſes plans, prouvent aſſez ſa capacité. On n'ignore pas qu'elles ont beaucoup ſervi à nos Miniſtres dans le dernier traité de paix, relativement à Terre-Neuve. M. Cook fit pluſieurs découvertes dans l'intérieur de l'Iſle. En s'avançant beaucoup plus loin que perſonne n'avoit fait avant lui, il trouva les divers lacs, qu'on a marqués depuis ſur la carte générale : enfin, il fut conſtamment employé à ce ſervice, depuis 1764, juſqu'en 1767, excepté la ſaiſon de l'hiver, qu'il venoit paſſer en Angleterre. On ne doit pas oublier que, pendant qu'il remplit ſa place à Terre-Neuve, il eut une occaſion de donner à la Société Royale, une preuve de ſes progrès dans l'étude de l'Aſtronomie. Il écrivit un Mémoire, qu'on

trouve dans le cinquante-ſeptième volume des *Tranſactions Philoſophiques*, ſous le titre, « d'Obſervation d'une » éclipſe de ſoleil, à l'Iſle de Terre-» Neuve, le 5 Août 1766, avec la » longitude du lieu de l'obſervation, » calculée d'après cette éclipſe ». L'obſervation avoit été faite dans l'une des Isles Burgeo, près du cap Ray, ſituée, par le 47 degré 36′ 19″ de latitude, au ſud-oueſt de Terre-Neuve. Le Mémoire de M. Cook ayant été communiqué par le docteur Bewis, à M. Witehell, M. Witehell le compara avec une obſervation faite à Oxford, par le docteur Hornsby. Après cela, il calcula la différence de longitude, relative aux deux places d'obſervation, conformément au parallaxe & à la courbe ſphéroïdale de la terre; & il parut, par ſon réſultat, que M. Cook étoit déja bon Aſtronome.

CHAP. I. AN. 1764.

CHAPITRE II.

CONTINUATION de l'Hiſtoire du Capitaine Cook, juſqu'à la fin de ſon premier Voyage autour du Monde.

RIEN n'eſt plus propre à ſatisfaire notre curioſité naturelle, que ce qu'on nous raconte des pays éloignés, & des nations nouvellement découvertes; & certainement ce plaiſir n'eſt point vain. Il étend la ſphère de nos connoiſſances; les divers objets qui ſont mis ſous nos yeux, peuvent nous ſervir de leçons, & contribuer au bonheur du monde. A cet égard, ſans doute, les modernes l'emportent de beaucoup ſur les anciens. Les anciens étoient loin de pouvoir pourſuivre leurs recherches, avec la même exactitude & la même étendue que nous. Leur manière de voyager par terre avoit trop d'inconvéniens & de danger; & leur navigation, qui ne permettoit jamais de s'éloigner des côtes, bornoit néceſſairement leurs entrepriſes.

CHAP. II. AN. 1766.

L'INVENTION

L'INVENTION moderne de la bouſſole, jointe à cette ardeur de s'illuſtrer, qui a embraſé pluſieurs hommes de mérite, a produit des découvertes étonnantes. Vaſco de Gama, en doublant le cap de Bonne-Eſpérance, & en ouvrant une nouvelle route pour ſe rendre aux Indes, nous mit a portée de bien mieux connoître cette partie de la terre. Colomb découvrit un nouveau Monde; & enfin, Magellan exécuta le premier l'entrepriſe difficile de faire le tour du globe. Divers navigateurs ont depuis imité Magellan; mais il eſt inutile de parler ici de leurs voyages. CHAP. II. AN. 1767.

LE goût des découvertes, qui régnoit vers la fin du quinzième ſiècle & pendant le ſeizième, diminua bientôt après. Les grands voyages n'étoient déterminés que par la guerre ou par l'avarice, & non par le noble & généreux deſir de s'inſtruire. Mais, de nos jours, ce deſir s'eſt ranimé; nos navigateurs ont eu pour but le bonheur des hommes.

TELS furent les deux voyages entrepris ſous le règne de George II; l'un par le capitaine Midleton, & l'au-

tre par les capitaines Smith & Moore,
CHAP. II. dans l'eſpérance de trouver un paſſage
AN. 1767. au nord-oueſt de la baie d'Hudſon ; mais il étoit réſervé au règne de George III, de porter l'eſprit des découvertes à ſon plus haut point de gloire. Nos marins ont cherché des contrées nouvelles, non pour ruiner ou détruire les habitans ; mais pour les rendre meilleurs & plus heureux, en leur portant nos arts & nos ſciences.

DÈS 1763, le Roi s'occupa d'un deſſein ſi noble ; & deux voyages autour du Monde furent exécutés, avant que le capitaine Cook commençât le ſien. Le capitaine, depuis amiral Byron, fit le premier ; le ſecond fut entrepris par les capitaines Wallis & Carteret, dans deux vaiſſeaux, qui revinrent par des routes différentes. Ils firent pluſieurs obſervations très-avantageuſes pour la Géographie & la Navigation ; cependant, comme ils avoient quelque miſſion particulière dans la mer du Sud, la route qu'ils furent obligés de tenir en s'en retournant par les Indes orientales, les empêcha de pouvoir nous donner une connoiſſance étendue du vaſte Océan pacifique.

LES capitaines Wallis & Carteret n'étoient pas encore de retour en Angleterre, qu'on avoit réſolu d'entreprendre un autre voyage pour des obſervations aſtronomiques. On avoit jugé que le paſſage de Vénus ſur le diſque du ſoleil, annoncé pour l'année 1769, ne pouvoit être bien obſervé que dans la mer du Sud, aux Iſles Marquiſes, ou ſur l'une de ces Isles, que Taſman avoit appellées *Amſterdam*, *Rotterdam*, & *Midlebourg*, & qui ſont aujourd'hui bien mieux connues ſous le nom d'*Isles des Amis*. Cet objet paroiſſant de la plus grande importance pour l'Aſtronomie; & les nations étrangères s'en occupant ainſi que la nôtre, la Société Royale y mit ce zèle qui l'a toujours animée dans les entrepriſes, qui peuvent être utiles aux ſciences. Le quinze Février 1768, elle adreſſa au Roi un Mémoire ſur les avantages d'un tel deſſein, & ſur l'intérêt dont il avoit paru aux différentes Cours de l'Europe; & elle demanda qu'on armât, aux frais de la nation, un vaiſſeau, pour porter les aſtronomes, qui iroient obſerver le paſſage de Vénus, dans l'une

CHAP. II. AN. 1768.

des Isles de la mer du Sud. Lord Shel-
CHAP. II. burne, l'un des premiers ſecrétaires
AN. 1768. d'Etat, préſenta ce Mémoire au Roi, qui ſoudain annonça aux Lords de l'Amirauté, tout le plaiſir qu'il auroit à voir exécuter cette entrepriſe. Le 3 Avril ſuivant, M. Stephens informa la Société Royale, qu'un vaiſſeau alloit être armé, & qu'elle n'avoit qu'à nommer les obſervateurs qui devoient s'embarquer.

M. Alexandre Dalrymple, membre de la Société Royale, fut d'abord choiſi pour chef de l'expédition. Il étoit célèbre, non ſeulement par ſes grandes connoiſſances en Aſtronomie, mais par ſes recherches géographiques ſur la mer du Sud, & pour avoir publié un Recueil de divers voyages dans cette partie du monde. M. Dalrymple, ſentant la difficulté, ou plutôt l'impoſſibilité de conduire, dans des mers inconnues, un vaiſſeau, dont l'équipage ne ſeroit pas commandé par des officiers de la Marine royale, dit qu'il ne partiroit qu'autant qu'on lui donneroit une commiſſion de capitaine de vaiſſeau, pareille à celle qu'on avoit autre-

fois accordée au docteur Halley; mais Sir Edouard Hawke, qui étoit alors à la tête de l'Amirauté, & qui avoit bien plus l'esprit de sa profession, que le goût des sciences, refusa la demande de M. Dalrymple. Il déclara que sa conscience ne lui permettroit jamais de confier un vaisseau du Roi, à un homme qui n'étoit point marin; & quand on le pressa davantage, il jura qu'il se laisseroit plutôt couper la main droite, que de signer une pareille commission. Son opiniâtreté étoit en quelque sorte justifiée par l'exemple de l'équipage de Halley. Cet équipage avoit refusé d'obéir à l'astronome-capitaine, & cette mutinerie avoit eu de fâcheuses conséquences. D'un autre côté, M. Dalrymple paroissoit absolument résolu à obtenir ce qu'il avoit demandé. Les choses en demeuroient là, lorsque M. Stephens, secrétaire de l'Amirauté, qui, par sa place, étant à portée de traiter avec des hommes de divers caractères, a donné depuis long-tems, & sous plusieurs Ministres, des preuves de sa haute capacité, & de son dévouement aux intérêts de la patrie, remarqua que, puis-

CHAP. II. AN. 1768.

CHAP. II. AN. 1768.

que Sir Edouard Hawke & M. Dalrymple étoient également inébranlables, il étoit néceſſaire de choiſir un autre commandant pour le voyage projetté. Il ajouta qu'il connoiſſoit M. Cook; & que M. Cook ayant été maître d'équipage dans les vaiſſeaux du Roi, & ingénieur-géographe à Terre-Neuve, il le croyoit propre à remplir les vues de la Société royale & de l'Amirauté. Il dit en outre qu'on pouvoit demander des renſeignemens ſur M. Cook, à Sir Hugh Palliſer, gouverneur de Terre-Neuve. Sir Hugh Palliſer fut enchanté de l'occaſion qui ſe préſentoit de ſervir ſon ami. Il appuya de tout ſon pouvoir la recommandation de M. Stephens, en aſſurant qu'il étoit particulièrement inſtruit de l'habileté & du mérite de M. Cook. M. Cook fut donc nommé à la place de M. Dalrymple, par les lords de l'Amirauté, avec le rang de Lieutenant de vaiſſeau. Sa commiſſion eſt datée du 25 Mai 1768.

DÈS que cette commiſſion fut expédiée, on s'occupa de ſe procurer un vaiſſeau propre à faire le voyage. Sir Hugh Palliſer en fut chargé; & ayant pris avec lui M. Cook, ils viſiterent

enſemble divers navires, qui ſe trouvoient alors dans la Tamiſe, parmi leſquels ils en choiſirent un de trois cent ſoixante-dix tonneaux, qu'ils nommèrent l'*Endéavour* (*a*). CHAP. II. AN. 1768.

PENDANT l'armement de ce vaiſſeau, le capitaine Wallis arriva de ſon voyage autour du monde. Le comte de Morton, préſident de la Société royale, avoit chargé ce capitaine à ſon départ, de chercher un lieu propre à obſerver le paſſage de Vénus; & le capitaine Wallis ayant découvert dans la mer du Sud, une Isle, qu'il avoit appelée l'*Isle George*, & qu'on a ſu depuis être nommée, par les naturels du pays, *Otahiti*, il aſſura qu'un port de cette Isle convenoit aux obſervations de M. Cook. La Société royale, ſe conformant à cette idée, envoya ſa réponſe aux lords de l'Amirauté, qui l'avoient priée de déſigner le lieu où elle vouloit qu'on fît les obſervations.

M. Charles Green, qui avoit longtems travaillé avec le docteur Bradley, à l'Obſervatoire royal de Greenwich, fut joint à M. Cook, pour la partie aſtro-

(*a*) L'Entrepriſe.

CHAP. II. AN. 1767.

nomique du voyage ; après quoi, ils reçurent enſemble les inſtructions de la Société royale, ſur la méthode qu'ils devoient ſuivre dans leurs recherches. M. Cook fut auſſi accompagné par le docteur Solander, & Sir Joſeph Banks, qui, dès le printems de ſa vie, ſe dérobant aux douceurs de la ſociété & à ſes amis, prodigua ſon bien, & s'expoſa à tous les dangers d'une navigation longue & pénible, dans l'eſpoir d'acquérir de nouvelles connoiſſances, & de contribuer à l'inſtruction & au bonheur des nations ſauvages.

QUOIQUE l'obſervation du paſſage de Vénus fût le principal objet du voyage de Cook, il n'en étoit point le ſeul. Notre navigateur fut également chargé de viſiter avec ſoin l'Océan pacifique, & d'y tenter de nouvelles découvertes.

L'ÉQUIPAGE du vaiſſeau montoit à quatre-vingt-quatre hommes, ſans compter M. Cook. Il fut approviſionné pour dix-huit mois ; & on lui donna dix canons d'affut & douze pierriers, avec toutes les munitions néceſſaires.

27 Mai. ENFIN, le 27 Mai 1768, M. Cook

entra en poſſeſſion du commandement de l'*Endéavour*, dont on commença l'armement. Ce vaiſſeau étoit alors dans le baſſin de Deptford. Le 30 Juillet, il deſcendit la Tamiſe ; le 13 Août, il alla mouiller à Plymouth. Le vent étant favorable le 26 du même mois, M. Cook mit à la voile ; & le 13 Septembre, il arriva à Funchiale, dans l'Isle de Madère.

CHAP. II. AN. 1768. 30 Juillet. 13 Août. 26. 13 Sept.

PENDANT que M. Cook ſéjourna dans cette Isle, il fut très-bien traité, ainſi que ſon Etat-major, par M. Cheap, conſul Anglois, l'un des plus riches négocians de Funchiale, qui les reçut dans ſa maiſon, & leur fournit tout ce qui leur étoit néceſſaire. Ils furent également accueillis, avec beaucoup d'affection, par le docteur Thomas Heberden, premier médecin de l'Isle, & frère du ſavant & eſtimable M. Heberden, de Londres. Le docteur Heberden aida de tout ſon pouvoir MM. Banks & Solander dans leurs recherches botaniques.

LES Anglois qui réſidoient à Madère, ne furent pas les ſeuls qui s'empreſsèrent à témoigner de la bienveillance à

M. Cook & à ſes amis. Les Pères Franciſ-
CHAP. II. cains leur donnèrent des marques d'une
AN. 1768. honnêteté, qu'on ne devoit pas naturellement attendre de moines Portugais; & dans une viſite que nos voyageurs firent au couvent des Religieuſes, ils furent reçus avec beaucoup de politeſſe. Les bonnes Sœurs leur témoignèrent le plaiſir qu'elles avoient de les voir; &, ayant ouï dire qu'il y avoit de grands philoſophes parmi les Anglois, elles les accablèrent de queſtions, & leur donnèrent une aſſez plaiſante preuve de leur intelligence : elles les prièrent ſérieuſement de leur dire quand eſt-ce qu'il devoit tonner ? Enſuite, elles leur demandèrent, ſi elles ne pourroient pas trouver dans l'enceinte de leur couvent, une ſource de bonne eau, dont elles avoient beſoin; mais quel que fût le ſavoir de nos philoſophes, ils ſe trouvèrent un peu embarraſſés pour répondre à ces queſtions.

M. Cook s'étant pourvu de bœuf frais, d'eau & de vin, partit de Madère dans la nuit du 18 Septembre, & continua ſa route. Le 7 Novembre ſuivant, commençant à voir diminuer ſes provi-

ſions, il réſolut de relâcher à Rio-Janeiro. Il préféra cet endroit à tous les autres ports du Bréſil, même aux Isles de Falkland, croyant qu'il y trouveroit plus facilement les choſes dont il manquoit, & qu'il y ſeroit bien reçu.

EN allant de Madère à Rio-Janeiro, nos voyageurs eurent occaſion de réſoudre une queſtion philoſophique. La nuit du 29 Octobre, ils virent une partie de la mer enflammée, comme l'ont ſouvent apperçue d'autres marins, qui ont attribué ce phénomène à diverſes cauſes. Des trais de lumière, ſemblables à de petits éclairs, jailliſſoient des ondes: on en voyoit quelquefois huit ou dix dans le même moment. M. Cook & ſes compagnons penſèrent que ces clartés étoient produites par des poiſſons phoſphoriques, & l'expérience le leur confirma. 29 Octob.

M. Cook étant arrivé à Rio-Janeiro, le 13 Novembre, n'y reçut point l'accueil favorable auquel il s'étoit attendu. Son ſéjour fut employé en altercations continuelles avec le vice Roi, qui ne ſe montra pas peu jaloux du projet des Anglois. Toute la bonne volonté de

CHAP. II. AN. 1768.

M. Cook devint inutile. Le vice-Roi étoit un homme fort peu inſtruit, fort peu ſoucieux des ſciences, & incapable de comprendre le principal objet de l'expédition de M. Cook. Quand on voulut lui expliquer que les Anglois étoient envoyés dans la mer du Sud pour obſerver le paſſage de Vénus ſur le diſque du ſoleil, tout ce qu'il put concevoir, c'eſt que l'étoile du nord alloit paſſer au pôle ſud.

M. Cook ſe conduiſit alors avec beaucoup de modération & de ſageſſe. Le 1 Décembre, ayant enfin à ſon bord l'eau & les autres proviſions qu'on n'avoit pu lui refuſer, il envoya demander un pilote au vice-roi ; mais le vent s'oppoſant à ſon départ, il fut obligé de demeurer plus long-tems dans le port. Pendant ce tems-là un paquebot Eſpagnol étant mouillé à Rio-Janeiro, & portant des dépêches de Buenos-Ayres en Eſpagne, le commandant dom Antonio de Montenegro-y-Velaſco offrit honnêtement aux Anglois de ſe charger de leurs lettres : M. Cook l'accepta. Il envoya aux lords de l'amirauté, un détail de tout ce qui s'étoit paſſé entre

5 Déc.

lui & le vice-roi, & il en laiſſa une copie au vice-roi lui-même, afin qu'il pût de ſon côté la faire paſſer à Liſbonne, s'il le jugeoit à propos. CHAP. II. AN. 1768.

LE 5 Décembre, pendant un calme profond, nos voyageurs levèrent l'ancre pour ſortir de la baie; mais à leur grand étonnement, quand ils furent vis-à-vis du fort de Santa-Cruz, la principale batterie du port, on leur tira deux coups de canon à boulet. M. Cook mouilla l'ancre tout de ſuite, & envoya demander la raiſon de cette conduite. On lui répondit que le commandant n'avoit point été prévenu par le vice-roi, de laiſſer ſortir les Anglois, & que, ſans un ordre exprès, aucun vaiſſeau ne devoit paſſer ſous le fort. Il fallut donc envoyer ſavoir du vice-roi, pourquoi il n'avoit pas donné l'ordre; ce qui paroiſſoit d'autant plus extraordinaire, que les Anglois l'avoient averti de leur départ, & qu'il avoit alors écrit une lettre aſſez polie à M. Cook, en lui ſouhaitant un bon voyage. Sa nouvelle réponſe fut que l'ordre avoit été écrit depuis pluſieurs jours, mais qu'on ne l'avoit pas fait paſſer au comman-

dant du fort, par pure négligence. Ce ne fut enfin que le 7 Décembre, que l'*Endéavour* remit à la voile.

CHAP. II. AN. 1768. 7 Déc.

PARMI les obſervations que M. Cook fit ſur Rio-Janeiro, & ſur le Bréſil en général, il en eſt une bien affligeante pour l'humanité : c'eſt la quantité immenſe de nègres qui périt dans l'exploitation des mines d'or. Plus de quarante mille de ces malheureux ſont achetés tous les ans par le roi de Portugal, & les Anglois apprirent qu'en 1766, les pertes d'eſclaves avoient été ſi conſidérables au Bréſil, qu'il avoit fallu en tirer vingt mille de plus de Rio de la Plata.

M. COOK étant parti de Rio-Janeiro, & ayant pourſuivi ſa route, entra dans le détroit de Lemaire, le 14 Janvier 1769. La marée étoit alors ſi forte, que l'eau s'élevoit juſqu'au-deſſus du cap San-Diego; & le vaiſſeau, pouſſé avec violence, eut long-tems ſon beaupré ſous les flots. Le lendemain, on jetta l'ancre dans un petit havre, qu'on reconnut pour le port Maurice, & bientôt après on alla mouiller dans la baie de *Bon-Succès*. Pendant que l'*Endéavour*,

étoit là, il arriva une ſingulière & fâcheuſe aventure à MM. Banks & Solander, au docteur Green, à M. Monkhouſe, chirurgien du vaiſſeau, & aux perſonnes de leur ſuite. Ils s'étoient acheminés vers une montagne pour chercher des plantes; & pendant qu'ils la graviſſoient, un froid ſi vif vint les ſurprendre, qu'ils furent tous en danger de périr. Le docteur Solander éprouva un engourdiſſement total. Deux domeſtiques nègres moururent ſur la place: enfin, ce ne fut qu'au bout de deux jours, que ces Meſſieurs purent ſe rendre au vaiſſeau, où ils ſe félicitèrent de leur délivrance, avec une joie qui ne peut être ſentie que par ceux qui ont échappé à des dangers ſemblables, tandis que M. Cook témoignoit auſſi le plaiſir de voir ceſſer les inquiétudes que lui avoit cauſé leur abſence. Cet événement leur donna une preuve de la rigueur du climat. C'étoit alors le milieu de l'été pour cette partie du monde; & le commencement du jour où le froid les ſurprit, avoit été auſſi chaud, que le mois de Mai l'eſt ordinairement en Angleterre.

CHAP. II. AN. 1769.

A leur paſſage dans le détroit de Lemaire, nos voyageurs eurent pluſieurs occaſions d'examiner les habitans du pays. Ils y obſerverent la nature humaine dans ſa condition la plus déplorable. Les malheureux ſauvages de ces contrées vivent dans un état de ſtupidité abſolue, & ſont dépourvus de toutes les commodités de la vie. Ils paſſent leur tems à errer dans d'affreux déſerts. Leurs cabanes, faites avec des bâtons & des herbes, ne peuvent les abriter ni contre le vent, ni contre la neige & la pluie, qui tombent preſque ſans ceſſe. Ils vont preſque tout nuds; & ils ont ſi peu d'induſtrie, qu'ils ne poſsèdent pas même le moindre uſtenſile pour apprêter leur groſſière nourriture : cependant ils paroiſſent fort peu ſoucieux d'être mieux à leur aiſe. Parmi les choſes que les Anglois leur offrirent, ils préférèrent les colliers & les bracelets, qui ne pouvoient leur ſervir que d'un vain ornement. Le docteur Haukeſworth conclut de l'indifférence de ces peuples, qu'ils ne ſont pas moins heureux que nous; mais cette conſéquence ne doit pas être ſi légère-

ment

ment admiſe. Il eſt ſans doute admirable, dans l'ordre de la Providence divine, que les ſauvages, habitans de la terre, qui vivent dans les climats les plus rigoureux, paroiſſent peu touchés de leurs déſavantages ; mais il n'en eſt pas moins vrai que leur bonheur eſt bien au-deſſous de celui qu'on peut goûter dans une ſociété perfectionnée par l'eſprit, les arts & la morale.

CHAP. II. AN. 1769.

UN des points les plus importans des voyages dans l'Océan pacifique, eſt de ſavoir quel eſt le meilleur paſſage pour y entrer. On ſait que les premiers navigateurs ont éprouvé pour cela des difficultés prodigieuſes. Le paſſage du cap de Horn offre tant de dangers, qu'on a cru long-tems qu'il valoit mieux paſſer par le détroit de Magellan; mais M. Cook a prouvé que c'étoit une erreur. Il ne demeura que trente-trois jours à faire le tour de la terre de feu, depuis ſon entrée dans le détroit de Lemaire, juſqu'à ce qu'il ſe fût avancé douze degrés à l'oueſt de ce détroit, & trois degrés & demi au nord de celui de Magellan, & pendant cette route, le vaiſſeau fut très-peu

CHAP. I. AN. 1769.

tourmenté; au lieu que s'il avoit paſſé par le détroit de Magellan, il y auroit mis au moins trois mois. Son équipage ſe ſeroit bien plus fatigué, & les agrès de ſon vaiſſeau auroient été bien plus endommagés. M. Cook eut donc le bonheur d'éviter ces inconvéniens, en doublant le cap de Horn; & par la manière exacte dont il a fixé la longitude & la latitude des endroits où il paſſa, & par les inſtructions qu'il a laiſſées pour les navigateurs à venir, il a rendu un des plus grands ſervices à la marine.

LE 26 de Janvier, il partit du cap de Horn. Depuis ce tems, juſqu'au premier Mars, dans l'eſpace de ſix cent ſoixante lieues de mer qu'il traverſa, il ne s'apperçut d'aucun courant; ce qui prouve qu'il fut toujours très-éloigné des grandes terres, puiſque les courans ne ſe font ſentir qu'aux environs des côtes.

CEPENDANT, avant d'arriver à Otahiti, M. Cook découvrit pluſieurs Isles, auxquelles il donna le nom d'*Isle du Lagoon*, du *Bonnet*, de l'*Arc*, des *Groupes*, des *Oiſeaux*, & de *la Chaîne*. Il y a apparence que la plupart de ces

Isles étoient habitées; la verdure, les bocages, les bois, dont elles paroissoient couvertes, offroient l'aspect d'un paradis terrestre à des hommes, qui, depuis si long-tems, n'avoient vu que le ciel & les eaux, ou les côtes horribles de la terre de feu.

LE 11 Juin, l'*Endéavour* arriva à la vue d'Otahiti; & le 13, il mouilla dans le port royal de cette Isle, nommé *Matavai* par les habitans. Comme le séjour des Anglois devoit être long, & que M. Cook vouloit être sûr de la manière dont on se conduiroit avec les naturels du pays, il donna à son équipage des loix sages & courtes, en défendant expressément de les transgresser (*a*).

(*a*) VOICI quelles étoient ces loix; 1°. de s'efforcer, par toute sorte de moyens, de gagner l'amitié des Indiens, & de les traiter toujours avec la plus grande humanité.

2°. QU'UNE ou plusieurs personnes seroient nommées pour acheter des Indiens, les provisions, les fruits, &c., & que les officiers, matelots, ou autre personne dépendante du vaisseau, ne pourroient entreprendre aucune espèce d'échange, sans une permission expresse.

3°. QUE chaque personne employée à terre, ne pourroit s'écarter de son poste; & que si les sol-

CHAP. II. AN. 1769.

UNE des premières choſes qui l'occupèrent enſuite, fut de ſe préparer à remplir ſa commiſſion aſtronomique. S'étant avancé vers l'occident, & n'ayant point trouvé de port plus commode que celui où ſon vaiſſeau étoit d'abord entré, il ſe détermina à mettre à terre, & à choiſir un lieu protégé par les canons de l'Endéavour, & où il pût établir une eſpèce de fort, dans lequel les inſtrumens néceſſaires aux obſervations fuſſent en sûreté. Il prit donc avec lui un certain nombre d'hommes, & il deſcendit ſur le rivage, accompagné par MM. Banks, Solander & Green. Ils eurent bientôt trouvé l'endroit qui leur convenoit, & cet endroit étoit à une diſtance

---

dats, les ouvriers ou les marins, ſe laiſſoient, par négligence, derober leurs armes, ou leurs outils, non-ſeulement le prix en ſeroit retranché ſur leur paie, conformément aux ordonnances de la marine, mais ils ſeroient punis ſuivant l'exigence des cas.

4°. QU'IL y auroit une amende pour tous ceux qui gêneroient les échanges, ou qui toucheroient, pour échanger, aux objets appartenans au vaiſſeau.

5°. ENFIN, qu'aucune eſpece de quincaillerie, de vêtemens, ou d'objets de pareille néceſſité, ne pourroient être echangés que pour des proviſions. *Signé*, J. COOK.

consídérable des habitations des Indiens.

PENDANT que nos voyageurs traçoient l'enceinte du terrein qu'ils vouloient occuper, un grand nombre de naturels du pays se rassembla autour d'une petite tente, qu'avoit fait dresser M. Banks. Ils ne témoignèrent cependant aucune intention hostile, ils n'avoient même parmi eux aucune espèce d'arme : toutefois, M. Cook défendit que les Indiens passassent la ligne marquée par les Anglois, excepté celui d'entr'eux qui paroissoit être chef; & un autre Indien, nommé *Owhaw*, qui s'étoit déja attaché à M. Cook, & qui avoit autrefois témoigné beaucoup de bonne volonté au capitaine Wallis. M. Cook tâcha de faire entendre à ces deux Indiens, que le terrein où il étoit, ne lui serviroit que pour coucher quelques nuits, & qu'après cela il l'abandonneroit. Il ne fut cependant pas bien certain qu'ils eussent compris ce qu'il venoit de leur dire; mais le peuple se conduisit avec bien plus de respect & de douceur qu'on n'en attendoit. Tous les Indiens s'assirent en-

CHAP. II. AN. 1769.

dehors de la ligne, ſilencieuſement attentifs au travail des Anglois, qui dura environ deux heures.

Ce travail fini, M. Cook commit à la garde des tentes treize ſoldats de marine, commandés par un officier, & lui & ſes compagnons allèrent faire une légère excurſion dans le pays. A peine ils venoient de s'éloigner, qu'ils furent rappelés par un événement très-déſagréable. L'un des Indiens, qui rodoient autour des tentes, ſurprit leſtement la ſentinelle, & s'empara de ſon fuſil. L'officier qui commandoit les ſoldats de marine, leur ordonna ſoudain de faire feu. Sans aucune juſtice, ou plutot ſans aucune humanité, les ſoldats tirèrent au milieu de la foule, qui conſiſtoit en une centaine de perſonnes; & ayant vu que le voleur n'étoit pas tombé, ils le pourſuivirent, & l'étendirent roide mort. Heureuſement qu'on ſut depuis qu'il avoit été le ſeul tué, & qu'il n'y avoit même pas eu d'autre perſonne bleſſée.

M. Cook, qui étoit très-fâché de la conduite de ſon officier, fit tout ce qu'il put pour diſſiper les terreurs

que cette action avoit inſpirées aux Indiens ; mais il n'y réuſſit pas tout de ſuite. Le lendemain, on ne vit que fort peu d'habitans ſur le rivage, & nul d'eux ne vint à bord du vaiſſeau. Ce qui affligea ſur-tout les Anglois, c'eſt que Owhaw, qui leur avoit été ſi conſtamment attaché, & qui la veille avoit fait ſes efforts pour tâcher de rétablir la paix, ne reparut pas. Cependant le ſoir, M. Cook & ſes amis ſe rendirent à terre dans un canot, & alors trente ou quarante Indiens ſe rapprochèrent d'un air amical, & troquèrent des noix de Coco & d'autres fruits. CHAP. II. AN. 1769.

LE 17 Avril, MM. Cook & Green, firent dreſſer une tente ſur le rivage, & paſsèrent la nuit à terre, dans le deſſein d'obſerver l'éclipſe du premier ſatellite de Jupiter : mais ils ne purent rien voir, parce que le tems étoit trop chargé de brouillards. Le lendemain M. Cook, avec une partie de ſon équipage, commença à travailler au fort. Les Indiens étoient ſi éloignés de s'oppoſer au deſſein des Anglois, qu'ils les aidoient avec joie, en tranſportant les piquets & les faſcines, qu'on avoit

coupés dans le bois. Cependant M. Cook, étoit ſi ſcrupuleux en touchant à leur propriété, qu'il leur payoit tout ce qu'il prenoit, & qu'il ne ſouffroit pas qu'on touchât à un arbre, ſans qu'ils euſſent donné leur conſentement.

CHAP. II. AN. 1769.

26 Avril. LE 26 Avril, M. Cook, fit monter ſix pierriers autour du fort, & il vit, avec inquiétude, que cette précaution allarmoit beaucoup les Indiens. Quelques pêcheurs, qui vivoient à la pointe de la baye, allèrent s'établir très-loin. Owhaw, informa alors par ſigne, les Anglois, que l'appréhenſion de ſes compatriotes, étoit de voir dans quatre jours, tirer les canons.

M. COOK donna le lendemain une preuve de ſon amour pour la juſtice, & de ſes ſoins pour empêcher que les Indiens fuſſent maltraités. Il fit punir ſévérement le boucher de l'*Endéavour*, qui avoit oſé attenter à la vie d'une Indienne, épouſe de Tubourai-Tomaïde, l'un des chefs, les plus attachés aux Anglois. Le boucher avoit voulu troquer avec elle un clou, contre une petite hache de pierre : mais elle s'étoit abſolument réfuſée à ce marché.

Alors lui arrachant ſa hache, & jettant le clou par terre, il menaça cette femme de la poignarder, ſi elle faiſoit la moindre réſiſtance. M. Bancks s'étant bien inſtruit de cette affaire, & le boucher ne pouvant rien dire pour ſa juſtification, on en fit le rapport à M. Cook. M. Cook attendit que Tomaïde & ſa femme, avec beaucoup d'autres Indiens, fuſſent à bord du vaiſſeau. Alors il fit venir l'offenſeur en leur préſence; & rappellant ſon crime, & toutes les preuves qui étoient contre lui, il ordonna qu'il fût puni ſur le champ. Pendant qu'on le dépouilloit, & qu'on l'attachoit autour du mât, les Indiens gardèrent le plus profond ſilence; mais dès qu'on lui donna le premier coup de fouet, ils s'empreſsèrent à témoigner leur pitié, & à demander la grace du coupable. M. Cook ne crut pas devoir la leur accorder; & eux, voyant leurs prières inutiles, exprimèrent leur compaſſion par leurs larmes.

L'OBSERVATOIRE fut achevé au premier de Mai, & on tranſporta à terre tous les inſtrumens aſtronomiques. 1 Mai.

CHAP. II. AN. 1769.

Le lendemain, quand MM. Cook & Green descendirent pour placer leur grand octan, ils furent non moins surpris qu'allarmés de ne pas le trouver. Il avoit été déposé dans une tente réservée pour M. Cook, & où personne n'avoit couché. Il n'avoit point encore été déballé. Il étoit d'un poids considérable. Aucun autre instrument ne manquoit. Enfin, il y avoit eu une sentinelle pendant toute la nuit, à cinq pas de la tente. Ces considérations engageoient à penser que quelqu'un de l'équipage l'avoit volé, croyant peut-être que la boîte ne contenoit que des clous, ou d'autres objets propres à troquer avec les Indiens. Les recherches les plus exactes furent faites, & on promit une forte récompense à celui qui rapporteroit l'instrument : mais ce fut en vain. Dans cette circonstance, M. Banks devint d'un grand secours. Comme il s'étoit acquis plus de crédit que personne sur les naturels du pays, il se mit en cherche parmi eux, & ayant pénétré dans les bois, il eut le bonheur de retrouver la boîte égarée. Ce succès causa d'autant plus

de plaiſir, que le principal but du voyage en dépendoit.

UN autre événement, mais à la vérité d'une moins grande importance, cauſa le même jour quelque inquiétude à M. Cook. Un officier avoit imprudemment gardé à bord Tootaha, un des chefs amis. M. Cook, qui avoit recommandé qu'on ne gardât aucun Indien, fut très-étonné de cette tranſgreſſion de ſes ordres, & il fit ſoudain mettre Tootaha, en liberté. Le pauvre Indien avoit eu tant de peur qu'on ne voulût le tuer, qu'il fut impoſſible de lui perſuader le contraire, juſqu'à ce qu'on l'eût conduit hors du fort. Sa joye fut alors ſi grande, qu'il la témoigna par des marques de généroſité, dont les Anglois ne crurent pas devoir profiter. Cependant les Indiens avoient été effrayés de la détention de leur chef; peu d'entre eux parurent ce jour-là, & le marché manqua des choſes les plus néceſſaires; mais enfin, la conduite de M. Cook, de M. Banks & du docteur Solander, regagna Tootaha & ramena le peuple à une réconciliation parfaite. Dès que

les Indiens ſurent que leur chef étoit
CHAP. II. allé volontairement à bord du vaiſſeau,
AN. 1769. les cocos, le fruit pain, & les autres proviſions reparurent en abondance.

8 Mai. M. COOK, & ſes compagnons, avoient eu juſqu'alors la prudence de ne troquer que des bracelets & des colliers pour des proviſions : mais le marché devenant moins abondant, ils commencèrent, le 8 de Mai, à faire paroître leurs clous ; & l'effet de cette nouvelle marchandiſe fut tel, que les Indiens donnoient pour un clou de quatre pouces, juſqu'à vingt noix de coco & du fruit pain à proportion.

10 Mai. CE ne fut que le dix de Mai, que nos voyageurs apprirent que l'iſle où ils étoient s'appelloit Otahiti, nom qu'on lui a conſervé depuis.

14 Mai. LE dimanche ſuivant on eut un exemple de l'indifférence des Indiens pour notre religion. M. Cook avoit voulu que le ſervice divin fût célébré dans le fort, & que quelques-uns des principaux Otahitiens y fuſſent préſens. En conſéquence, M. Banks invita Tubourai-Tomaïde & ſa femme Tomio, eſpérant qu'après cela ils feroient quel-

ques queſtions, & qu'on pourroit commencer à les inſtruire. Pendant le ſervice, les deux Indiens furent très-attentifs au maintien de M. Banks. Ils imitèrent tous ſes geſtes, s'agenouillèrent, s'aſſirent comme lui, & parurent bien ſentir que l'occupation des Anglois étoit très-ſérieuſe : mais enſuite ils ne firent aucune demande ſur ce qu'ils avoient vu, & ne voulurent pas même écouter la moindre explication.

CHAP. II. AN. 1769.

LE moment d'exécuter le principal objet du voyage, approchoit. M. Cook reſolut, d'après les conſeils qu'il avoit reçus du comte de Morton, d'envoyer des obſervateurs en deux endroits différens, afin que ſi on commettoit quelques erreurs dans l'obſervation d'Otahiti, on fût à même de les corriger. Il fit partir, le jeudi premier Juin, pour *Eimeo*, l'une des iſles voiſines, M. Gore, premier lieutenant, M. Moukhouſe, chirurgien, & M. Sporing, ſecrétaire de M. Banks. M. Banks, lui-même, deſira être de cette expédition, & il fut accompagné par Tomaïde, Tomio, & quelques autres Indiens. Le lendemain matin M. Cook

CHAP. II. AN. 1769.

dépêcha dans une autre chaloupe, MM. Hicks, Clerke, Pickerſgill & Saunders, en leur ordonnant de choiſir à l'orient de l'iſle un endroit commode & aſſez éloigné du fort, pour obſerver le paſſage de *Vénus*.

ILS appréhendoient tous également que le tems ne fût pas favorable à leur deſſein. La nuit qui précéda l'expérience, ſe paſſa dans l'inquiétude; mais le 3 de Juin, au lever du ſoleil, les craintes furent entiérement diſſipées: la matinée étoit très-belle, & le reſte du jour il ne parut pas le moindre nuage dans l'air. L'obſervation put s'éxécuter par-tout; mais dans le fort on eut bien plus d'avantage qu'ailleurs; le Téleſcope du docteur Solander, ſur-tout, l'emportoit de beaucoup ſur celui de M. Cook, ſur celui de M. Green: ils virent tous une eſpèce de brouillard ou de nuage, qui environnoit l'orbe de la planète dans les momens du contact, & principalement lorſqu'elle fut dans le centre; mais ils différèrent dans leurs rapports, bien plus qu'on n'auroit dû s'y attendre. Voici celui de M. Green:

Le premier contact extérieur, ou la première apparence de Venus sur le soleil . .	9h. 25′ 42″	MATIN.
Le premier contact intérieur, ou l'immersion totale . . .	5. 44. 4.	
Le second contact intérieur, ou le commencement de l'émersion.	3h. 14′ 8″	APRÈS MIDI.
Le second contact extérieur, ou émersion totale.	3. 32. 10.	

D'APRÈS ce calcul, la latitude de l'Observatoire est à 17° 29′ 15″ sud; & la longitude, à 149° 32′ 30″ à l'oueſt de Greenwich.

UN détail plus étendu de cette importante observation, se trouve dans le soixante-unième volume des Transactions Philosophiques, & atteste la munificence du Roi, & la protection que sa majesté daigne accorder aux sciences.

LA satisfaction qu'avoit eu M. Cook, ainsi que ses amis en rempliſſant leur principale commiſſion, fut un peu troublée par la conduite de quelques gens de l'équipage, qui profitant du moment où les officiers observoient le passage de Vénus, enfoncèrent la porte d'une chambre où étoient les marchandises, & volèrent environ un quin-

tal de clous. Ce vol pouvoit avoir des
CHAP. II. ſuites dangereuſes ; parce que ſi ces
AN. 1769. clous avoient été repandus parmi les Indiens, on auroit certainement vu diminuer le prix des inſtrumens de fer, la plus utile reſſource des Anglois. L'un des voleurs fut découvert ; mais on ne lui trouva que ſoixante-dix clous ; & quoiqu'on lui infligeât un châtiment de vingt-quatre coups de verge, il ne voulut déclarer aucun de ſes complices.

5 Juin. L'ABSENCE des officiers, qui étoient allés obſerver le paſſage de Vénus, dans l'Iſle voiſine, & à l'orient d'Otahiti, fut cauſe qu'on ne célébra le jour de la naiſſance du Roi, que le 5 de Juin, au lieu du 4 ; cette fête fut d'autant plus agréable, que la joie étoit augmentée par le ſuccès que venoit d'obtenir la généroſité du Monarque.

12 LE 12 de Juin, M. Cook fut obligé d'exercer la rigueur de la diſcipline. Quelques Indiens ſe plaignirent que deux matelots leur avoient pris de force leurs arcs, leurs fléches, & quelques cordons de cheveux : ce crime étant prouvé, les coupables furent ſévérement punis. LE

LE même jour, on reconnut que les habitans d'Otahiti, avoient, ainſi que les nations dont la ſociété eſt plus perfectionnée, leurs poëtes & leurs joueurs d'inſtrumens. M. Banks, en ſe promenant le matin, rencontra quelques Indiens; & en les interrogeant, il apprit qu'ils étoient muſiciens voyageurs. S'étant informé où ils devoient ſe trouver le ſoir, les Anglois ne manquèrent pas de s'y rendre. La muſique étoit compoſée de deux flûtes & de trois tambours; les tambours s'accompagnoient de la voix, & les Anglois ne furent pas peu étonnés de voir qu'ils étoient eux-mêmes le ſujet des chanſons-in-promptu qu'on chantoit. Ces muſiciens ſe rendent continuellement d'un lieu dans un autre; le maître de la maiſon & tous ceux qui vont les entendre, ont ſoin de les récompenſer.

CHAP. II. AN. 1769.

LES vols que commettoient les Indiens, inquiétoient ſouvent M. Cook; & les précautions qu'il prit contre ce déſordre, prouvent ſa ſageſſe & ſa bonté. Il voulut mettre fin à tous les vols, en eſſayant d'intéreſſer les Indiens

CHAP. II. AN. 1769.

eux-mêmes à les prévenir. Il avoit déjà donné les ordres les plus ſévères pour empêcher qu'on tirât ſur eux, lors même qu'ils ſeroient ſurpris à dérober. Il penſoit que les ſentinelles ne devoient pas diſpoſer à leur gré de la vie de ces malheureux, & que les petits vols que les Otahitiens pouvoient commettre, ne les rendoient jamais dignes de mort. Les Otahitiens n'étoient point nés ſous les loix de l'Angleterre ; & iis n'avoient point demandé à être civiliſés, à condition qu'ils ſeroient contraints de s'abſtenir de dérober, ou obligés de perdre la vie. Non-ſeulement M. Cook ne conſentoit point que les Indiens fuſſent expoſés à des coups de fuſil chargés, mais encore qu'on tirât ſur eux ſeulement avec de la poudre ; ce qui étant ſans danger, auroit été bientôt mépriſé. Enfin, un vol aſſez conſidérable ayant été commis, M. Cook ſaiſit une occaſion qui lui donna l'eſpoir de faire ceſſer les pillages. Une vingtaine de canots d'Otahiti avoient été à la pêche, & revenoient chargés de poiſſon ; M. Cook s'en empara, & les ayant fait conduire ſous le fort,

il déclara que ſi les Indiens ne rapportoient pas les choſes volées, il alloit brûler leurs canots. Il leur fit cette menace, ſans avoir deſſein de l'effectuer; mais penſant que ce qu'on lui avoit pris, ſeroit ſoudain rendu, puiſque l'intérêt général dépendoit de cette reſtitution. Cependant il ſe trompoit, on ne rapporta qu'un petit fourgon de fer. Alors tous les Indiens inſiſtèrent pour qu'on relachât les canots. M. Cook demeura inflexible. Le lendemain il fut bien ſurpris de voir que rien ne paroiſſoit encore. Cependant le peuple avoit beſoin de poiſſon. Celui qui étoit dans les canots alloit ſe gâter, & M. Cook ſe vit dans la déſagréable alternative, ou de manquer à ſa parole en relâchant les canots, ou de nuire beaucoup en les retenant, à des gens qui étoient peut-être innocens. Il crut devoir prendre un juſte milieu, en laiſſant enlever le poiſſon & en gardant les canots; mais ceci eut encore un plus mauvais effet. Il étoit impoſſible de diſtinguer les propriétaires du poiſſon, & il fut pillé par ceux qui y avoient le moins de droit. Après cela les prières

CHAP. II. AN. 1769.

CHAP. II. AN. 1769.

de rendre les canots furent vivement renouvellées. M. Cook, ayant tout lieu de croire que les objets dérobés n'étoient plus dans l'Isle, ou que du moins les Indiens qui souffroient de sa punition, n'avoient pas pu déterminer les voleurs à les rapporter, consentit enfin à relâcher les canots, quoique bien fâché de son mauvais succès.

DANS le même tems, un autre accident faillit brouiller nos voyageurs avec les Indiens. M. Cook avoit envoyé une chaloupe pour prendre du lest. L'officier qui la commandoit, voyant des pierres qui servoient à enclore un endroit où les Indiens déposoient leurs morts, commença à charger sa chaloupe de ces pierres. Les Indiens s'y opposèrent violemment; un message en ayant porté la nouvelle au fort, M. Banks se rendit soudain à la chaloupe; & il eut bientôt mis fin à cette contestation, en faisant ramasser dans la rivière les pierres dont les Anglois avoient besoin. Les Otahitiens parurent plus sensibles à l'offense faite à leurs morts, qu'à celle qu'on pouvoit adresser aux vivans. Ce fut la seule occasion, où ils

s'opposèrent aux projets des Anglois ; & nos voyageurs n'avoient sûrement pas eu l'intention d'insulter aux préjugés religieux d'un peuple qui les avoit si bien accueillis.

DANS l'espoir d'étendre les connoissances de la navigation & de faire des découvertes, projet qui n'abandonnoit jamais M. Cook, il s'embarqua dans la grande chaloupe le 26 de Juin, pour faire le tour de l'Isle. M. Banks l'accompagna dans cette expédition, qui pouvoit leur être très-funeste, par les risques qu'ils coururent de perdre leur chaloupe sur des rochers. Cependant ce voyage leur servit à connoître les divers districts d'Otahiti, les chefs qui y commandoient, & une foule de particularités concernant les mœurs & les coutumes des habitans. Le premier de Juillet MM. Cook & Banks furent de retour au fort de Matavai, ayant trouvé que l'isle étoit d'environ trente lieues de tour, en comprenant ses deux péninsules.

26 Juin.

1 Juillet.

LE voyage autour d'Otahiti fut suivi par une autre excursion de M. Banks. Il voulut remonter la rivière qui traverse

la vallée, & voir juſqu'où ſes bords étoient habités. Il diſtingua dans ſa route pluſieurs traces d'un volcan. Les pierres, ſemblables à celles de Madère, montrent qu'elles ont été brûlées, & l'argile qui couvre la montagne, porte les mêmes empreintes.

CHAP. II. AN. 1769.

M. BANKS s'occupa auſſi à planter une grande quantité de graines de melons d'eau, d'oranges, de limons, & d'autres fruits, qu'il avoit recueillis à Rio-Janeiro. Il prépara pour cela du terrein de chaque coté du fort, & il choiſit le ſol le plus convenable à chaque plante. En outre, il donna beaucoup de graines de fruits & de jardinage aux Indiens, & il en mit dans différentes parties du bois.

CEPENDANT M. Cook ſe prépara à ſon départ. Le 7 de Juillet, les charpentiers commencèrent à enlever les portes & les paliſſades du fort, & au bout de deux jours il fut entiérement démantelé. M. Cook & ſes amis eſpéroient beaucoup de quitter Otahiti, ſans faire aucune offenſe & ſans en recevoir: mais malheureuſement ils ſe trompoient. M. Cook venoit d'appaiſer ſagement une diſpute élevée entre deux

matelots & quelques Indiens, quand il ſe vit tout-à-coup entraîné dans une querelle, qu'il lui fut impoſſible d'éviter. Dans la nuit du 8 au 9 de Juillet, Clément Webb & Samuel Gibſon, ſoldats de marine, ſortirent ſecrétement du fort. Comme on ne les trouva pas le matin, M. Cook penſa que leur intention étoit de reſter dans l'Iſle : mais ne voulant point rompre la paix avec les Indiens, il ſe détermina à attendre une journée entière le retour des déſerteurs. Cependant ils n'étoient point encore revenus le 10 Juillet ; M. Cook en ayant demandé des nouvelles aux Indiens, ceux-ci convinrent que les deux ſoldats prétendoient s'établir dans l'iſle, & avoient déjà pris chacun leur femme. Après avoir délibéré, deux Indiens propoſèrent à M. Cook, de conduire les perſonnes qu'il voudroit dans l'endroit où s'étoient retirés les déſerteurs ; ce que M. Cook accepta. Il envoya avec les guides, un officier & le caporal des ſoldats de marine ; & comme il étoit de la plus grande importance de recouvrer promptement les fugitifs, on annonça à Tubourai-Tomaïde, à Tomio, à Obe-

CHAP. II. AN. 1769.

10 Juillet.

CHAP. II. AN. 1769.

rea, & à divers autres chefs, qui ſe trouvoient alors dans le fort, qu'on ne les laiſſeroit point ſortir juſqu'à ce que les Anglois euſſent reparu. M. Cook eut le plaiſir de voir que cette précaution ne les allarmoit pas, & qu'ils aſſuroient au contraire que les envoyés ſeroient bientôt de retour. Pendant ce tems-là il chargea M. Hicks d'aller prendre, avec la chaloupe Tootaha, & de le conduire au vaiſſeau. Il ne doutoit pas que ſi les Indiens étoient fidèles à leur promeſſe, les deux ſoldats ne lui fuſſent ramenés avant le ſoir. Trompé dans cette attente, ſes ſoupçons augmentèrent. Il ne crut pas sûr, quand la nuit approcha, de laiſſer dans le fort les perſonnes qu'il avoit gardées en ôtage, & il les fit tranſporter à bord de l'*Endéavour*, ce qui répandit une allarme générale. Les femmes ſur-tout firent entendre leurs plaintes & leurs gémiſſemens. Vers les neufs heures du ſoir, Webb fut ramené par quelques Indiens, qui déclarèrent que Gibſon, l'officier & le caporal ne ſeroient rendus que lorſqu'on auroit mis Tootaha en liberté. M. Cook vit alors que les choſes étoient tournées

contre lui ; mais s'étant trop avancé pour pouvoir reculer, il dépêcha dans le canot M. Hicks & un fort parti de monde, pour reprendre les priſonniers. Il engagea en même tems Tootaha à charger quelques-uns de ſes ſujets d'accompagner M. Hicks. Tootaha en donna ſoudain l'ordre, & les priſonniers furent rendus ſans la moindre oppoſition. Le lendemain ont mit les chefs Indiens à terre. Ainſi ſe termina une affaire, qui avoit cauſé beaucoup d'inquiétude à M. Cook. Il y a apparence que les meſures qu'il prit alors, étoient d'une néceſſité abſolue, & que ſi on n'avoit pas arrêté les chefs indiens, on n'auroit plus revu les déſerteurs. L'amour avoit ſéduit ces deux ſoldats. Ils s'étoient tellement attachés à deux jeunes filles du pays, qu'ils avoient réſolu de ſe cacher juſqu'après le départ du vaiſſeau, & de demeurer à Otahiti.

CHAP. II. AN. 1769. 11 Juillet.

UN Indien, nommé Tupia, montra beaucoup de zèle pour les Anglois. Pendant leur ſéjour à Otahiti, il les quitta rarement. Dans le temps qu'Obérea jouiſſoit du ſouverain pouvoir, ce Tupia avoit été ſon premier Mi-

niſtre, & il étoit encore grand-prêtre de toute l'Iſle. A la connoiſſance des loix & des cérémonies religieuſes de ſon pays, il joignoit beaucoup d'expérience dans la navigation. Il avoit viſité toutes les iſles adjacentes. Cet Indien témoignoit ſouvent le deſir de ſuivre nos voyageurs. Quand ils furent prêts à partir, il vint à leur bord avec un enfant de treize ou quatorze ans, & il les pria de les prendre tous deux dans le vaiſſeau; ce que M. Cook accepta avec plaiſir.

CHAP. II. AN. 1769.

23. ENFIN le 13 de Juillet on leva l'ancre. Dès que l'Endéavour fut ſous voile, on congédia les Otahitiens qui ſe trouvoient à bord; ils ſe retirèrent en pleurant & avec un ſilence plein de mélancolie & de tendreſſe. Le ſeul Tupia ſe ſépara de ſes compatriotes avec beaucoup de courage; car quoiqu'il versât des larmes, les efforts qu'il faiſoit pour les cacher, prouvoient la force de ſon ame.

Les Anglois avoient demeuré à Otahiti l'eſpace de trois mois. Leur ſéjour fut preſqu'entiérement employé à cultiver l'amitié des habitans, & dans un commerce de bienveillance réciproque.

Les petites querelles élevées de tems en tems, avoient beaucoup affecté M. Cook & ſes amis, toujours jaloux de les éviter. La principale cauſe de ces querelles étoit la diſpoſition des Indiens pour le vol; diſpoſition dont on ne pouvoit pas toujours prévenir les effets. Cependant il eſt heureux qu'il n'y ait eu qu'une ſeule occaſion où le crime ait été funeſte au voleur. Cet exemple ſervit à M. Cook pour prendre des moyens sûrs d'éviter par la ſuite de ſemblables accidens : il déſiroit beaucoup que pendant ſon ſéjour parmi les Otahitiens, le ſang de ce bon peuple ne fût jamais répandu.

LE commerce qu'on avoit fait avec les Indiens, pour des proviſions & des rafraîchiſſemens, étoit ſous les ordres de M. Banks, & on y voyoit autant de tranquillité que dans le marché le mieux réglé de l'Europe. Les haches, les clous, les couteaux, les miroirs, les bracelets, étoient les meilleurs articles pour traiter avec les Otahitiens ; avec cela on ſe procuroit tout ce que l'Iſle produiſoit de meilleur. Les Indiens aimoient beaucoup, à la vérité, la belle toile blan-

che ou peinte : mais une hache d'un écu, avoit plus de prix à leurs yeux, qu'une pièce de toile d'une guinée.

CHAP. II. AN. 1769.

IL n'entre point dans le plan de notre ouvrage de donner une deſcription très-détaillée des habitans, des mœurs, des uſages & des productions des pays qu'a viſités M. Cook ; ni de rapporter toutes les obſervations nautiques, géographiques & aſtronomiques qu'il a faites. Ces choſes ſont décrites fort au long dans les relations de ſes voyages. Il nous ſuffit de dire ici qu'il ne quitta point Otahiti, ſans avoir pris tous les renſeignemens qu'il fut à portée d'acquérir.

PENDANT que l'Endéavour voguoit paiſiblement, Tupia apprit à M. Cook que les quatres iſles voiſines ſe nommoient *Huaheine*, *Ulietea*, *Otaha*, *& Bolabola*, & qu'il pourroit s'y pourvoir abondamment de porcs, de volailles, & d'autres proviſions, qui, dans les derniers tems, étoient devenues un peu rares à Otahiti. Cependant M. Cook préféra de viſiter une iſle nommée *Tethuroa* qui ſe préſentoit au nord. Il s'en approcha beaucoup : mais

s'étant apperçu qu'elle étoit petite & baſſe, & ayant appris que les Indiens n'y formoient point d'établiſſement fixe, il ſe mit en cherche de *Huaheine* & d'*Ulietea*, qu'on diſoit auſſi bien peuplées qu'Otahiti.

LE 15 de Juillet le tems étant devenu brumeux, & de légers coups de vent & des calmes profonds ſe ſuccédant alternativement, Tupia montra qu'en qualité de prêtre, il uniſſoit l'adreſſe à la ſuperſtition. Il adreſſoit des prières à ſon *Tane*, pour en obtenir du vent; & il ſe vantoit alors d'un prompt ſuccès, bien sûr que de la manière dont il s'y prenoit, il ne pouvoit pas lui manquer, car il obſervoit les momens où la briſe alloit ſe lever, & ſoudain il invoquoit ſa divinité, juſqu'à ce que le vent ſe fût approché du vaiſſeau. 15 Juillet.

LE 16 l'Endéavour naviguant dans la partie nord-oueſt de Huaheine, il arriva pluſieurs canots, dans l'un deſquels étoient le Roi & ſa femme. Les Indiens ſemblèrent d'abord effrayés; mais dès qu'ils reconnurent Tupia, leurs craintes diminuèrent, & d'après les preſſantes aſſurances d'amitié qu'on leur 16 Juillet.

CHAP. II. AN. 1769.

donna, le Roi & sa femme, avec plusieurs autres Indiens, montèrent à bord. Ils paroissoient dans le plus grand étonnement à la vue de tout ce qu'on leur montroit. Cependant leur curiosité ne s'étendoit jamais jusqu'aux choses dont on ne leur parloit pas. Quand ils se furent un peu familiarisés, on apprit que le Roi s'appelloit Orée : il proposa pour marque d'amitié, à M. Cook, de changer de nom. M. Cook y consentit ; & pendant tout le tems qu'ils furent ensemble, le commandant Anglois se nomma Orée, & le prince Indien, Cookée. L'après-midi l'Endéavour jetta l'ancre dans un port étroit, mais excellent à l'oueſt de l'isle. Cet endroit s'appelloit Owharre. M. Cook se rendit à terre, accompagné de MM. Banks, Solander, Mouckhouse, Tupia & les Indiens, qui avoient été à bord dans la matinée. Les deux jours suivans, nos voyageurs continuèrent à parcourir l'isle; ils reconnurent que le peuple d'Huaheine, avoit une parfaite ressemblance avec celui d'Otahiti, pour les manières, les habits, & le langage, & que les productions du pays étoient les mêmes.

DANS le commerce qu'on entreprit avec ces Indiens, ils montrèrent d'abord une méfiance & une lenteur, qui rendirent les échanges pénibles & ennuyeux. C'eſt pourquoi, dès le 19, les Anglois firent voir des haches, eſpérant que c'étoit la première fois qu'il en paroiſſoit dans une iſle, où jamais les Européens n'avoient mis le pied; auſſi par ce moyen on ſe procura trois cochons. Lorſque l'après-midi on voulut mettre à la voile, Orée & divers Indiens, vinrent prendre congé. M. Cook fit préſent à Orée d'une petite planche d'étain, où on avoit gravé: « Le vaiſ- » ſeau de Sa Majeſté Britannique, l'En- » déavour, commandé par le lieute- » nant James Cook. Huaheine, le 16 » Juillet 1769. » On lui donna auſſi pluſieurs jettons, reſſemblant aux monnoies d'Angleterre, & portant la date de 1761. Il promit de garder tout avec le plus grand ſoin, & particuliérement la plaque d'étain. M. Cook penſa que ce ſeroit un témoignage plus durable que tout autre, de ce que les Anglois avoient les premiers découvert cette iſle; & ayant renvoyé les Indiens très-

CHAP. II. AN. 1769.

CHAP. II. AN. 1769.

contens de ſes bienfaits, il fit voile pour Ulietea, où il jetta l'ancre le jour ſuivant dans une baye commode.

TUPIA ſembloit craindre, que ſi nos voyageurs deſcendoient dans cette iſle, ils ne fuſſent attaqués par les habitans de Bolabola, qui en avoient récemment fait la conquête, & qu'il repréſentoit comme des guerriers formidables. Mais ſes appréhenſions n'empêcherent pas MM. Cook, Banks, Solander, & leurs amis de ſe rendre à terre. Tupia étoit avec eux; & après qu'il eut fait avec les Indiens d'Ulietea, les mêmes cérémonies qu'il avoit employées avec ceux de Huaheine, M. Cook planta un pavillon Anglois, & il prit, au nom du Roi de la grande-Bretagne, poſſeſſion d'Ulietea & des trois iſles voiſines, Huaheine, Otaha & Bolabola, qu'on voyoit facilement d'où il étoit.

21 Juillet. Le 21 Juillet, M. Cook envoya le maître d'équipage dans le grand canot, pour examiner la côte au ſud de l'iſle; & un des contre-maîtres fut employé à ſonder la baye où l'Endéavour étoit mouillé. En même tems M. Cook alla lui-même, avec ſa chaloupe, viſiter

la

la partie nord d'Ulietea. M. Banks ſe rendit à terre, avec quelques autres perſonnes, pour trafiquer avec les Indiens, & faire des recherches ſur les productions & ſur les curioſités du pays, mais ils ne découvrirent rien de remarquable, que quelques mâchoires d'homme, leſquelles, comme les crânes parmi les ſauvages du Canada, ſervoient de trophée de guerre, & avoient été ſuſpendues, par les habitans de Bolabola, en mémoire de leur conquête. CHAP. II. AN. 1769.

L'AIR étant devenu brumeux, & le vent ſoufflant avec violence, du 22 au 23, M. Cook ne voulut pas haſarder de remettre en mer; mais le 24, quoique la briſe fût toujours variable, il leva l'ancre, & fit voile vers le nord, voulant ſortir du port par un paſſage beaucoup plus large que celui par où il étoit entré. Cette précaution faillit le mettre dans un danger imminent de périr ſur les rochers. Le maître d'équipage, qui, par l'ordre de M. Cook, avoit toujours été la ſonde à la main, cria tout-à-coup, deux braſſes. Quoique M. Cook ſût bien que le vaiſſeau ne tiroit pas plus de quatorze pieds, il fut 24.

CHAP. II. AN. 1769.

vivement alarmé; mais heureuſement, ou le maître s'étoit trompé, ou l'Endéavour avoit paſſé près d'un des bancs de Corail qui ſont ſi communs dans le voiſinage de ces iſles, & qui reſſemblent à des murailles.

APRÈS une lente navigation de quelques jours, durant laquelle on envoya le canot à Otaha, & on découvrit pluſieurs petites iſles, M. Cook retourna à Ulietea, mais dans une partie de l'iſle qu'il n'avoit pas encore viſitée. Il entra dans un port, à l'oueſt, le 1 Août. Ce relâche étoit néceſſaire, non ſeulement pour fermer une voie d'eau qui s'étoit déclarée ſous la ſoute à poudre, mais pour prendre un peu plus de leſt; car on avoit reconnu que le vaiſſeau étoit trop léger pour bien porter la voile avec un bon vent. L'endroit où l'Endéavour mouilla l'ancre, ſe trouva fort commode pour ſe procurer du leſt & de l'eau.

M. BANKS, le docteur Solander, & quelques autres, ſe rendirent à terre, où ils furent accueillis d'une manière très-favorable. On leur témoigna le plus grand reſpect, & la conduite des

Indiens montroit autant de crainte des Anglois, que d'éloignement à les offenſer. Pendant le cours de quelques journées, que le vaiſſeau reſta à Ulietea, on eut le tems de reconnoître que ce que Tupia avoit dit des guerriers de Bolabola, étoit fondé. Cependant, Opoony, le redoutable roi de cette dernière iſle, traita nos voyageurs avec beaucoup de conſidération. Se trouvant à Ulietea, le 5 Août, il envoya à M. Cook trois cochons, quelques volailles, & différentes pièces d'étoffe d'une grandeur rare, avec une forte quantité de bananes, de noix de coco, & d'autres fruits. Ce préſent fut ſuivi par un meſſage, qui annonça que le lendemain Opoony viendroit lui-même. En conſéquence M. Cook reſta à bord pour attendre cette importante viſite : mais le roi ne parut point. Il ſe contenta d'envoyer trois jolies ambaſſadrices pour demander le prix de ſon préſent. L'après-midi, comme le grand Roi n'avoit pas voulu venir voir les Anglois, les Anglois ſe déterminèrent à ſe rendre auprès de lui. D'après ſon titre de chef des guerriers de Bola-

CHAP. II. AN. 1769.

CHAP. II. AN. 1769.

bola, & de conquérant d'Ulietea, d'après la terreur qu'il avoit répandue dans les autres iſles, & tous ce qu'on diſoit de ſa valeur, les Anglois croyoient voir en lui un homme jeune & vigoureux, d'une contenance fière, & portant ſur ſon front les marques d'un eſprit courageux & entreprenant; mais au lieu de cela, ils ne trouvèrent qu'un vieillard décrépit, foible, à demi aveugle, & ſi pareſſeux, ſi ſtupide, qu'il paroiſſoit même privé de l'intelligence la plus commune. Otaha étoit l'iſle où il faiſoit ſon principal ſéjour. Il s'y rendit le lendemain avec nos voyageurs. M. Cook penſoit que par ſon moyen on obtiendroit quelques proviſions; il fit même préſent d'une hache à ce roi, afin qu'il déterminât ſon peuple à traiter avec les Anglois: malgré cela, on fut obligé de partir ſans avoir rien obtenu.

LE travail des charpentiers pour fermer la voie d'eau de l'Endéavour, ayant pris plus de tems qu'on n'avoit prévu, M. Cook abandonna le deſſein de deſcendre à Bolabola, jugeant d'ailleurs qu'on y auroit trop diffici-

lement accès. Les principales isles, que les Anglois virent après leur départ d'Otahiti, & autour desquelles ils passèrent environ trois semaines, sont au nombre de six; Ulietea, Otaha, Bolabola, Huaheine, Tubai, & Maurua (*a*). Comme elles sont très-rapprochées, M. Cook leur donna le nom d'*isles de la Société*, & ne jugeant pas à propos de changer le nom particulier de chaque isle, il leur laissa celui que leur ont donné leurs habitans. CHAP. II. AN. 1769.

CE fut le 7 d'Août que l'Endéavour fut prêt. M. Cook ayant embarqué les provisions qu'on avoit achetées à Ulietea, profita d'un bon vent d'est, pour mettre à la voile. Tupia pria alors instamment M. Cook de tirer un coup de canon sur Bolabola. Quoiqu'ils fussent à sept lieues de distance, M. Cook lui accorda ce qu'il demandoit. Le 7 Août.

(*a*) Ces Isles sont situées entre la latitude de 16° 10′, 16° & 55′ au sud; & entre la longitude de 150°, 57′ & 152° à l'ouest du méridien de Greenwich. Les petites Isles découvertes dans le voisinage d'Otahiti & des isles de la Société, sont Tethuroa, Eimeo, Topoamanao, Oataha, Opururu, Tamou, Toahoutu, & Whemuaia.

CHAP. II. AN. 1769.

deſſein de Tupia étoit, ſans doute, de donner au peuple de cette iſle une marque de ſon reſſentiment, & de lui faire ſentir le pouvoir de ſes nouveaux alliés.

Nos Voyageurs pourſuivirent leur route, ſans rencontrer rien de remarquable, juſqu'au 13 Août, qu'ils découvrirent une terre au ſud-eſt. Tupia leur apprit que c'étoit une iſle, nommée Ohéterea. Le lendemain M. Cook envoya la chaloupe à terre, avec le lieutenant Gore, pour s'informer des Indiens, ſi le vaiſſeau ne pourroit pas mouiller l'ancre avec ſûreté, dans une baie qu'on appercevoit. Il le chargea auſſi de ſavoir, quelle étoit la terre qui ſe prolongeoit au ſud. M. Gore fut accompagné dans cette expédition par MM. Banks & Solander, & par Tupia, qui employa envain toute ſon adreſſe pour gagner les habitans, & pour les engager à traiter les Anglois en amis. Après avoir fait le tour de l'iſle, voyant qu'on ne trouvoit pas un ſeul port commode, & que d'après les diſpoſitions hoſtiles des Indiens, on ne pourroit pas aborder ſans repandre du ſang, M. Cook, avec non moins de

ſageſſe que d'humanité, renonça à ſatisfaire une curioſité, qui ne méritoit pas qu'on riſquât la vie de quelqu'un. CHAP. II. AN. 1769.

TUPIA apprit à nos navigateurs, qu'il y avoit pluſieurs autres iſles peu éloignées d'Ohéterea, entre le ſud & le nord-eſt; & que celle qui étoit au nord-eſt, ſe nommoit Manna, l'iſle des oiſeaux. Il dit qu'il falloit à peu près trois jours pour s'y rendre: mais il parut deſirer qu'on ſe rendît plutôt vers l'oueſt, où étoient, diſoit-il, pluſieurs iſles, qu'il avoit déjà viſitées. D'après la deſcription qu'il en faiſoit, il y a apparence que c'étoient les iſles Keppel & Boſcaven, découvertes par le capitaine Wallis. L'iſle la plus éloignée que Tupia connût dans le ſud, étoit, ſuivant lui, à deux journées d'Ohéterea, & s'appelloit Moutou. Mais il ajoutoit que ſon père lui avoit raconté qu'il y avoit beaucoup d'autres iſles dans cette partie. Enfin, M. Cook ſe déterminant à faire voile au ſud, pour y chercher un continent, ne voulut pas s'amuſer plus long-tems à découvrir des iſles, à moins qu'il n'en trouvât ſur ſa route.

CHAP. II. AN. 1769.

Nos Voyageurs quittèrent Ohéterea le quinze d'Août, & le vingt-cinq du même mois, ils célébrerent l'anniverſaire de leur départ d'Angleterre. Le 30, ils apperçurent une comète à l'orient, & un peu au-deſſus de l'horiſon. Il étoit alors une heure du matin. A quatre heures & demi, elle avoit paſſé le méridien; & ſa queue ſoutendoit un angle de quarante-deux degrés. Tupia, qui étoit un de ceux qui virént cette comète, s'écria ſoudain que dès qu'elle ſeroit apperçue par les habitans de Bolabola, ils attaqueroient ceux d'Ulietea, & que ceux-ci ne pourroient ſauver leur vie, qu'en ſe cachant dans les montagnes.

15 Août.
25.
30.

6 Octob.

Le 6 d'Octobre, on découvrit une grande terre. Le lendemain qu'on put la voir plus diſtinctement, elle parut encore bien plus conſidérable. On y diſtinguoit quatre ou cinq rangs de montagnes, au-deſſus deſquelles s'élevoit une chaîne d'autres montagnes d'une prodigieuſe hauteur. On diſputa alors vivement dans le vaiſſeau ſur ce que pouvoit être cette terre. La plupart des officiers croyoient que c'étoit

la terre désignée sur les cartes par le nom de *Terra Australis incognita*. Mais ce n'étoit qu'une partie de la nouvelle Zélande, où la mauvaise volonté des habitans rendit si désagréable le premier accès des Anglois.

M. COOK ayant mouillé l'ancre le 8, dans une baie, à l'entrée d'une petite rivière, il descendit à terre, avec sa chaloupe & son canot, accompagné de MM. Banks & Solander, & d'un parti d'hommes assez considérable. Voulant converser avec quelques Zélandois qu'il apperçut de l'autre côté de la rivière, il entra dans le canot pour s'y rendre, & il ordonna à la chaloupe de rester à l'embouchure. Dès que le canot s'approcha des Indiens, ceux-ci se mirent à fuir. Alors les Anglois laissèrent quatre matelots à la garde du canot, & ils s'acheminèrent vers quelques hutes, qu'ils apperçurent à deux ou trois cens pas de là. A peine ils venoient de s'éloigner, que quatre hommes armés de longues lances, s'élancèrent de la forêt, & coururent vers le canot, dont ils se seroient sans doute emparés, s'ils n'avoient pas été

8 Octob.

CHAP. II. AN. 1769.

vus par les gens de la chaloupe, qui crièrent aux gardiens du canot de pouſſer au large. Les gardiens obéirent à l'inſtant : mais ils étoient pourſuivis de ſi près, que le conducteur de la chaloupe, étant auſſi chargé de veiller ſur le canot, ſe crut obligé de tirer un coup de fuſil pardeſſus la tête des Indiens. Soudain ils s'arrêterent & regarderent autour d'eux. Mais bientôt leur frayeur ſe diſſipant, ils brandirent leurs lances d'une manière menaçante & recommencèrent leur pourſuite. Le bruit d'un ſecond coup de fuſil ne fut ſeulement pas remarqué par eux. Enfin, l'un d'eux étant prêt à lancer ſon javelot dans le canot, un troiſième coup de fuſil l'étendit roide mort. A cet aſpect ſes trois compagnons demeurerent immobiles & ſemblerent pétrifiés. Revenus de leur étonnement, ils ſe retirèrent, en traînant le corps de celui qui avoit été tué, & qu'ils abandonnèrent bientôt pour n'être pas retardés dans leur fuite. M. Cook & ſes amis, qui s'étoient un peu éloignés les uns des autres, avoient entendu le premier coup de fuſil, & repris ſoudain le che-

min de la rivière. Après l'avoir traverſée, ils virent le corps de l'Indien mort; & quand ils furent de retour au vaiſſeau, ils entendirent une foule immenſe de peuple aſſemblé ſur le rivage, & parlant tumultueuſement.

MALGRÉ l'accident qui étoit arrivé, M. Cook deſiroit beaucoup de ſe lier avec ces Indiens. Le lendemain il fit remplir trois canots de matelots & de ſoldats de marine, & il s'avança vers le rivage, avec MM. Banks & Solander, ſes officiers, & Tupia. Environ cinquante Indiens ſembloient veiller leur arrivée, & s'étoient aſſis à terre de l'autre côté de la rivière. Cette attitude fut priſe par les Anglois pour un ſigne de crainte; c'eſt pourquoi MM. Cook, Banks & Solander, avec Tupia ſeulement, s'avancèrent vers les Zélandois; mais à peine M. Cook avoit fait quelque pas, que tous les Indiens ſe levèrent, en montrant chacun une longue pique, ou un petit ſabre d'une eſpèce de talc verd. Envain Tupia leur parla dans la langue d'Otahiti. Ils ne répondirent qu'en préſentant leurs armes, & en faiſant ſigne aux Anglois

CHAP. II. AN. 1769.

de ſe retirer. Un coup de fuſil ayant été tiré très-loin d'eux, leurs menaces ceſſèrent. Alors M. Cook, qui s'étoit ſagement reculé, juſqu'à ce que les ſoldats de marine fuſſent à terre, s'avança de nouveau, avec MM. Banks & Solander, & avec Tupia; & MM. Green & Monkhouſe ſe joignirent à eux. Tupia parla une ſeconde fois aux Indiens; & les Anglois virent avec plaiſir, qu'il en étoit fort bien compris. La langue de ces peuples & celle de Tupia étoit la même, ou elles ne différoient que très-peu. Tupia leur dit que les Anglois ne demandoient que de l'eau & des proviſions, & qu'ils leur donneroient en échange du fer, dont il leur expliqua les propriétés autant qu'il le pût. Quoique les Indiens paruſſent conſentir à ces échanges, Tupia crut appercevoir dans le cours de leur entretien, qu'ils avoient ſecretement de mauvaiſes intentions; & il en avertit pluſieurs fois M. Cook. Enfin, vingt ou trente de ces Indiens furent engagés à paſſer la rivière. On leur fit préſent de quelques inſtrumens de fer, & de quelques colliers; mais ils parurent en faire très-peu

de cas, particuliérement du fer, dont ils ne comprirent nullement l'uſage. Auſſi ne donnèrent-ils en retour que quelques plumes. A la vérité ils offrirent de changer leurs armes pour celles des Anglois, & ſur le refus de ceux-ci, ils firent divers efforts pour les leur arracher des mains. On chargea Tupia de leur dire qu'on ſeroit forcé de les tuer, s'ils employoient encore la moindre violence. Malgré cela, l'un d'entre eux profita de l'inſtant où M. Green ſe retournoit, & lui enlevant ſon couteau de chaſſe, il ſe retira à quelque diſtance, avec de grandes marques de joie; en même tems ſes camarades ſe montrèrent plus inſolens, & une autre troupe paſſa la rivière pour ſe joindre à eux. Il étoit tems de les réprimer. M. Banks tira un coup de fuſil, chargé avec du petit plomb, ſur le voleur du couteau de chaſſe, qui étoit à une quinzaine de pas; mais bien que le plomb l'eût attrapé, il ne rendit point l'arme, au contraire, il continua de la faire tourner par deſſus ſa tête en ſe retirant lentement. M. Monkhouſe lui tira alors un coup de fuſil à balle, qui le jetta par

terre. Cependant les Indiens étoient si peu épouvantés, que la principale troupe, qui au premier coup de fusil s'étoit placée sur un rocher au milieu de la rivière, commença à revenir, & M. Monkhouse eut beaucoup de peine à recouvrer le couteau de chasse. La foule entière des Indiens, marchant droit aux Anglois, ceux-ci leur tirèrent trois coups de fusil avec du petit plomb. Cette dernière décharge les arrêta. Ils regagnèrent l'autre bord de la rivière, & l'on s'apperçut que deux ou trois d'entre eux étoient blessés. Enfin, pendant qu'ils se retiroient, M. Cook & ses gens se rembarquèrent dans leurs canots.

CHAP. II. AN. 1769.

M. COOK, ayant vu qu'il étoit malheureusement impossible de traiter alors avec ces Indiens, & que l'eau de la rivière étoit salée, s'avança avec ses canots vers la pointe de la baie, pour chercher de la bonne eau. D'ailleurs il avoit dessein de surprendre quelques Indiens, & de les conduire à bord, pour les déterminer, à force de bons traitemens, à engager leurs compatriotes dans un commerce amical avec les Anglois.

Mais une houle très-forte battoit le rivage, & empêcha de mettre à terre dans l'endroit où il deſiroit. En même tems, M. Cook apperçut deux canots Indiens qui revenoient de la mer, l'un à la voile, & l'autre avec des pagayes. Il crut cette occaſion favorable pour exécuter ſon projet, & il ſe diſpoſa à intercepter le paſſage des Indiens. Ceux qui étoient dans le canot armé de pagayes, manœuvrèrent avec une vigueur incroyable dès qu'ils virent qu'on vouloit les prendre, & ils ſe ſauvèrent ſur le rivage voiſin. Mais le canot, qui étoit à la voile, ne diſtingua les Anglois que lorſqu'il fut au milieu d'eux. Tout-à-coup les Indiens laiſſèrent tomber leur voile, & prirent leurs pagayes, dont ils ſe ſervirent avec tant d'adreſſe, qu'ils alloient plus vîte que ceux qui les pourſuivoient. Alors Tupia les appella, & leur dit d'approcher, en les aſſurant qu'on n'avoit aucune intention de les inſulter. Cependant ayant plus de confiance en leurs pagayes, qu'aux promeſſes de Tupia, ils continuoient à fuir de toute leur force, quand M. Cook uſant du moyen, qu'il

CHAP. II. AN. 1769.

croyoit ſeul propre à réuſſir, donna ordre de tirer un coup de fuſil par-deſſus leur tête. Il s'imaginoit qu'ils ſe rendroient, ou que du moins ils ſe jetteroient à la mer; mais les Indiens, qui étoient au nombre de ſept, formèrent ſoudain la réſolution, non de s'enfuir, mais de combattre. Dès qu'on eut atteint leur canot, ils commencèrent vigoureuſement l'attaque, tant avec leurs pagayes qu'avec des pierres & d'autres armes. Ils devinrent même ſi terribles, que les Anglois furent obligés de tirer ſur eux pour ſe défendre. Quatre Indiens furent malheureuſement tués; les trois autres, qui étoient des jeunes gens, dont le plus vieux avoit environ dix-neuf ans, & le plus jeune onze, ſautèrent ſoudain dans l'eau & tâchèrent de ſe ſauver à la nage; mais enfin, on les prit quoique avec peine.

IL eſt impoſſible de réfléchir à la conduite que M. Cook tint alors, ſans en être vivement affligé. Il s'en repentit lui-même, quand il eut le tems de s'examiner; & il ſentit combien il ſeroit déſapprouvé par tous ceux à qui les droits de l'humanité ſont chers. Son

ame

ame étoit ſans doute ſi irritée par tous les événemens déſagréables qu'il avoit eſſuyés ce jour-là, & par la violence imprévue des Indiens, qu'il perdit en ce moment ce pouvoir de ſe maîtriſer lui-même, qui diſtinguoit ſi éminemment ſon caractère. Il eſt juſte cependant que je rapporte ici ce qu'il dit dans ſon Journal, non pour ſe diſculper entiérement; mais pour alléger ſa faute; & je me ſervirai de ſes propres paroles, telles que le docteur Hawkeſworth nous les a tranſmiſes.

CHAP. II. AN. 1769.

« CERTAINEMENT les Indiens ne mé-
» ritoient pas de mourir pour n'avoir pas
» voulu ſe confier en mes promeſſes &
» venir à bord de mon canot, quand
» bien même ils n'auroient ſoupçonné
» aucun danger; mais ma miſſion exi-
» geoit que je priſſe connoiſſance de
» leur pays, ce que je ne pouvois
» effectuer que de deux manières, par
» force, ou en gagnant leur bien-
» veillance. J'avois déjà eſſayé le pou-
» voir des préſens, mais envain; mon
» ſeul deſir étoit d'éviter toute eſpèce
» d'hoſtilité, & de mener quelques In-
» diens à mon bord, comme un moyen

CHAP. II. AN. 1769.

» propre à les convaincre que nous ne » voulions leur faire aucun mal, & que » nous pouvions contribuer à leur bon- » heur. Mes intentions n'étoient donc » point criminelles. A la vérité, dans » cette querelle, que je ne prévoyois » nullement, nous euſſions pu obtenir » une victoire complète, ſans répandre » autant de ſang ; mais auſſi en pareille » occaſion, quand l'ordre de faire feu » a été donné, perſonne ne peut en » borner le danger, ni en preſcrire les » effets ».

Nos voyageurs réuſſirent parfaitement à ſe concilier l'amitié des trois jeunes Zélandois, & en cela Tupia leur fut d'un grand ſecours. Quand les craintes de ces Indiens furent diſſipées, & qu'ils eurent repris leur gaîté, ils chantèrent une chanſon, avec tant de goût, qu'ils étonnèrent les Anglois. L'air, ſemblable à celui de nos pſeaumes, étoit lent & grave, & il contenoit beaucoup de notes & de ſemi-tons.

ON fit de nouvelles tentatives pour établir quelque commerce avec les habitans. Le 10, M. Cook & ſes amis ſe rendirent à terre dans ce deſſein :

mais ne pouvant réuſſir, ils ſe rembarquèrent, de peur qu'un plus long ſéjour n'occaſionât de nouvelles diſputes, & ne coutât la vie à quelques autres Indiens. Le jour ſuivant M. Cook leva l'ancre & s'éloigna de ce lieu funeſte & barbare. Comme il n'avoit pu s'y procurer rien de ce qu'il deſiroit, excepté du bois, il lui donna le nom de *Baie de la Pauvreté*. Ses habitans la nomment *Taonoroa*, ou longue arêne. Je ne prétends point ſuivre pas-à-pas M. Cook autour de la nouvelle Zélande, voyage qui lui coûta près de ſix mois, & durant lequel il étendit beaucoup les progrès de la navigation & de la géographie. En faiſant preſque le tour de la nouvelle Zélande, il s'aſſura qu'elle formoit deux grandes iſles; & il n'y a point de préjugé qui puiſſe détruire ſes preuves: il parvint auſſi à connoître aſſez les divers habitans de ce pays, leſquels ſont certainement tous antropòphages. C'eſt d'eux principalement que je parlerai; & laiſſant de côté tout ce qui concerne les remarques purement nautiques, je vais m'attacher aux faits, qui ont un

CHAP. II. AN. 1769. 11 Octob.

CHAP. II. AN. 1769.

rapport plus particulier à M. Cook, & aux nations qu'il a découvertes.

LES bonnes façons qu'on avoit eues à bord de l'Endéavour pour les trois jeunes Indiens, & la manière amicale & généreuſe dont on les avoit congédiés, adoucit un peu les habitans du pays voiſin. Pluſieurs d'entr'eux ſe rendirent à bord l'après midi. Pendant que le vaiſſeau étoit en calme, ils firent beaucoup de ſignes d'amitié, & invitèrent les Anglois à rentrer dans la première baie, ou à mouiller l'ancre dans une petite rade, qui étoit beaucoup plus près. Cependant M. Cook aima mieux continuer ſa route, étant fondé à croire qu'il trouveroit quelque port meilleur que ceux qu'il avoit déja vus.

PENDANT que le vaiſſeau paſſoit au ſud d'une petite isle, que M. Cook avoit nommée *Portland*, d'après ſa parfaite reſſemblance avec l'iſle Portland, qui eſt ſur les côtes d'Angleterre, on ſe trouva tout-à-coup ſur un fond élevé & très-inégal. La ſonde n'étoit jamais deux fois de même, donnant tantôt onze braſſes, tantôt ſept; mais pourtant toujours ſept braſſes au moins. En peu

de tems, on fut hors de danger, & on navigua ſur une mer profonde. Tout le tems que l'Endéavour avoit paru en détreſſe, les habitans, aſſis en grand nombre ſur les rochers blancs qui couvrent le rivage, ne manquèrent pas de s'appercevoir de ce qui ſe paſſoit à bord. Contens du trouble des Anglois, ils ſembloient tout prêts à profiter de leur ſituation. Cinq canots, remplis d'hommes couverts d'armes, mirent promptement à la mer. Ils vinrent même ſi proche du vaiſſeau; ils montroient de ſi mauvaiſes diſpoſitions en criant, en brandiſſant leurs lances, en faiſant toutes ſortes de geſtes menaçans, que M. Cook fut un peu en peine pour ſon petit canot, qui ſondoit au-devant du vaiſſeau. Un coup de fuſil, qu'on tira par-deſſus leur tête, parut plutôt les animer que leur cauſer des alarmes; mais un coup de canon de quatre livres, chargé à plomb, & tiré loin d'eux, eut un meilleur effet. A ce bruit, les Indiens ſe levèrent tous à la fois, & jettèrent un grand cri. Puis, au lieu de continuer leur pourſuite, ils con-

CHAP. II. AN. 1769.

CHAP. II. AN. 1769. 14 Octob.

sultèrent un moment entr'eux, & se retirèrent paisiblement.

LE 14 d'Octobre, M. Cook ayant fait mettre la chaloupe & le grand canot à la mer, pour aller chercher de l'eau, ont vit partir du rivage plusieurs longues pirogues remplies d'Indiens. Bientôt après, cinq de ces pirogues, portant au moins de quatre-vingt à quatre-vingt-dix hommes, s'avancèrent vers le vaisseau, tandis que quatre autres les suivoient à peu de distance, comme pour soutenir l'attaque. Dès que les cinq premières furent arrivées à environ cent pas de l'Endéavour, leurs guerriers entonnèrent leur chanson de guerre, & soulevant leurs piques, ils se préparèrent au combat. Comme M. Cook ne vouloit pas absolument retomber dans la malheureuse nécessité d'user de fusils contre ces Indiens, il ordonna à Tupia de les avertir que les Anglois possédoient des armes, qui, semblables à la foudre, les écraseroient dans un moment; qu'on alloit les en convaincre, en dirigeant l'effet de ces armes loin d'eux; mais que s'ils persistoient dans leur résolution, ils tomberoient sous les coups

de ces armes redoutables. Un canon chargé avec du gros plomb, fut alors tiré bien loin des canots, & ce moyen eut par bonheur un prompt ſuccès. Le bruit, le feu, & ſur-tout le plomb qui tomba au loin ſur les flots, cauſa tant de terreur aux Indiens, qu'ils s'enfuirent en pagayant de toute leur force. Cependant, à la ſollicitation de Tupia, ceux qui étoient dans une des pirogues, revinrent, posèrent leurs armes, & s'étant approchés du vaiſſeau, ils reçurent divers préſens.

CHAP. II. AN. 1769.

LE jour ſuivant fit voir combien les habitans de la nouvelle Zélande étoient prompts à abuſer de la confiance de nos navigateurs. Dans une grande pirogue armée, qui marchoit courageuſement à côté du vaiſſeau, étoit un homme couvert d'une fourrure noire, aſſez ſemblable à une peau d'ours. M. Cook deſirant de ſavoir ce qu'étoit en effet cette peau, offrit à l'Indien de la troquer pour une pièce de flanelle rouge. L'Indien ſe dépouilla ſoudain de la fourrure, & l'éleva; mais il ne voulut point la livrer, qu'il ne tînt la flanelle. M. Cook voyant alors qu'il ne pouvoit pas

15 Octob.

CHAP. II. AN. 1769.

y avoir d'échange, ſi la méfiance étoit réciproque, donna l'étoffe à l'Indien, qui s'en étant emparé, la plia tranquillement avec ſa fourrure, ſerra le tout dans un panier, ſans s'émouvoir des remontrances de M. Cook, & gagna le large avec ſa pirogue. M. Cook étoit trop généreux pour ſe venger de cette inſulte.

DANS un moment où l'on achetoit du poiſſon d'un canot Indien, Tayeto, le petit camarade de Tupia, étoit ſur le bord du vaiſſeau pour aider les gens de l'équipage à prendre ce qu'on avoit acheté. Un Zélandois profitant de cette occaſion, ſaiſit l'enfant, & le jetta dans le canot. Deux autres le firent ſoudain paſſer ſur le devant, & le reſte des Indiens ſe mit à pagayer avec la plus grande célérité. Une action auſſi atroce fut cauſe qu'on ordonna ſoudain aux ſoldats qui étoient ſur le pont, de faire feu. On dirigea les coups loin de l'endroit où étoit Tayeto, parce qu'on ne vouloit pas le toucher, & qu'on aimoit mieux manquer les pagayeurs, que de bleſſer l'enfant. Cependant, un Zélandois tomba. Les autres lâchèren

alors Tayeto, qui s'élança dans la mer, & nagea vers le vaiſſeau. Pendant ce tems-là, une longue pirogue s'étoit miſe à ſa pourſuite, & ne ſe détourna que lorſqu'on lui eut tiré pluſieurs coups de fuſil & un coup de canon. On mit ſoudain un canot à la mer, & le pauvre enfant fut repris ſans avoir été bleſſé. Les officiers, qui obſervoient avec leurs lunettes les pirogues des Indiens, s'accordèrent à dire qu'ils avoient vu traîner ſur le rivage trois hommes qui paroiſſoient morts, ou du moins dangéreuſement bleſſés.

LE 17 Octobre, l'Endéavour ſe trouvoit près de l'isle Portland, vis-à-vis d'une péninſule nommée *Terakako*. Deux Indiens, qu'on jugeoit être des chefs, prirent tant de confiance en M. Cook, & furent ſi ſatisfaits de ſa bienveillance, qu'ils ne voulurent s'en retourner du vaiſſeau que le lendemain matin. M. Cook fut un peu fâché de cela, & le leur témoigna; mais il ne put changer leur réſolution. Alors il conſentit qu'ils demeuraſſent, à condition que les gens de leur ſuite entreroient dans le vaiſſeau, & qu'on y

17 Octob.

hiſſeroit leur pirogue. La phyſionomie
CHAP. II. d'un de ces chefs étoit ſi ouverte & ſi
AN. 1769. prévenante, que M. Cook ne pouvoit ſoupçonner aucun deſſein ſiniſtre de ſa part. En effet, ces Indiens ſe conduiſirent fort tranquillement; mais le lendemain, quand on les mit à terre, ils ne pouvoient ſe laſſer d'exprimer leur ſurpriſe d'être ſi loin de leur habitation.

23 Octob. LE Lundi, 23 Octobre, M. Cook deſcendit ſur le rivage pour chercher un endroit propre à faire de l'eau, & il en trouva un très-commode. Son canot aborda dans un port, où il n'y avoit pas la moindre houle. L'eau étoit excellente & bien ſituée, à côté d'un bois touffu: enfin, les habitans ſembloient dans des diſpoſitions auſſi favorables qu'on pouvoit le deſirer. Le lendemain matin, M. Cook envoya le lieutenant Gore avec un aſſez grand nombre d'hommes, pour prendre de l'eau, & couper du bois, & les ſoldats de marine pour veiller à la ſûreté des travailleurs. Bientôt après, il ſe rendit lui-même auprès d'eux, & il y paſſa la journée. M. Banks & le doc-

teur Solander, qui étoient auſſi deſcendus, trouvèrent, dans leur promenade, diverſes choſes remarquables. En s'avançant vers le fond d'une vallée, entourée de montagnes très-hautes, ils découvrirent une curioſité naturelle fort extraordinaire. C'étoit un rocher percé d'outre en outre, de manière qu'il formoit une arche, dont l'ouverture faiſoit face à la mer. Cette ouverture avoit ſoixante-dix pieds de long, vingt-ſept de large, & quarante-cinq de hauteur. Elle donnoit d'un côté la vue ſur la baie, & de l'autre ſur la montagne; de ſorte qu'elle produiſoit un effet bien ſupérieur à ce que l'art peut inventer.

LE 28 du même mois, l'Endéavour s'arrêta près d'une isle, à gauche de l'entrée de la baie de Tolaga. C'eſt là qu'étoit la plus forte pirogue que les Anglois euſſent encore vue à la nouvelle Zélande. Elle avoit ſoixante-huit pieds & demi de long, cinq de large, & trois pieds ſix pouces de haut. Dans cette même isle, ils trouvèrent auſſi la plus grande maiſon, mais on ne l'avoit pas achevée, & elle étoit encore remplie de copeaux. 28 Octob.

CHAP. II
AN. 1769.
1 Novemb.

QUAND le vaiſſeau entra dans la baie de Hiks, les habitans de la côte voiſine parurent être dans des diſpoſitions hoſtiles; ce qui affligea nos navigateurs. Ils penſoient déja que la réputation de leur pouvoir & de leur clémence s'étoit étendue beaucoup plus loin; mais ils ſe trompoient. Le 25 Novembre, à la pointe du jour, ils comptèrent quarante-cinq canots partis du rivage, pour aborder l'Endéavour. Ces canots étoient ſuivis par beaucoup d'autres, qui venoient encore de plus loin. Quelques-uns des Indiens trafiquèrent honnêtement; mais pluſieurs arrachèrent ce qu'on leur préſenta, ſans donner rien en retour, joignant même la dériſion à la fraude. La hardieſſe d'un d'entr'eux fut ſur-tout très-remarquable. On avoit ſuſpendu du linge, pour le faire ſécher à côté du vaiſſeau. L'Indien, ſans aucune conſidération, le détacha, & le mit dans ſon paquet. Soudain on lui ordonna de le rendre; mais, au lieu d'obéir, il laiſſa ſon canot dériver à la poupe du vaiſſeau, & en s'écartant, il ſe mit à ſe moquer des Anglois. Un coup de fuſil tiré, par

deſſus ſa tête, ne lui en impoſa point. Un ſecond coup, chargé avec du petit plomb, le fit un peu grimacer : mais le plomb, qui frappa ſur ſes épaules, n'eut pas plus de pouvoir ſur lui, qu'un léger coup de rotin n'en auroit eu, & il continua gaiement à arranger le linge qu'il avoit volé. Soudain tous les autres canots paſsèrent à la poupe, & les Zélandois ſe mirent à entonner leur chanſon de guerre, qui dura juſqu'à ce qu'ils fuſſent éloignés d'environ cent pas. Comme ils ne paroiſſoient pas dans l'intention de commencer l'attaque, M. Cook ne voulut pas leur faire le moindre mal ; penſant en outre que leur retraite, avec leur bravade, auroit pour eux le plus mauvais effet à terre. Cependant, pour les convaincre qu'ils étoient encore en ſon pouvoir, quoique hors de la portée des armes qui leur étoient connues, il ordonna qu'on tirât un canon de quatre livres de balle, de manière à paſſer près d'eux. Le plomb frappa l'eau, & ſe releva pluſieurs fois à une grande diſtance au-delà de leurs canots. Les Indiens furent alors ſi épouvantés, qu'ils ſe mi-

CHAP. II. AN. 1769.

rent à pagayer de toute leur force, ſans oſer tourner la tête.

CHAP. II. AN. 1769.

EN allant de la petite iſle de Mowtuhora vers l'oueſt, le vaiſſeau paſſa tout-à-coup de dix-ſept braſſes d'eau à dix. M. Cook ſavoit qu'il n'étoit pas éloigné de quelques iſlets ou bancs de rochers, qu'il avoit apperçus avant l'obſcurité, & qu'il s'étoit d'abord propoſé de paſſer dans la ſoirée; ne les ayant pas encore atteints, il jugea à propos de revirer de bord, & de reſter pendant la nuit ſous Mowtuhora, où il n'y avoit point de danger. Cette précaution fut heureuſe: car au point du jour, les Anglois découvrirent dans leur route, une immenſe quantité de recifs, dont pluſieurs s'élevoient juſqu'à la ſurface des eaux, tandis que les autres demeuroient plus cachés. Si le vaiſſeau avoit traverſé ces écueils pendant les ténèbres, il ne pouvoit pas manquer de s'y briſer, puiſqu'en paſſant entre eux & la terre, on trouva ſeulement dix & même ſept braſſes d'eau.

DANS les environs d'une iſle, que M. Cook avoit nommée l'iſle du Maire,

les Indiens montrèrent beaucoup de mal-veillance, & commirent pluſieurs vols dans les échanges qu'ils firent avec nos navigateurs. M. Cook ayant beſoin de reſter cinq ou ſix jours parmi eux, pour obſerver le paſſage de Mercure, il fut néceſſaire de les convaincre que les Anglois ne pouvoient pas être maltraités impunément : on tira donc un coup de fuſil avec du petit plomb, ſur un voleur extrêmement audacieux, & d'un autre coup à balle, on perça ſon canot : il ſe retira alors à une centaine de pas de diſtance ; mais au grand étonnement de nos navigateurs, quoique ſes camarades lui viſſent perdre beaucoup de ſang, ils n'en parurent pas émus ; & ils revinrent trafiquer au vaiſſeau avec la plus grande indifférence. Alors les échanges ſe firent avec plus d'honnêteté de la part des Indiens. Mais enfin un d'eux ſe ſauva tout-à-coup, avec deux pièces d'étoffe qui lui avoient été données pour une de ſes armes. Quand il ſe crut aſſez loin pour être à l'abri de toute punition, on lui tira un coup de fuſil, qui frappa le canot au ras

CHAP. II. AN. 1769.

de l'eau, & lui fit deux trous consi-
CHAP. II. dérables. Ce coup effraya tellement
AN. 1769. les Indiens, que toutes les pirogues s'éloignèrent promptement. M. Cook ordonna qu'on fît une décharge générale ; mais les nouveaux Zélandois ne s'arrêterent que lorsqu'ils furent rendus au rivage.

9 Nov. LE 9 de Novembre, après avoir déjeuné très à bonne heure, MM. Cook & Green descendirent à terre, avec les instrumens propres à observer le passage de Mercure. M. Banks & le docteur Solander les accompagnoient. L'air étoit depuis quelque tems fort épais ; il pleuvoit souvent : mais cette journée devint très-belle, & aucun nuage ne dérangea nos astronomes. L'entrée de Mercure fut observée par M. Green seul, M. Cook étant occupé pendant ce tems-là à prendre la hauteur du Soleil, pour fixer l'heure (*a*).

(*a*) Le passage eut lieu a 7 heures 20 m. 58″, suivant M. Green, le contact intérieur arriva à 12 h. 8′, 54″, & le contact extérieur à 12 h. 9′, 55″, P. M.

Suivant M. Cook, le contact intérieur arriva à

DANS

CHAP. II. AN. 1769.

DANS le tems que M. Cook & ſes amis, s'occupoient à terre à faire leurs obſervations aſtronomiques, ils entendirent tirer du vaiſſeau un coup de canon qui les alarma, & à leur retour, M. Gore, ſecond lieutenant, qu'on avoit laiſſé chargé du commandement, leur apprit ce qui l'avoit déterminé à tirer. Pendant qu'on faiſoit quelques échanges, avec des petits canots qui étoient venus à bord, deux grandes pirogues chargées d'Indiens, s'approchèrent; une ſeule contenoit quarante-ſept hommes. Ils étoient tous armés de piques, de lances, de pierres, & ſembloient méditer une attaque. Cependant peu-après, ils voulurent trafiquer; pluſieurs d'entre eux offrirent

12. h. 8′, 54″, & l'extérieur à 12 h. 9′, 45″; la latitude du lieu de l'obſervation, étoit à 36°, 48′, 5″ ½; — La latitude obſervée à midi, à 36°, 48′, 28″; la moyenne de cette latitude, & de celle qu'on avoit trouvée le jour précédent, donna 36°, 48′, 28″, ſud, pour le lieu de l'obſervation. La variation de la bouſſole, étoit de 11°, 9′ eſt.

Le jour précédent M. Cook avoit obſervé le méridien avec un octan aſtronomique, qui donna 36°, 47′, 43″ au ſud de l'entrée de la Baie de Mercure.

CHAP. II. AN. 1769.

leurs armes, & l'un préſenta une de ces pièces d'étoffes quarrées, qui leur ſervent de parure & qu'ils nomment haahow ; M. Gore l'ayant acceptée, il lui envoya le prix de l'étoffe ; mais dès que l'Indien eut ce prix, il ne voulut plus livrer la marchandiſe, & pouſſa ſa pirogue au large. Menacé par les Anglois, lui & ſes compagnons entonnèrent leur chanſon de guerre, & brandirent leurs armes. Cependant, quoiqu'ils n'euſſent point commencé l'attaque, mais ſeulement défié M. Gore, celui-ci fut ſi irrité de leur inſolence, qu'il prit un fuſil, & pendant que le voleur élevoit l'étoffe, en ſe moquant, il l'étendit roide mort. Alors les Indiens s'éloignèrent un peu, mais en gardant une contenance, qui fit craindre qu'ils ne vouluſſent combattre ; & pour aſſurer la retraite du canot de l'Endéavour, qui étoit à terre, on fit une décharge générale par deſſus leur tête. Cet expédient eut plus d'effet : ils s'enfuirent tous avec vîteſſe. M. Cook fut cependant très-affligé de ce que le lieutenant Gore ne s'étoit pas contenté, pour punir le voleur, de ſe

servir de petit plomb, toujours assez efficace, en pareille circonstance.

AN. 1769. 10 Nov.

LE vendredi, 10 de Novembre, M. Cook, accompagné de M. Banks, & de ses autres amis, se rendit à terre avec deux canots, pour examiner une grande rivière, dont l'embouchure est dans la baie de Mercure. Cet endroit abondoit en choses nécessaires : aussi M. Cook eut soin de le remarquer pour l'utilité des navigateurs à venir. Si un vaisseau avoit, par hasard, besoin d'y faire un long séjour, même d'y passer l'hiver, il seroit aisé de placer des tentes sur la pointe d'une péninsule assez spacieuse. On pourroit s'y rendre imprenable à toutes les forces du pays ; car le plus habile ingénieur de l'Europe, n'inventeroit pas une situation plus heureuse, pour qu'un petit nombre d'hommes se défendît contre de grandes armées. Parmi les divers agrémens qu'eurent les Anglois dans la baie de Mercure, ils trouvèrent plusieurs bancs d'huîtres, aussi excellentes que celles de Colchester, & à-peu-près de la même grandeur. Elles étoient en outre si abondantes,

qu'on auroit pu en charger, non-ſeu-
CHAP. II. lement le canot, mais le vaiſſeau tout
AN. 1769. entier.

15. LE mercredi ſuivant, M. Cook quitta la baie de Mercure, nom qu'il donna à ce lieu, en mémoire du paſſage de la planète qu'on y avoit obſervée. La rivière où les huîtres avoient été trouvées, fut auſſi nommée la *rivière des Huîtres*. Il y a encore une autre rivière à la pointe de la baie, très-commode & très-sûre pour le ſéjour d'un vaiſſeau; & d'après le nombre d'arbres qui la bordoit, M. Cook la nomma *rivière des Mangliers* (*a*). En différens endroits de la baie, les Anglois remarquèrent beaucoup de ſable ferrugineux, charié par tous les ravins qui traverſent le pays; preuve certaine qu'il y a des mines de fer peu éloignées. Cependant, aucun nouveau Zélandois n'avoit paru conoître l'uſage de ce métal. Au contraire, ils en faiſoient très-peu de cas. Avant le départ de l'Endéavour, M. Cook fit graver ſur

(*a*) Mangrove River.

un grand arbre, qui étoit près de la rivière, le nom de ſon vaiſſeau & le ſien. Il déploya, en outre, le pavillon anglois, & prit poſſeſſion du pays, au nom de ſa Majeſté Britannique, George III.

AU départ des Anglois de la baie de Mercure, pluſieurs canots ſortirent de différens endroits de la côte, & s'avancèrent tous à la fois vers le vaiſſeau. Deux d'entre eux, qui portoient environ ſoixante hommes armés, s'approchèrent à portée de la voix; & les Indiens commencèrent à chanter leur chanſon de guerre; mais voyant qu'on faiſoit peu d'attention à eux, ils ſe mirent à jetter des pierres aux Anglois; après quoi il pagayèrent du côté du rivage. Bientôt, cependant, ils revinrent à la charge, réſolus en apparence à combattre nos voyageurs, & s'animant entr'eux par leur chanſon. Tupia, ſans être excité par perſonne, leur adreſſa quelques reproches, & leur dit que les Anglois avoient des armes en état de les foudroyer dans l'inſtant. Mais ils répondirent en propres termes: « Venez à terre, & nous vous tuerons,

» tous. — A la bonne heure, dit Tupia:
CHAP. II. » mais pourquoi venez-vous nous in-
AN. 1769. » ſulter pendant que nous ſommes en
» mer? Nous ne déſirons pas de com-
» battre, & nous n'acceptons pas votre
» défi, parce qu'il n'y a entre vous &
» nous aucun ſujet de querelle. La mer
» ne vous appartient pas plus qu'elle
» n'appartient à notre vaiſſeau. » Une éloquence ſi ſimple & ſi juſte n'avoit point été ſuggérée à Tupia; auſſi ſurprit-elle beaucoup M. Cook & les autres Anglois. Cependant, comme de pareils diſcours avoient peu de pouvoir ſur l'ame des Indiens, & qu'ils recommençoient leur attaque, on tira un coup de fuſil à travers un de leurs canots; argument qui réuſſit mieux, & qui leur fit ſoudain prendre la fuite.

20 Nov. TANDIS que M. Cook étoit dans la baie des iſles, il eut une occaſion favorable de parcourir l'intérieur du pays, & d'en examiner les productions. Le 20 de Novembre, à la pointe du jour, il partit dans ſa chaloupe, & ſuivi par ſon canot, avec MM. Banks & Solander, & avec Tupia. Ils trouvèrent que le paſſage dans lequel ils entrèrent abou-

tiſſoit à une rivière à neuf milles du lieu où étoit le vaiſſeau. Ils donnèrent à cette rivière le nom de la *Tamiſe* ; & ils la reconnurent juſqu'à quatorze milles au-deſſus de ſon embouchure. Il étoit alors près de midi. M. Cook voyant que le pays étoit toujours à peu près de même ; que la rivière conſervoit ſa largeur, & qu'on ne pouvoit guère eſpérer d'en atteindre la ſource, il fit aborder ſur la rive oueſt, pour voir de près les beaux arbres qui ornoient la plage. Ces arbres étoient de la même eſpèce que ceux qu'on avoit vus dans la baie de la Pauvreté & dans la baie de Hawke : mais plus clair ſemés. Quand nos voyageurs eurent pénétré cent pas ou environ, dans le bois, ils virent un arbre, qui, à ſix pieds au-deſſus de terre, avoit dix-neuf pieds de circonférence. M. Cook, ayant avec lui ſon octan, prit la hauteur de cet arbre, depuis le pied juſqu'aux premières branches, & elle ſe trouva de quatre-vingt-dix pieds. L'arbre étoit, en outre, auſſi droit qu'une flèche ; mais d'une tige peu proportionnée à ſa grande élévation. M. Cook

CHAP. II. AN. 1769.

CHAP. II. AN. 1769.

jugea enfin que cet arbre pouvoit fournir trois cent cinquante-ſix pieds de bois équarri, ſans compter ce qu'on tireroit des branches. En avançant, ils apperçurent pluſieurs autres arbres encore plus conſidérables, & ils en abatirent un jeune, dont le bois, peſant & ſolide, n'auroit pas pu ſervir pour la mâture des vaiſſeaux, mais auroit donné les plus belles planches poſſibles. Le charpentier de l'Endéavour, qui coupa cet arbre, dit que le bois reſſembloit à celui du pin, qu'on allege en le perçant, pour en faire découler la réſine. Or, s'il étoit vrai que ce moyen de percer les arbres, pût alléger ceux de la nouvelle Zélande, ils fourniroient sûrement des mâts ſupérieurs à ceux qu'on trouve en Europe. Le terrain étant marécageux, les Anglois n'allèrent pas plus loin. Mais ils virent beaucoup d'autres gros arbres de diverſes eſpèces inconnues, & ils trouvèrent pluſieurs curioſités, dont ils ramaſsèrent une partie.

22 Nov. LE vingt-deux de Novembre, il ſe paſſa une affaire, dans laquelle l'officier qui commandoit à bord ne ſe con-

duiſit pas avec autant de prudence & de modération que ſe ſeroit conduit M. Cook. Pendant que M. Banks étoit dans la grand'chambre avec quelques Zélandois, un jeune Indien vola ſur le pont une petite lunette, & fut apperçu dans le tems qu'il l'emportoit. M. Hicks, indigné de cette hardieſſe, donna ſoudain ordre qu'on le punît, par douze coups de corde. Mais tous les Indiens qui étoient à bord, voyant leur camarade ſaiſi, voulurent l'arracher des mains des Anglois, & y trouvant de la réſiſtance, ils demandèrent leurs armes qui étoient reſtées dans leurs pirogues. Elles leur furent non-ſeulement données, mais ceux qui étoient dans une des pirogues tentèrent de monter à l'abordage de l'Endéavour. Le tumulte s'étant fait entendre en bas, M. Banks & Tupia vinrent ſur le pont. Les Indiens s'adreſsèrent alors à Tupia, pour le prier d'interpoſer ſes ſollicitations. Cependant M. Hicks reſta inexorable; & tout ce que put faire Tupia, ce fut d'aſſurer les Indiens que la vie de leur camarade ne couroit aucun riſque, & qu'il étoit

juſte que ſon crime fût puni. Cette explication parut les ſatisfaire. Quand la punition eut été infligée, un vieillard, qui paroiſſoit être le père du jeune Zélandois, le battit rudement & le renvoya dans ſa pirogue. Toutefois les Indiens étoient en ſecret fort mécontens de la manière dont on avoit traité leur compatriote. Leur confiance & leur gaité avoient diſparu ; & quoiqu'ils promiſſent à leur départ, de revenir avec du poiſſon, les Anglois ne les virent plus.

CHAP. II. AN. 1769.

29 Nov. LE 29 du même mois, MM. Cook, Banks, Solander & leurs amis, ſe trouvèrent dans une ſituation alarmante. Ils étoient deſcendus dans une iſle, aux environs du cap Bret, quand ils furent tout-à-coup entourés par deux ou trois cens Indiens. Ces Indiens étoient tous armés, mais leur marche confuſe & déſordonnée, ſembla d'abord annoncer qu'ils n'avoient point intention d'attaquer les Anglois. Pour ceux-ci, ils étoient bien déterminés à ne pas commencer les hoſtilités. Les Indiens demeurèrent quelque tems tranquilles; mais tenant leurs armes levées, & prê-

tes à frapper ; & paroiſſant plutôt irréſolus que paiſibles. Tandis que nos voyageurs ſe trouvoient dans cet état d'inquiétude, un nouveau parti de Zélandois arriva. Le courage de ces barbares parut augmenté par ce renfort. Ils ſe mirent tous enſemble à chanter & à danſer, préludes ordinaires de leurs combats. Quelques-uns d'eux eſſayèrent même de s'emparer des deux canots qui avoient porté les Anglois ; & cette tentative étoit ſans doute le ſignal d'une attaque générale. M. Cook crut alors néceſſaire d'employer la force. Il tira un coup de fuſil, chargé avec du petit plomb, ſur l'un des attaquans les plus avancés. M. Banks & deux autres Anglois en firent autant. Soudain les Zélandois reculerent confuſément ; mais à vingt pas delà, un de leurs chefs eut la hardieſſe de les rallier, & les encourageant d'une voix forte, il les ramena au combat. Immédiatement le docteur Solander déchargea ſon fuſil ſur ce champion, qui s'arrêta tout-à-coup ; & bientôt après s'enfuit avec ſa troupe. Cependant, les Indiens ne ſe diſpersèrent pas encore. Ils ſe retirèrent ſur une

monticule, où ils ſembloient n'attendre qu'un chef pour revenir à la charge. Voyant qu'ils étoient hors de la portée du plomb, les Anglois leur tirèrent quelques coups à balle ; mais ils ne les attrapèrent pas, & leur armée ne changea pas de place. Durant l'eſpace d'un quart d'heure, qu'avoit duré cet accident, on voyoit du vaiſſeau bien plus d'Indiens ſur le rivage, que M. Cook & ſes amis n'en avoient pu diſtinguer ; auſſi l'officier, qui commandoit à bord, fit tirer un coup de canon à plomb par-deſſus la tête des Zélandois ; & dès-lors ils ſe diſpersèrent entièrement. Dans cette eſcarmouche, il n'y eut que deux Indiens bleſſés, même aſſez légérement. Mais le maſſacre eût, ſans doute, été conſidérable, ſi M. Cook n'avoit pas contenu ſes gens, qui, par crainte, ou par ardeur de vengeance, montroient autant d'envie de tuer les Indiens, que les chaſſeurs en ont à tuer le gibier.

CHAP. II. AN. 1769.

Le même jour, M. Cook fut obligé de donner un nouvel exemple de diſcipline. Quelques hommes du vaiſſeau, qui, dès que les Indiens étoient ſurpris

en fraude, ne manquoient pas de montrer une ſévérité digne de Lycurgue, jugèrent à propos d'entrer dans une plantation Zélandoiſe, & d'y dérober beaucoup de patates. M. Cook les condamna à douze coups de verge. Deux d'entr'eux les reçurent tranquillement ; mais le troiſième ſoutint que ce n'étoit point un crime pour un Anglois, que de piller les plantations des Indiens. La méthode que M. Cook jugea convenable pour répondre à ce caſuiſte, fut de l'envoyer à fond de cale, & de ne pas permettre qu'il en ſortît juſqu'à ce qu'il eût conſenti à recevoir ſix coups de plus.

LE cinq de Décembre, l'Endéavour courut le plus grand riſque de faire naufrage. A quatre heures du matin, on naviguoit avec un petit vent, mais ce vent devenant variable, & des calmes fréquens lui ſuccédant, la marche fut rallentie. Depuis le matin juſques dans l'après-midi, on ne fit que le tour de la baie ; & vers les dix heures du ſoir, le vaiſſeau ſe trouva tout-à-coup en calme ; de ſorte qu'il ne put ni continuer ſa route, ni reſter exactement à la même place. Au contraire, le cou-

rant étoit ſi fort, qu'avant qu'on eût
CHAP. II. eu le tems de prendre aucune meſure
AN. 1769. pour ſauver l'Endéavour, il dériva ſi près de terre, qu'il touchoit preſque aux briſans. On trouvoit pourtant encore treize pieds d'eau; mais le fond étoit ſi vaſeux, que les Anglois n'oſoient pas jetter l'ancre. Ils s'empreſsèrent de mettre la chaloupe à la mer, pour pouvoir touer le vaiſſeau. Les matelots, effrayés de leur danger, agirent avec tant de vigueur, qu'à l'aide d'une petite briſe, qui ſe leva de terre, nos navigateurs virent, avec la joie la plus vive, qu'ils échappoient au naufrage. Ils en avoient été, en effet, ſi proche, que Tupia, ignorant le riſque qu'on couroit, cauſoit pendant tout ce tems-là avec les Indiens qui étoient ſur la plage; & on entendoit diſtinctement leur voix, malgré le bruit que faiſoient les vagues en ſe briſant ſur les rochers. Cependant les Anglois ſe croyoient tout-à-fait hors de péril, lorſqu'environ une heure après, & dans l'inſtant où le matelot qui ſondoit, venoit de crier, dix-ſept braſſes, le vaiſſeau toucha, & le même homme

rejettant la ſonde, cria cinq braſſes. La conſternation reparut; mais heureuſement le rocher contre lequel on avoit frappé, étoit ſous le vent. Le vaiſſeau n'éprouva aucun dommage; il retrouva bientôt une mer profonde, & il vogua avec ſécurité. CHAP. II. AN. 1769.

M. COOK trouva la baie des Iſles beaucoup plus peuplée que les autres quartiers de la Nouvelle Zélande où il avoit déja été. Les habitans n'y paroiſſent obéir à perſonne; & quoiqu'ils aient des villes fortifiées, ils ſemblent vivre dans une parfaite amitié.

LE 9 de Décembre, l'Endéavour ſe trouva en calme dans la *Baie Douteuſe*. L'occaſion fut favorable pour queſtionner les Indiens ſur leur pays. On apprit d'eux, à l'aide de Tupia, qu'à trois journées de navigation de leurs canots, étoit une pointe appelée *Moore Whennua*, où la terre ſe prolongeoit au ſud, & ceſſoit de s'étendre dans l'oueſt. Les Anglois conclurent que c'étoit l'endroit découvert par Taſman, & nommé *Cap Maria Van Diémen*. M. Cook voyant ces Indiens ſi bien inſtruits, leur demanda, s'il n'y avoit 9 Déc.

pas plus loin quelqu'autre pays différent
CHAP. II. du leur. Ils répondirent qu'ils n'en avoient
AN. 1769. jamais vu d'autres ; mais qu'ils tenoient de leurs ancêtres, qu'une très-grande terre éloignée giſſoit du nord au nord-oueſt, ou nord nord-oueſt, qu'on la nommoit *Ulimaroa* ; que pluſieurs de leurs compatriotes s'y étoient rendus dans une grande pirogue ; & qu'au bout d'un mois, il n'en étoit revenu que quelques-uns, qui avoient raconté que les habitans de ce pays-là ſe nourriſſoient de chiens.

30. LE 30 de Décembre, nos navigateurs arrivèrent à cet endroit dont les Indiens leur avoient parlé, qu'ils jugèrent être le *Cap Maria Van Diemen*. Le lendemain ayant vu le Mont-Camel, ils furent convaincus, que là où ils étoient, la nouvelle Zélande n'avoit pas plus de deux ou trois mille de largeur. Dans ce tems-là, il arriva deux choſes très-remarquables ; premièrement, au trente-cinquième degré de latitude ſud, & dans le milieu de l'été, M. Cook eut des vents contraires exceſſivement forts : il fut trois ſemaines pour faire dix lieues à l'oueſt, & cinq

ſemaines

semaines pour faire cinquante lieues. Ensuite, pendant la durée des bourrasques, heureusement que nos navigateurs se tinrent très-loin de la terre; sans quoi, il est probable qu'ils ne seroient jamais venus nous raconter leurs aventures.

1 Janv. Le canal de la reine Charlotte, où l'Endéavour arriva le 14 de Janvier, forme différentes rades, dans l'une desquelles M. Cook résolut d'entrer. Son vaisseau étoit fort sale & un peu endommagé. Il voulut le caréner, & se pourvoir d'eau & de bois. Le lendemain, au point du jour, il se mit en quête d'un passage, & à huit heures il l'eut trouvé. Une heure après, le vent souffloit peu, il étoit même très-variable, & l'Endéavour fut emporté par le courant à deux cables de distance de la rive nord-oueſt, où il y avoit pourtant cinquante-quatre brasses d'eau. On l'en retira avec les canots; & à deux heures après midi on mouilla l'ancre, dans un port commode & sûr. Bientôt M. Cook & ses amis mirent pied à terre. Ils trouvèrent une côte agréable, de l'excellente eau & du

bois en abondance ; car une immenſe
CHAP. II. forêt couvre cette partie du pays. Ils
AN. 1770. avoient fait porter leur ſeine. On pêcha près de trois quintaux de poiſſon, de différentes eſpèces, qu'on diſtribua aux gens de l'équipage.

QUAND MM. Cook, Banks & Solander, avec Tupia & quelques autres, deſcendirent à terre, le 16 du même mois, ils rencontrèrent une famille Zélandoiſe, qui leur fournit une preuve nouvelle de l'horrible coutume qu'ont ces Indiens de manger de la chair humaine. Mais pour ne pas nous occuper plus long-tems d'un ſujet ſi affligeant, bornons-nous à dire encore une fois, que nos voyageurs virent ſouvent des exemples de cet uſage barbare.

LE jour ſuivant un objet plus attachant fixa l'attention des Anglois. Ils étoient ancrés à un quart de mille du rivage, & ils furent réveillés par la muſique délicieuſe d'un nombre infini d'oiſeaux, qui ſembloient exercer leurs goſiers harmonieux à l'envi les uns des autres. Cette mélodie étoit bien ſupérieure à tout ce que nos voyageurs avoient jamais pu entendre en ce

genre, & ſembloit formée de ſons argentins. Il eſt probable que l'éloignement & la mer ſur laquelle le chant des oiſeaux retentiſſoit, favoriſoit beaucoup leur concert. Les Anglois apprirent depuis que ces oiſeaux commençoient toujours leur ramage vers deux heures après minuit, & qu'au lever du ſoleil ils ſe taiſoient pour le reſte de la journée ; ſemblables en cela aux roſſignols d'Europe.

CHAP. II. AN. 1770.

M. COOK partit dans ſa chaloupe, le 18 du même mois, pour viſiter la baie. Il la trouva d'une grande étendue, & remplie de rades & de ports commodes. Il avoit dirigé ſa courſe vers l'oueſt ; mais la côte ſur laquelle il deſcendit, étoit couverte d'une forêt ſi impénétrable, qu'on ne put rien obſerver à terre. A ſon retour, M. Cook trouva un Indien ſeul, qui pêchoit dans une pirogue. Les Anglois ramèrent vers lui ; mais, à leur grand étonnement, il ne fit pas la moindre attention à eux. Lorſqu'ils furent même à côté de ſon canot, il continua ſa pêche, & ne les regarda pas plus que s'ils euſſent été inviſibles. Cette inférence n'étoit pour-

CHAP. II. AN. 1770.

tant l'effet, ni de ſa mauvaiſe humeur, ni de ſa ſtupidité; car, dès qu'on lui dit de lever ſon filet, pour qu'on pût l'examiner, il obéit promptement, & il montra que ſa manière de pêcher étoit ſimple & ingénieuſe.

19 Janv. LE 19 ſuivant, la forge fut montée, & tout l'équipage employé à la carène du vaiſſeau. Quelques Indiens apportèrent une grande quantité de poiſſon, qu'ils troquèrent pour des clous. Ce fut la première occaſion où l'on s'apperçut qu'ils commençoient à connoître l'uſage du fer; ce qui peut être conſidéré comme une preuve des lumières & de l'avantage qu'ils ont dû à la fréquentation des Anglois.

22. LE 22, tandis que MM. Banks & Solander s'occupoient, le long du rivage, de leurs recherches botaniques, M. Cook prit un matelot avec lui, & grimpa ſur une des montagnes voiſines. Quand il fut au ſommet, il découvrit facilement le fond du paſſage, qu'il avoit en vain cherché peu de tems avant avec ſa chaloupe. Il vit que ce paſſage étoit intercepté par des montagnes encore plus hautes que celle

où il étoit alors, & par des bois impénétrables. Cependant il fut récompensé de sa peine; car, il apperçut la mer dans l'est de la nouvelle Zélande, & un passage de l'est à l'oueſt, un peu par l'est de l'entrée du lieu où l'on carénoit le vaisseau. La terre qui se trouve au sud-est de cette entrée, paroît une chaîne de hautes montagnes formant la côte sud-oueſt du détroit. Sur la côte opposée, la terre s'étend dans l'est aussi loin que les yeux peuvent atteindre, & M. Cook distingua une ouverture à la mer, qui baignoit la rive est. Il apperçut aussi dans l'est du passage plusieurs petites isles, qu'il avoit d'abord cru faire partie de la grande terre. En retournant au vaisseau, il examina les mouillages, & tous les ports qui sont derrière ces isles. Enfin, le jour suivant fut encore employé à des découvertes du même genre.

CHAP. II. AN. 1770.

23 Janv.

PENDANT une visite qu'on rendit aux Indiens, le 24, Tupia observa qu'ils parloient continuellement & des canons & des hommes qui lançoient la mort. Les Anglois n'y firent pas d'abord

24.

CHAP. II. AN. 1770.

grande attention ; mais après avoir formé diverſes conjectures, ils apprirent que trois jours avant, un de leurs officiers, ſous prétexte d'aller à la pêche, s'étoit rendu droit à un hippah, ou village Indien ; qu'alors deux ou trois canots, voulant venir à ſon bord, la peur lui avoit fait croire qu'il alloit être attaqué par eux, & qu'il leur avoit tiré trois coups de fuſil, un à plomb, & deux à balle ; ce qui avoit fait retirer les Indiens avec précipitation. Il eſt pourtant très-probable qu'ils alloient vers l'officier ſans mauvais deſſein, puiſqu'avant cette affaire, & même depuis, la conduite des habitans de cette baie fut toujours amicale ; mais l'action de cet officier Anglois prouve combien quelques perſonnes de la ſuite de M. Cook imitoient peu l'humanité, la modération, & la ſageſſe de leur commandant.

16 Janv. DANS la matinée du 26, MM. Cook, Banks & Solander, ſe rendirent avec le canot, dans une des baies ſituées à l'eſt du paſſage. Ils déſiroient d'examiner de nouveau le détroit qui joint la mer de l'eſt à celle de l'oueſt. Etant

débarqués dans un endroit agréable, ils gravirent ſur une des plus hautes montagnes ; & de là ils contemplèrent à leur aiſe le détroit avec le rivage oppoſé qu'ils jugèrent à environ douze lieues de diſtance. Comme le tems étoit un peu brumeux, ils ne purent pas porter leur vue plus loin dans le ſud-eſt : mais M. Cook en apperçut aſſez, pour ſe déterminer à chercher un paſſage avec le vaiſſeau, dès qu'il ſeroit en état de mettre en mer. Les Anglois trouvèrent ſur le ſommet de la montagne, des pierres éparſes, avec leſquelles ils élevèrent une petite pyramide ; ils mirent deſſus des balles de fuſil, du plomb, des grains de collier, & tout ce qu'ils avoient ſur eux, en état de réſiſter aux injures du tems. Ces différens objets ne pouvant être l'ouvrage des Indiens, furent deſtinés à ſervir de témoignage aux Européens, qui viendroient par haſard en ce lieu, que d'autres peuples d'Europe y étoient déjà venus. Après cela M. Cook & ſes amis marchèrent vers une Ville, dont les Indiens leur avoient parlé, & qui ſemblable à une autre qu'ils avoient

CHAP. II. AN. 1770.

déjà vue, étoit bâtie ſur une petite iſle, ou plutôt ſur un rocher d'un très-difficile accès. Auſſi c'eſt au péril de leur vie qu'ils ſatisfirent leur curioſité. Là, comme dans toutes les viſites rendues aux habitans de cette baie, ils furent reçus très-affectueuſement ; on les fit promener dans la ville, & on leur montra tout ce qu'elle renfermoit de curieux. Cet endroit contenoit de quatre-vingt à cent maiſons ; & il n'avoit qu'une ſeule place d'armes. MM. Cook, Banks & Solander avoient dans leurs poches quelques clous, quelques rubans & quelques papiers, qu'ils donnèrent aux Indiens ; ce peuple fut ſi charmé d'un tel préſent, que lorſque le canot anglois partit, on le remplit de poiſſon ſec, très-commun ſans doute en cet endroit.

CHAP. II. AN. 1770.

LE bruit ſe répandit qu'il étoit mort un des hommes, injuſtement fuſillés par l'officier de l'Endéavour, qui étoit allé quelques jours avant au hippah, ſous prétexte de pêcher ; mais M. Cook eut la conſolation d'apprendre bientôt après que cette nouvelle étoit fauſſe.

29 Janv. Le 29 Janvier, il ſe rendit à terre,

ſur la pointe oueſt de l'entrée du détroit ; & grimpant ſur une montagne très-élevée, il obſerva la côte qui eſt au nord-oueſt. La terre la plus éloignée qu'il pût voir dans cette partie, eſt une iſle, à environ dix lieues de diſtance d'où il la regardoit, mais rapprochée de la côte. Entre cette iſle & lui, il découvrit pluſieurs autres iſles qui bordent le rivage, & qui forment diverſes baies, très-propres à recevoir des vaiſſeaux. Enfin, après avoir achevé ſes obſervations, il éleva, avec des pierres, une autre pyramide, ſur laquelle il dépoſa une pièce de monnoie d'argent, des balles de fuſil, des grains de collier, & un morceau de pendant d'oreille. CHAP. II. AN. 1770.

LE 30, on nomma, avec les cérémonies accoutumées, la baie où étoit le vaiſſeau, & on y éleva un monument du ſéjour des Anglois. Le charpentier ayant préparé deux poteaux, M. Cook y fit inſcrire le nom de l'Endéavour, & la date du mois & de l'année ; enſuite il en fit placer un au bord de la rivière, avec le pavillon d'union, & l'autre ſur une iſle que le 30 Janv.

Indiens nomment *Motuara*. M. Cook étoit allé avant, avec M. Monckhouſe & Tupia, au village le plus voiſin, d'où il amena un vieillard, qui avoit toujours paru aſſez attaché aux Anglois. Il expliqua à ce vieillard, & à quelques autres Indiens, par l'entremiſe de Tupia, qu'il alloit placer, ſur l'iſle, un poteau, pour que, ſi quelqu'autre navire venoit par haſard en cet endroit, ils lui montraſſent que les Anglois y étoient déjà abordés. Les Indiens y conſentirent avec joie, & promirent de ne jamais abattre le poteau. Alors M. Cook donna quelque préſent à chacun des aſſiſtans; & il donna au vieillard une petite pièce avec des clous d'argent, ſur la tête deſquels l'effigie du Roi étoit empreinte, jugeant que c'étoient les objets les plus propres à être long-tems conſervés. Après quoi, ayant fait planter le poteau ſur le lieu le plus élevé de l'iſle, & y déployant le pavillon d'union, il donna à ce lieu le nom de la *Reine Charlotte*, & il en prit poſſeſſion, ainſi que des pays adjacens, au nom de George III. Toutes ces formalités

CHAP. II. AN. 1770.

achevées, les Anglois burent une bouteille de vin à la ſanté de Sa Majeſté. Puis, ils laiſſèrent la bouteille vuide au vieillard qui les avoit accompagnés ſur la montagne, & qui parut très-content de ce cadeau. CHAP. II. AN. 1770.

UN philoſophe pourroit demander, peut-être, quel droit avoit M. Cook de prendre poſſeſſion, au nom du roi d'Angleterre, d'un pays déjà habité par des hommes, dont les ancêtres s'y étoient établis depuis long-tems? La meilleure réponſe qu'on auroit à faire à une pareille queſtion, c'eſt que M. Cook ne fit point ſa cérémonie par rapport aux Indiens ſeuls, ni dans l'intention de les dépouiller d'aucun de leurs droits naturels; mais pour prévenir les invaſions des navigateurs Européens qui viendroient après lui, & qui, pour l'avantage de leurs Etats reſpectifs, voudroient s'arroger des droits, dans leſquels ils ne ſeroient point fondés par une première découverte.

Nos voyageurs ayant coupé leur bois & rempli leurs pièces d'eau, le 31 de Janvier, M. Cook envoya un détachement à la pêche, & un autre 31 Janv.

chercher des balais. Le ſoir, le vent
CHAP. II. ſouffla très-fort du nord-oueſt ; la pluie
AN. 1770. tomba abondamment. Le tems étoit ſi mauvais, que les petits muſiciens emplumés, qui avoient coutume de faire retentir le rivage, ceſsèrent cette nuit de ſe faire entendre. Le lendemain le vent renforça, la tempete étoit horrible, des tourbillons partoient du haut de la montagne. Le cable de l'ancre qui tenoit au rivage ſe caſſa. On fut
6 Fév. obligé d'en placer un nouveau. Enfin, vers minuit, le vent s'appaiſa ; mais la pluie tomboit encore avec tant de violence, que le ruiſſeau où l'on avoit pris de l'eau, déborda. Dix petits tonneaux, qui étoient ſur le rivage, furent emportés, & quelques recherches qu'on fît, on ne put pas les ravoir.

5 Fév. LE lundi, 5 de Février, l'Endéavour mit à la voile ; mais le vent manquant tout-à-coup, on fut obligé de jetter l'ancre un peu au-deſſus de Motuhara. M. Cook déſirant de prendre d'autres informations, pour ſavoir ſi on avoit conſervé, dans la Nouvelle Zélande, le ſouvenir de Taſman, profita du moment où le vieillard, dont

nous avons déjà parlé, étoit venu à bord dire adieu aux Anglois ; & il chargea Tupia de lui demander, s'il avoit jamais entendu raconter qu'un vaiſſeau, pareil au leur, fût venu dans ſon pays. Il répondit que non ; mais qu'on lui avoit dit autrefois qu'un petit bâtiment, portant quatre hommes ſeulement, & parti d'une terre éloignée, nommée *Ulimaroa*, étoit venu ſur leur côte, & qu'à leur arrivée, les quatre hommes avoient été tués. On lui demanda alors, où étoit ſituée la terre d'Ulimaroa, & il montra le nord. M. Cook avoit déjà appris quelque choſe concernant Ulimaroa. Les habitans de la Baie des Iſles lui avoient rapporté que leurs ancêtres y étoient allés. Tupia en avoit auſſi quelques notions confuſes ; mais on ne pouvoit rien conclure de certain, d'après les traditions de Tupia, ni d'après celles du vieillard Zélandois.

CHAP. II. AN. 1770.

QUELQUE tems après que le vaiſſeau fut à l'ancre, MM. Banks & Solander, qui s'étoient rendus à terre pour y faire quelques obſervations relatives à l'hiſtoire naturelle, rencontrèrent,

par haſard, la plus agréable famille
CHAP. II. d'Indiens qu'ils euſſent encore vue. Ils
AN. 1770. eurent alors la meilleure occaſion poſſible de remarquer la ſubordination qui règne chez ce peuple. Toute la famille traita nos deux voyageurs avec attention & affabilité, & ne témoigna pas la moindre crainte. Auſſi les Anglois regrettèrent-ils beaucoup de ne l'avoir pas plutôt connue ; puiſqu'ils auroient, par ſon moyen, acquis plus de connoiſſance des mœurs & du caractère des habitans, en un ſeul jour, qu'ils n'en avoient recueilli depuis leur arrivée ſur la côte.

6 Fév. LE ſix de Février, M. Cook étant ſorti de la baie, fit voile vers l'eſt, dans l'eſpérance de trouver l'entrée du détroit facile, avant le reflux de la marée. A ſept heures du ſoir, deux petites iſles qui ſont en-dehors du cap Koamaroo, au ſud-eſt du canal de la Reine Charlotte, parurent déjà à l'eſt du vaiſſeau, & à environ quatre milles de diſtance. Le vent étoit calmé, le reflux commençoit, & l'Endéavour fut en fort peu de tems entraîné par la rapidité du courant juſques auprès d'une

de ces iſles, où des rochers très-pointus s'élevoient du fond de la mer. A chaque inſtant le danger augmentoit. Un ſeul moyen pouvoit empêcher le vaiſſeau de ſe briſer contre le rocher. On le tenta. Le vaiſſeau n'étoit éloigné de cet écueil que de la longueur d'un cable, & il avoit ſoixante-quinze braſſes d'eau ; mais en jetant un ancre, & en filant environ cent braſſes de cable, on ſe ſauva. Cet expédient n'auroit cependant pas ſuffi, ſi le courant qui alloit de l'eſt au ſud, n'eût pas, en frappant contre l'iſle, changé de direction, & porté au ſud-eſt ; ce qui entraîna le vaiſſeau au-delà de l'écueil. Il étoit pourtant toujours très-près des rocs, & le courant étoit de cinq milles à l'heure. Les Anglois demeurèrent dans cette cruelle ſituation pendant la force de la marée, c'eſt-à-dire, depuis ſept heures & demie du ſoir juſqu'à minuit, alors le flux diminua, & le vaiſſeau commença à ſe relever. A trois heures du matin, la briſe du nord-oueſt ſouffiant, nos navigateurs dirigèrent leur route vers la côte eſt. Cependant ils firent peu de chemin, par la difficulté

CHAP. II. AN. 1770.

CHAP. II. AN. 1770.

qu'ils trouvèrent à vaincre le courant; mais peu après, le vent ayant augmenté, & paſſant au nord nord-eſt, & le reflux venant les favoriſer, ils furent en peu de tems dans la partie la plus reſſerrée du détroit, & ils s'avancèrent du côté de la terre la plus ſud qui ſe préſentoit. Ils découvrirent ſur cette terre une montagne prodigieuſement haute & couverte de neige. La partie la plus reſſerrée du détroit, où l'Endéavour paſſa avec tant de rapidité, eſt ſituée entre le cap Tiérawitte, ſur la côte d'Eaheinomauwe & le cap Koamaroo. M. Cook jugea que la largeur d'une rive à l'autre étoit de quatre à cinq lieues. Malgré les difficultés qu'offrent les courans, maintenant que leur force eſt connue, le détroit peut être paſſé ſans danger.

QUELQUES officiers prétendirent que Eaheinomauwe, n'étoit pas une iſle, & que la terre devoit s'étendre au ſud-eſt, depuis le cap Turnagain & le cap Palliſer, puiſqu'on trouvoit déjà un eſpace de douze à quinze lieues de côte qu'on n'avoit pas encore apperçu. Mais M. Cook penſa tout le contraire.

traire. Les remarques qu'il avoit faites depuis le jour où il découvrit le détroit, & diverſes circonſtances, qui ne lui étoient point échappées, fortifièrent ſon opinion. Cependant il réſolut de ne pas laiſſer le moindre doute ſur cet important objet ; & il dirigea ſa navigation de manière à en être bientôt éclairci. Après deux jours de route, appellant tous les officiers ſur le pont, il leur demanda s'ils croyoient enfin, que, Eaheinomauwe fût une iſle. Ils repondirent que oui. Ainſi les doutes ayant ceſſé, M. Cook abandonna des récherches inutiles.

CHAP. II. AN. 1770.

PENDANT l'examen long & détaillé que fit M. Cook de la côte de la nouvelle Zélande, il donna des noms aux baies, aux caps, aux promontoires, aux iſles, aux rivières, & généralement à tous les endroits qu'il viſita, excepté lorſqu'il put apprendre les noms que leur donnoient les Indiens. Quant aux noms qu'il créoit lui-même, ils étoient tirés du rapport caractériſtique des lieux & des circonſtances qui y étoient ſurvenues, ou bien ils étoient conférés en l'honneur des amis de M. Cook,

& ſur-tout de ceux qui ſervoient dans
CHAP. II. la marine.

AN. 1770. LA certitude que la nouvelle Zélande étoit une iſle, ne ſuffit point à M. Cook. Il voulut achever de connoître la nature, la ſituation & l'étendue du pays. Il pourſuivit donc ſa navi-
9 Fév. gation, en rangeant la côte eſt de Poennamoo, depuis le cap Turnagain, autour du cap Sud, & revint à l'oueſt de l'entrée du détroit qu'il avoit paſſé, & qui a été très-juſtement nommé le *détroit de Cook*. Je ne prétends point détailler ici ſcrupuleuſement ce voyage. Je me contenterai de continuer à rapporter les événemens qui conviennent mieux au deſſein de mon Ouvrage.

14. L'APRÈS midi du 14 Février, M. Banks étoit allé, avec le petit canot, s'amuſer à chaſſer. Tout-à-coup nos voyageurs virent, avec leurs lunettes d'approche, quatre doubles pirogues, contenant cinquante-ſept hommes armés, qui étoient partis du rivage, & qui s'avançoient vers M. Banks. M. Cook inquiet pour la ſûreté de ſon ami, lui fit faire ſoudain pluſieurs ſignaux de revenir à bord; mais le ſoleil empê-

choit M. Banks de rien voir. Cependant, on découvrit peu après que ſon canot ramoit vers le vaiſſeau ; & il fut à bord avant l'arrivée des Indiens, qui, peut-être, ne l'avoient pas diſtingué. Le vaiſſeau ſembloit fixer toute leur attention. Ils s'en approchèrent juſqu'à la diſtance d'un jet de pierre. Puis, ils s'arrêtèrent, en contemplant les Anglois, avec l'air du plus grand étonnement. Tupia employa en vain toute ſon éloquence pour les engager à venir plus près. Après avoir examiné quelque tems l'Endéavour, ils partirent & pagayèrent vers le rivage. Nos voyageurs eurent alors une nouvelle occaſion de remarquer combien les divers habitans de la nouvelle Zélande différoient dans les diſpoſitions que leur inſpiroit le premier aſpect du vaiſſeau. Ceux-ci ſe tenoient écartés, avec une ſorte de crainte & d'admiration, d'autres avoient commencé par des hoſtilités. L'homme qu'on avoit trouvé occupé à pêcher dans un canot, ſembloit croire que les Anglois n'étoient pas dignes de ſon attention. Quelques Indiens, enfin, s'étoient rendus à bord, à la première invitation,

CHAP. II. AN. 1770.

& avec un air de confiance & d'amitié.
CHAP. II. La conduite de ceux qu'on venoit de
AN. 1770. voir, fut cauſe que M. Cook donna à leur terre, qui avoit l'apparence d'une iſle, le nom de *Regardeurs* (*a*).

ON découvrit bientôt après une autre iſle, ſituée à cinq lieues de la côte de Tovi-Poennamoo, & elle fut nommée l'iſle de *Banks*. Cette iſle fut apperçue dans la direction de l'oueſt au ſud. Quelques perſonnes crurent alors voir une terre portant au ſud-ſud-eſt, & du ſud-eſt à l'eſt. M. Cook étoit auſſi ſur le pont, & il leur dit qu'il penſoit que cette prétendue terre n'étoit qu'un nuage qui ſe diſſiperoit au lever du ſoleil. Cependant, pour ne laiſſer aucun doute à cet égard, il donna ordre de gouverner droit à la terre ſuppoſée; mais ayant ſuivi cette route l'eſpace de vingt-huit milles, & n'appercevant plus rien, il fit revirer de bord, & gouverner vers le ſud, dans l'intention de vérifier ſi Poennamoo étoit une iſle ou un continent.

(*a*) Lookerſ-on.

DANS la nuit du 9 Mars, on paſſa ſur quelques rochers, & on reconnut le matin que l'Endéavour avoit couru le plus grand danger. Il ne ſe ſauva que par un haſard très-heureux. Auſſi M. Cook donna le nom *des Trapes* à ces rochers, qui ſemblent placés pour arrêter les navigateurs trop confians. Le même jour, il vit une pointe de terre, qu'il nomma le *Cap ſud*, parce qu'il ſuppoſa dès lors, comme il l'a vérifié depuis, que c'étoit l'extrémité la plus ſud de la nouvelle Zélande. CHAP. II. AN. 1770. 9 Mars.

EN faiſant voile, le mercredi 14 de Mars, on paſſa près d'un petit enfoncement de terre, qui ſembloit offrir un port commode & ſûr, défendu par une iſle, ſituée à l'eſt de cet enfoncement. Le derrière eſt rempli de hautes montagnes, dont le ſommet étoit couvert de neige nouvellement tombée. Auſſi nos voyageurs avoient ſenti beaucoup de froid depuis deux jours. De chaque côté du port, la côte de l'entrée eſt taillée perpendiculairement, & s'élève à une étonnante hauteur; ce qui empêcha M. Cook de s'y arrêter. Il jugea qu'il falloit un vent favorable 14.

pour entrer & pour ſortir du port ; &
CHAP. II. il ne crut pas devoir ſéjourner dans un
AN. 1778. lieu d'où l'on ne pouvoit partir qu'avec un vent qu'il avoit juſqu'alors vu ſouffler un jour par mois ſeulement. Mais quelque prudente que parût cette réſolution, elle ne fut pas généralement approuvée. Quelques perſonnes témoignèrent un ardent déſir d'entrer dans le port, oubliant qu'un moment de ſatisfaction ne doit pas être acheté au riſque des plus grands déſagrémens.

27 Mars. LE 27 du même mois, M. Cook eut achevé le tour de Tovi-Poenna-moo, & il arriva à la vue de l'iſle dont nous avons parlé plus haut, & qui eſt ſituée à neuf lieues de l'entrée du canal de la Reine Charlotte. Ayant alors trente barriques à eau, vuides, il crut néceſſaire de les remplir avant de pourſuivre ſa route. Il fit donc le tour de l'iſle, pour entrer dans une baie qui ſe trouve entre le canal de la Reine Charlotte & l'iſle, & il donna à cette nouvelle baie, le nom de *Baie de l'Amirauté.*

30. LES proviſions d'eau & de bois étant à bord le 30, & le vaiſſeau prêt à

remettre à la voile, il fallut ſe déter-
miner à retourner en Angleterre, & à CHAP. II.
choiſir la route la plus utile au ſervice AN. 1770.
de la patrie. M. Cook voulut pour cela, prendre le conſeil des officiers. Il avoit lui-même un violent déſir de repaſſer par le cap de Horn, afin de vérifier s'il exiſte, ou non, un continent ſud; mais il ne pouvoit pas accomplir ſon projet, parce qu'il ſe ſeroit trouvé au milieu de l'hiver, dans une latitude ſud trop haute, avec un vaiſſeau qui n'étoit pas en état de faire un pareil voyage. La même raiſon lui fut préſentée encore avec plus de force, contre le deſſein d'aller droit au cap de Bonne-Eſpérance, d'autant qu'on ne pouvoit s'attendre à faire aucune découverte dans cette route. Enfin, on réſolut de s'en revenir par les grandes Indes; & d'après ce projet, il fut décidé qu'on gouverneroit à l'oueſt, juſqu'à ce qu'on eût attrapé la côte eſt de la nouvelle Hollande; & qu'alors on ſuivroit la direction de cette côte au nord juſqu'à ſon extrémité; mais que ſi ce chemin étoit impraticable, on eſſayeroit de trouver la terre ou les iſles qui ont été découvertes par Quiros.

CHAP. II. AN. 177..

PENDANT ſix mois que M. Cook employa à l'examen de la nouvelle Zélande, il fit beaucoup d'obſervations utiles à la géographie & à la navigation. Le pays avoit été d'abord découvert en l'année 1642, par le Hollandois Abel Janſen Taſman. Ce navigateur viſita la côte eſt, par la latitude de 34° 43′, & il entra dans le détroit, maintenant nommé *Détroit de Cook*; mais étant attaqué par les Indiens, dès qu'il eut jetté l'ancre dans un endroit qu'il appella la *Baie des Aſſaſſins*, il ne deſcendit jamais à terre. Cependant il s'attribua une ſorte de droit ſur ce pays, en l'appelant la *Terre des États*, nom qu'il lui donna en l'honneur des États-Généraux; mais qui ne lui eſt point reſté. Cette contrée eſt à préſent déſignée ſur les mappemondes & ſur les cartes géographiques par le nom de *Nouvelle Zélande*. Le pays entier, excepté la côte que Taſman avoit vue d'abord de ſon vaiſſeau, étoit demeuré abſolument inconnu juſqu'au voyage de l'Endéavour. Pluſieurs perſonnes avoient penſé qu'il faiſoit partie d'un continent ſud; mais M. Cook a prouvé que ce n'é-

roit que deux grandes iſles, ſéparées par un détroit de quatre ou cinq lieues de large. Ces iſles giſſent entre le 34° & le 48° de latitude ſud ; & entre le 181° & le 194° de longitude oueſt ; ſituation que M. Green à déterminée avec la plus grande exactitude, d'après des obſervations innombrables du Soleil & de la Lune, & le paſſage de Mercure ſur le diſque du Soleil. La plus nord de ces iſles, eſt appellée par ſes habitans Eaheinomauwe, & la plus ſud Tovy, ou Tovai-Poennamoo. Cependant il n'eſt pas sûr que l'iſle ſud ſoit compriſe toute entière ſous ce dernier nom.

CHAP. II. AN. 1770.

TOVY-POENNAMOO eſt remplie de montagnes, & elle paroît aſſez ſtérile. Les ſeuls habitans, ou ſignes d'habitans, que les Anglois découvrirent alors dans cette iſle, ſont ceux du canal de la Reine Charlotte ; ceux qui s'approchèrent du vaiſſeau près des montagnes neigeuſes ; & quelques feux qui furent apperçus du côté du cap Saunders.

EAHEINOMAUWE ſemble être bien meilleure. Il y a des montagnes & des collines, mais ces montagnes & ces collines ſont couvertes de bois ; & chaque

vallée eſt arroſée par quelque ruiſſeau. Les plaines ſont en partie dégarnies de bois, mais le ſol en paroît léger & très-fertile. MM. Banks & Solander, ainſi que tous leurs compagnons, penſoient que tous les fruits & toutes les plantes d'Europe, réuſſiroient merveilleuſement à Eaheinomauwe. Il y a même lieu de croire, d'après les végétaux qu'on y a trouvé, que l'hiver y eſt plus doux qu'en Angleterre, & l'été que nos voyageurs y paſsèrent, ne leur ſembla pas auſſi brûlant, quoique la chaleur y fût plus égale qu'elle ne l'eſt pendant nos étés. Ainſi, ſi des Européens s'établiſſent dans cette partie de la nouvelle Zélande, ils pourront, avec un peu d'induſtrie, ſe procurer bientôt en abondance, non-ſeulement les choſes néceſſaires, mais toutes les commodités de la vie.

CHAP. II. AN. 1770.

Il n'y a d'autres quadrupèdes à Eaheinomauwe, que des chiens & des rats; du moins ce ſont les ſeuls que nos voyageurs virent; encore n'apperçurent-ils que peu de rats. Les eſpèces d'oiſeaux y ſont auſſi en petit nombre, & tout-à-fait différentes de celles d'Europe..... Enfin, les inſectes même y paroiſſent fort rares.

MAIS la mer dédommage abondamment du peu d'animaux que fournit la terre. Toutes les baies, tous les ports ſont remplis de diverſes eſpèces de poiſſons, non-ſeulement très-ſains, mais délicieux. Toutes les fois que l'Endéavour jettoit l'ancre, ou que le vent lui faiſoit faire peu de chemin, le poiſſon qu'on prenoit avec les hameçons, ſuffiſoit pour nourrir les Anglois; & quand on jettoit la ſeine, on étoit sûr d'une bien plus forte pêche. Une des choſes, ſur-tout, qui paroiſſoit la plus excellente, c'étoit une eſpèce d'écreviſſe de mer. CHAP. II. AN. 1770.

PARMI les végétaux que produit cette contrée, les arbres méritent ſans doute d'être les plus remarqués: là ſont des forêts immenſes, où l'on peut faire de très-beau bois de charpente. MM. Banks & Solander n'y trouvèrent pas un grand nombre d'eſpèces de plantes, mais du moins elles leur étoient inconnues. Hormis quatre cents eſpèces ou environ, celles qu'ils virent, n'avoient point encore été décrites par les Botaniſtes; il y en a une ſur-tout, qui ſert de chanvre aux Indiens, & qui eſt

CHAP. II. AN. 1770.

bien ſupérieure à toutes celles qu'on emploie au même uſage dans les autres pays.

M. COOK jugea que, ſi jamais la Grande-Bretagne fondoit quelque colonie à la nouvelle Zélande, l'endroit le plus propre à l'établiſſement principal, étoit le rivage de la Tamiſe, ou le territoire des environs de la baie des iſles. Chacun de ces lieux poſsède un port excellent; par le moyen de la rivière, les établiſſemens pourroient s'étendre, & la communication deviendroit facile avec l'intérieur du Pays. D'ailleurs, on pourroit y bâtir des vaiſſeaux, avec du bois plus beau qu'on n'en voit ailleurs, & à peu de frais.

CEPENDANT je ſemble m'oublier, j'entre dans des détails que je me ſuis déjà interdits; mais il eſt difficile de s'arrêter, quand des deſcriptions auſſi curieuſes ſe préſentent ſous la plume, & je prie mes lecteurs de permettre que je leur rapporte encore deux ou trois particularités intéreſſantes. Une choſe bien digne de remarque, c'eſt la ſanté parfaite dont jouiſſent conſtamment les habitans de la nouvelle

Zélande. Dans les différentes viſites que nos voyageurs firent aux villes Indiennes, ils étoient toujours environnés de vieillards, d'enfans & de femmes, & ils ne s'apperçurent jamais qu'il y eût un ſeul malade. Les Zélandois étoient ſouvent nuds : mais leur peau n'offroit pas une trace de la moindre éruption ; & ce qui prouve encore la pureté de leur ſang, c'eſt l'extrême facilité avec laquelle leurs bleſſures ſe cicatriſent. Un Indien, qui avoit été bleſſé d'un coup de fuſil à balle, dans la partie charnue du bras, fut ſi promptement guéri, que ſi M. Cook n'avoit pas été sûr qu'on n'y avoit rien mis, il n'eût pas manqué de chercher à connoître les herbes médicinales & l'art chirurgical du pays. Un autre exemple de la ſanté des Zélandois, c'eſt le grand nombre de vieillards qu'on voit parmi eux. Pluſieurs par la perte de leurs cheveux & de leurs dents, montrent qu'ils ont acquis un grand âge ; mais ils ne ſont jamais décrépits, & quoique moins forts & moins agiles que leurs jeunes gens, ils ne leur cèdent ni en gaîté, ni en vivacité.

CHAP. II. AN. 1770.

CHAP. II. AN. 1770.

L'EAU eſt la ſeule boiſſon de ce peuple, du moins nos voyageurs ne leur en virent jamais employer d'autres. Il eſt donc bien à déſirer que le commerce des Européens ne change point à cet égard le bonheur dont jouiſſent les habitans de la nouvelle Zélande, & n'y apporte point cette fureur des liqueurs ſpiritueuſes, qui eſt devenue ſi fatale aux Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale.

M. COOK & ſes amis trouvèrent une grande reſſemblance entre les habitans de la nouvelle Zélande & ceux des iſles de la mer du ſud. Cette reſſemblance annonce qu'ils ont une commune origine; mais ce qui le prouve indubitablement, c'eſt la conformité de leur langage. Dès que Tupia parla aux Indiens de Eaheinomauwe & de Poennamoo, il fut tout de ſuite bien entendu. Il ne parut même pas aux Anglois que la langue d'Otahiti différât plus de celle de la nouvelle Zélande, en général, que la langue de Poennamoo ne diffère de celle de Eaheinomauwe.

JUSQU'A préſent la navigation de M. Cook a été contraire à l'opinion

qu'on avoit de l'exiſtence d'un continent ſud. Ses recherches ont détruit, au moins, les trois quarts des eſpérances qu'on s'étoit formées à cet égard, & ont prouvé que les terres vues par Taſman, Juan Fernandez, l'Hermite, le commandant de la flotte hollandoiſe, Quiros & Reggewein, ne ſont point partie de ce continent. M. Cook a également détruit les raiſonnemens de ces théoriciens, qui prétendoient qu'un continent ſud étoit néceſſaire au maintien de l'équilibre entre les deux hémiſphères. Cependant, comme à l'époque dont nous parlons, ſes découvertes ne s'étoient étendues dans le nord, que juſqu'au 40° de latitude ſud, il n'eut droit de rien aſſurer encore concernant les terres qui pouvoient exiſter plus loin. Auſſi déſiroit-il vivement de faire de nouvelles recherches; & c'eſt enfin à lui qu'a été depuis réſervé l'honneur de mettre fin à cette importante queſtion.

CHAP. II. AN. 1770.

LE ſamedi 31 de Mars, M. Cook partit du *Cap Farewell* (*a*), dans la 31 Mars.

(*a*) Le Cap Farewell, ou le Cap des Adieux, eſt par les 40°, 33′ de latitude ſud, & par les 186° de longitude oueſt.

CHAP. II. AN. 1770.

nouvelle Zélande, & dirigea ſa route vers l'oueſt. Le 19 Avril, il eut connoiſſance de la nouvelle Hollande, qu'on nomme à préſent la *Nouvelle Province de Galles*, & le 28 du même mois, il mouilla dans la baie Botanique. Le jour précédent, le vaiſſeau, n'étant qu'à un mille & demi du rivage, éprouva un calme ſubit qui riſqua de lui être funeſte. Les courans l'emportoient ſur des recifs ; mais heureuſement la briſe ſe releva bientôt après, & ſauva le vaiſſeau.

28 Avril.

L'APRÈS midi on mit les canots à la mer. M. Cook s'y embarqua avec ſes amis & Tupia. ils projettoient de deſcendre dans un lieu où ils avoient apperçu quelques Indiens. Ils eſpéroient que comme ces Indiens avoient paru s'inquiéter fort peu de voir entrer le vaiſſeau dans la baie, ils ne feroient pas plus d'attention à l'arrivée des Anglois à terre ; cependant ils ſe trompèrent. Dès que ces Indiens virent les canots s'approcher, deux d'entr'eux s'avancèrent pour leur diſputer l'abordage, & les autres s'enfuirent. Les deux champions, qui étoient armés de

lances

lances d'environ dix pieds de long, apoſtrophèrent nos navigateurs d'un ton de voix très-haut, & dans un langage rude & diſſonant, dont Tupia même ne comprit pas un ſeul mot. En même tems ils brandiſſoient leurs armes, & ils ſembloient réſolus de défendre courageuſement la côte, quoiqu'ils ne fuſſent que deux hommes contre quarante. M. Cook, qui, non-ſeulement admiroit la vaillance de ces Indiens, mais qui étoit bien éloigné de vouloir commencer un combat ſi inégal, ordonna à ſes rameurs de s'arrêter. Alors il parla lui-même à ces Indiens par ſignes; & pour obtenir leur bienveillance, il leur jetta des clous, des grains de collier, & quelques autres bagatelles; ce qui parut leur plaire beaucoup. Après cela, il eſſaya de leur faire entendre qu'il manquoit d'eau, & qu'il n'avoit aucun deſſein de leur nuire. Le mouvement de leurs mains parut alors inviter les Anglois à s'approcher; mais dès que le canot fut prêt d'aterrir, les deux Indiens s'y oppoſèrent encore. L'un de ces hommes avoit environ dix-neuf ou vingt ans; l'autre étoit dans

CHAP. II. AN. 1770.

CHAP. II. AN. 1770.

toute la force de l'âge. La ſeule reſſource de M. Cook fut de faire tirer un coup de fuſil en l'air. A ce bruit, le plus jeune des Indiens laiſſa tomber un faiſceau de lances ſur le rocher; mais ſe raſſurant bientôt, il les ramaſſa vivement. Une pierre fut alors lancée aux Anglois; M. Cook ordonna qu'on tirât un coup de fuſil, avec du petit plomb: le plomb toucha la jambe du plus âgé des aſſaillans, qui courut ſoudain du côté d'une cabane éloignée d'environ cent pas. M. Cook crut la querelle terminée, & il débarqua avec ſa ſuite: mais tout-à-coup l'Indien reparut. Il n'avoit abandonné la place, que pour aller chercher ſon bouclier; dès qu'il fut de retour, lui & ſon camarade lancèrent chacun un javelot au milieu de nos navigateurs, qui heureuſement n'en furent point atteints. Au bruit d'un troiſième coup de fuſil, un des Indiens jetta encore un dard, enſuite ils s'enfuirent tous deux. Les Anglois s'avancèrent alors vers les huttes, & jettèrent aux enfans, qui y étoient, des bracelets, des colliers, & quelques étoffes, eſpérant que ces choſes leur gagneroient les habitans. Mais

le lendemain quand ils revinrent au même lieu, ils virent que leurs préſens n'avoient pas été touchés, & ils ne trouvèrent pas un ſeul Indien. CHAP. II. AN. 1770.

LE 30 du même mois, ils en apperçurent quelques-uns; mais rien ne put les engager à lier quelque commerce avec les Anglois; ils s'approchoient à une certaine diſtance; enſuite ils ſe mettoient à crier à pluſieurs repriſes, & ils ſe ſauvoient dans le bois. Une fois M. Cook les ſuivit très-loin lui ſeul, ſans armes, mais en vain. Ils ne voulurent jamais s'arrêter (*a*). 30 Avril.

LE premier Mai, M. Cook ſe détermina à pénétrer dans le pays. M. Banks, le docteur Solander, & pluſieurs autres Anglois, l'accompagnèrent dans cette expédition. Ils ſe rendirent d'abord du côté des cabanes, qui étoient ſur le bord de la rivière, où les Indiens avoient coutume de ſe montrer. Quoique les petits préſens qu'ils y avoient jettés la première fois, fuſſent encore à la même 1 Mai.

(*a*) Ce jour-là M. Green prit la hauteur du Soleil, un peu au ſud de l'entrée de la Baie, & il détermina ſa latitude à 34°, 5′.

CHAP. II. AN. 1770.

place, ils y en ajoutèrent de plus conſidérables, tels que des étoffes, des bracelets, des peignes, des miroirs. Enſuite ils parcoururent un pays agréablement varié par un mélange de bois & de prairies. Le ſol leur parut tantôt gras, tantôt ſablonneux (*a*).

LA culture de cette contrée ne ſeroit point gênée par les arbres, qui ſont très-élevés, très-droits, d'une tige légère, & d'ailleurs clair ſemés. Entre ces arbres la terre eſt couverte d'une herbe épaiſſe. Nos voyageurs rencontrèrent pluſieurs cabanes d'Indiens: mais les habitans s'enfuyoient toujours à l'approche des Anglois. Cependant, par-tout où les Anglois paſſoient, ils laiſſoient des préſens, penſant qu'enfin ils pourroient s'attirer la confiance de ce peuple. Ils apperçurent pluſieurs traces d'animaux. Les arbres étoient couverts d'oiſeaux de différentes eſpèces, dont pluſieurs étoient d'une merveilleuſe beauté,

(*a*) Dans une autre partie du pays, qu'on a examiné depuis, le ſol fut trouvé encore meilleur, le terrain étoit noir & profond, & M. Cook le jugea propre à produire toute eſpèce de grains.

& voloient par troupes nombreuſes autour de nos voyageurs.

PENDANT que M. Cook & ſes amis parcouroient le pays, le lieutenant Gore, qui avoit été draguer des huîtres, ayant achevé ſa pêche, renvoya ſon canot, & prenant un pilotin avec lui, il s'achemina pour aller joindre les matelots, qui rempliſſoient les tonneaux d'eau. Il rencontra une troupe de vingt-deux Indiens, qui ſe mirent à le ſuivre, & qui ſouvent n'étoient pas à plus de vingt pas de lui. Quand M. Gore les voyoit ſi près, il s'arrêtoit & leur faiſoit face. Les Indiens s'arrêtoient auſſi. Quand M. Gore recommençoit à marcher, ils le ſuivoient de nouveau; mais quoiqu'ils fuſſent armés de lances, ils ne combattirent point; & M. Gore & le pilotin, ſe rendirent ſans accident à la rivière. Dès que les Indiens avoient vu le parti des Anglois qui puiſoit de l'eau, ils avoient fait halte à un quart de mille de diſtance, & ils étoient reſtés là tranquillement. M. Monckhouſe & deux ou trois matelots, marchèrent alors vers eux: mais voyant qu'ils le attendoient, ils eurent une terreur pa

AN. 1770.

nique, qui les porta à faire une prompte retraite. Cette fuite augmenta le danger qu'ils vouloient éviter; car auſſi-tôt quatre Indiens coururent ſur leurs pas, & leur lancèrent leurs dards avec une telle force, que ces armes outre-paſsèrent de bien loin les Anglois. Les Anglois reprenant courage, s'arrêtèrent pour ramaſſer les lances. Alors les aſſaillans ſe retirèrent. Dans le même inſtant MM. Cook, Banks, le docteur Solander & Tupia, qui arrivoient, voulant convaincre les Indiens qu'ils ne les craignoient, ni n'avoient envie de leur faire du mal, marchèrent vers eux, eſſayant par ſignes de les engager à ſe lier avec les Anglois: mais leur peine fut perdue.

CHAP. II. AN. 1770

D'APRÈS le courage que le peuple avoit montré à l'arrivée de nos voyageurs, & la frayeur qui, depuis, s'étoit emparée de lui, il paroît qu'il redoutoit ſuffiſamment nos armes à feu. Il n'y a pourtant pas lieu de croire qu'aucun des Indiens eût été bleſſé par le petit plomb qu'on leur tira la première fois qu'on deſcendit à terre; mais apparemment qu'ils avoient vu à travers le bois,

l'effet des coups de fuſil ſur les oiſeaux. Tupia, qui étoit devenu excellent tireur, s'écartoit ſouvent pour chaſſer aux perroquets. Une fois, il rencontra neuf Indiens; mais ils n'eurent pas plutôt apperçu qu'il les voyoit, qu'ils prirent l'allarme, & s'enfuirent confuſément.

CHAP. II. AN. 1770.

LE 3 de Mai, tandis que M. Banks ramaſſoit des plantes auprès de la rivière, M. Cook, le docteur Solander & M. Monckhouſe ſe rendirent au fond de la baie, dans le deſſein d'examiner le pays, & d'eſſayer de nouveau s'ils ne pourroient pas faire connoiſſance avec les habitans. Dans cette excurſion, ils acquirent de nouvelles lumières ſur la nature du ſol & ſur les moyens de l'établir; mais leurs tentatives pour ſe lier avec les Indiens, furent encore inutiles. Le lendemain, pluſieurs partis d'Anglois, envoyés pour le même deſſein, n'eurent pas plus de ſuccès. L'après-midi, M. Cook alla lui-même ſur la côte nord, qu'il trouva ſans bois & très-reſſemblante au pays marécageux d'Angleterre. Le terrain eſt à la vérité couvert d'une eſpèce de buiſſons, mais dont la hauteur ne paſſe pas le genou.

3 Mai.

CHAP. II. AN. 1770.

Le bord de la mer eſt garni de montagnes baſſes, derrière leſquelles il y en a pluſieurs rangs, qui s'élèvent en amphithéâtre, & qui ſont tous ſéparés par des marais profonds. Parmi les différentes ſortes de poiſſons que les Anglois pêchèrent là, on doit diſtinguer la raie bouclée. Un ſeul de ces poiſſons peſoit, après qu'on l'eût vidé, trois cent trente-ſix livres.

La grande quantité de plantes que MM. Banks & Solander trouvèrent dans cette baie, engagea M. Cook à lui donner le nom de *Baie Botanique*. Elle eſt ſituée au 34° de latitude ſud, & au 208° 37′ de longitude oueſt, & elle offre un mouillage aiſé, sûr & très-vaſte. L'Endéavour étoit à l'ancre, du côté de la rive ſud, à environ un mille de l'entrée. M. Cook jugea d'abord cet endroit le plus commode pour ſortir avec un vent de ſud, & pour être à portée de remplir les tonneaux d'eau; mais enſuite il trouva, ſur le rivage nord, un ruiſſeau très-limpide, avec une jolie embarcadaire, dont le fond n'eſt que du ſable, où un vaiſſeau peut mouiller ſans danger, juſqu'à toucher

la terre, & ſe procurer du bois & de l'eau en abondance : cependant, quoique le bois ſoit très-commun dans le pays, M. Cook n'en vit que de deux ſortes propres à faire du bois de charpente.

LES premiers habitans qu'on apperçut, & tous ceux qu'on découvrit depuis, étoient abſolument nuds. Nos voyageurs ne purent connoître que très-imparfaitement les mœurs de ce peuple, puiſqu'il ne leur fut pas poſſible de former la moindre liaiſon avec lui. Il ne leur parut même pas qu'il fût nombreux, ni qu'il vécût en ſociété. Les hommes étoient là, comme les autres animaux, épars le long du rivage, ou dans les forêts. Aucun des objets qu'on mit dans leurs huttes, ou dans les autres endroits qu'ils fréquentoient, ne furent ramaſſés par eux; tant ils ſentent peu le prix des petites commodités & des ornemens qui ſéduiſent preſque toujours les habitans les plus ſauvages de la terre !

PENDANT que M. Cook demeura en cet endroit, il fit déployer chaque jour le pavillon Anglois ſur le rivage, & il

CHAP. II. AN. 1770.

eut ſoin, avant de partir, de faire inſcrire le nom du vaiſſeau ſur l'un des arbres qui étoient auprès de la rivière; il y joignit la date de ſon ſéjour.

6 Mai. AU point du jour, le dimanche 6 de Mai, nos voyageurs quittèrent la baie Botanique. M. Cook donna, pendant ſa ſortie, les noms qui ſont portés ſur la Carte, aux différentes baies, caps, pointes, montagnes, qui frappèrent ſucceſſivement ſa vue. Le 14, à meſure que le vaiſſeau s'avançoit dans le nord, par le 30° 22′ de latitude ſud, & par le 206° 39′ de longitude oueſt, la terre s'élevoit davantage; de ſorte qu'elle paroiſſoit tout-à-fait montagneuſe. Entre cette latitude & la baie Botanique, on découvre un nombre conſidérable de monts, de côteaux, de vallées, agréablement interpoſés, & couverts de bois, de la même eſpèce que M. Cook avoit déja vu. Le terrain du rivage eſt en général très-bas & ſablonneux, excepté les pointes, où on voit des rochers, ſouvent même des montagnes fort élevées, qui, à leur premier aſpect, reſſemblent à des iſles.

LE jour ſuivant, le vaiſſeau côtoyoit

la terre à environ une lieue de diſtance. On découvrit de la fumée ſur la côte. Soudain les Anglois prirent leurs lunettes d'approche, & ils diſtinguèrent une vingtaine d'hommes, portant chacun un gros paquet ſur les épaules. Ces paquets ſembloient être des feuilles de palmier, dont les Indiens ſe ſervent pour couvrir leurs cabanes. Nos navigateurs ſuivirent des yeux, environ une heure, la troupe chargée, qui marchoit le long de la mer, & qui peu-après gagna un ſentier de la montagne. Il eſt à remarquer qu'aucun Indien ne s'arrêta, ni même ne ſe détourna pour regarder le vaiſſeau. Ils continuèrent leur route, ſans la moindre apparence d'étonnement ou de curioſité; cependant, il étoit impoſſible qu'ils ne diſcernaſſent pas l'Endéavour, qui sûrement étoit l'objet le plus ſurprenant & le plus extraordinaire qui eût frappé leurs yeux. CHAP. II. AN. 1770.

LE 17 de Mai, nos voyageurs étoient dans une baie, que M. Cook nomma *la baie Moreton*. La terre étoit peu viſible. Quelques perſonnes à bord obſervant que la mer devenoit plus blanchâ- 17 Mai.

tre que de coutume, crurent qu'une ri-
CHAP. II. vière couloit dans le fond de la baie;
AN. 1770. mais M. Cook ne penſoit pas qu'il y eût lieu de le croire. L'Endéavour avoit trente-quatre baſſes d'eau, ſur un fond de ſable fin. Cela lui paroiſſoit ſuffiſant pour occaſioner le changement qu'on obſervoit dans la couleur de la mer; & bien que la terre ne fût pas viſible dans le fond de la baie, il ne croyoit pas que c'en fût aſſez pour y ſuppoſer une rivière. La plage étant très-baſſe là, comme dans cent endroits différens de cette côte, il n'en falloit pas davantage pour qu'on ne pût pas la diſtinguer de l'endroit où étoit le vaiſſeau. M. Cook auroit cependant vérifié la choſe, ſi le vent eût été favorable à ce deſſein; mais il n'en eut pas la poſſibilité. Il n'eut que le tems de faire des remarques importantes pour les navigateurs qui auront occaſion de décider la queſtion.

22 Mai. LE 22 du même mois, les Anglois, pourſuivant leur route le long de la côte, après avoir paſſé la baie d'Harvey, découvrirent pluſieurs palmiers à choux. C'étoient les premiers arbres de la même eſpèce qu'ils avoient vus de-

puis qu'ils étoient ſortis des iſles qui ſont entre les tropiques. Ils apperçurent auſſi ſur le rivage deux hommes qui faiſoient fort peu d'attention au vaiſſeau, ſuivant la coutume des Indiens de ce pays-là. A huit heures du ſoir, on jetta l'ancre dans un endroit agréable, où il n'y avoit que cinq braſſes d'eau, ſur un fond de ſable très-fin. Le lendemain, à l'aube, MM. Cook, Banks, Solander & leurs amis, avec Tupia, & un parti de ſoldats, partirent dans l'intention d'examiner le pays. Le vent ſouffloit très-fort; & il faiſoit tant de froid, que dans le trajet qu'ils firent pour ſe rendre du vaiſſeau à terre, leurs manteaux leur devinrent fort utiles. Quand ils débarquerent, ils trouvèrent un canal qui conduiſoit dans un grand lac. M. Cook examina, avec ſon exactitude ordinaire, & le lac & le canal. Il trouva auſſi en cet endroit une petite rivière tres-pure, & un abri sûr pour quelques vaiſſeaux. Auprès du lac, croît le vrai manglier, tel qu'il exiſte dans les iſles de l'Amérique, & le premier de ſon eſpèce que nos navigateurs euſſent rencontré dans ce voyage. Sur les bans des rochers &

CHAP. II. AN. 1770.

CHAP. II. AN. 1770.

ſur les dunes qui s'étendent le long de la côte, on voyoit un grand nombre d'oiſeaux, dont pluſieurs étoient pareils à ceux de la baie Botanique; c'eſt-à-dire de l'eſpèce des pélicans; mais ils étoient ſi farouches qu'ils ne ſe laiſſoient preſque jamais approcher à portée du mouſquet. On tua cependant une outarde, de la groſſeur d'une poule d'inde, & peſant dix-ſept livres & demie. Nos voyageurs s'accordèrent à dire que c'étoit l'oiſeau le plus délicat qu'ils euſſent mangé depuis leur départ d'Angleterre. En conſéquence, ils appellèrent l'endroit où il avoit été tué, la *Baie de l'Outarde* (*a*). Sur les bords du lac, & au pied des mangliers, ſont en abondance des huîtres de différente eſpèce, & particulièrement des huîtres à marteau & des huîtres à perle. Si dans les endroits où l'eau eſt plus profonde, les mêmes huîtres croiſſent en proportion, il y a apparence, d'après le jugement de M. Cook, qu'on pourroit y établir une pêche de perles très-avantageuſe.

(*a*) Buſtard Bay. Elle ſe trouve par 4° 4′ de latitude ſud & 208°, 18′ de longitude oueſt.

LES Anglois qui étoient demeurés à bord, racontèrent à M. Cook, à son retour, que tandis qu'il parcouroit le pays, une vingtaine d'Indiens étoient venus sur la plage, regarder le vaisseau, & qu'après l'avoir considéré quelque tems, ils s'étoient retirés. Aucun deux ne fut vu par M. Cook, ni par ses amis, quoique la fumée, le feu, les restes d'alimens épars çà & là, leur prouvassent que le pays étoit habité. On trouvoit des traces fréquentes de pieds d'hommes; mais jamais aucun vestige de maison, ni de cabane. D'après cela, M. Cook fut porté à croire que ce peuple ne connoissoit pas plus l'usage des demeures stables que des vêtemens, & que semblable à tous les autres enfans brutes de la nature, il passoit la nuit en plein air, ou sous le premier abri qu'il rencontroit. Tupia lui-même, frappé d'une condition en apparence si malheureuse, & secouant sa tête, avec un air de compassion, disoit en parlant de ces Indiens: « *Taata Enos*, les pauvres infortunés! »

CHAP. II. AN. 1770.

LE 25 Mai, l'Endéavour arriva à un mille de terre, vis-à-vis d'une pointe, que M. Cook trouva être justement sous

25 Mai.

CHAP. II. AN. 1770. 26.

le Tropique du Capricorne, c'eſt pourquoi il la nomma le *Cap Capricorne*. Le lendemain, pendant que le vaiſſeau étoit ancré, à quatre lieues de ce Cap, la marée monta & deſcendit de ſept pieds. Le flux portoit à l'oueſt, & le reflux à l'eſt; ce qui étoit préciſément le contraire de ce qu'on avoit éprouvé pendant qu'on étoit mouillé dans l'eſt de la baie de l'Outarde.

L'ENDÉAVOUR remit à la voile le même jour. Il naviguoit au milieu d'une foule d'iſles qui ſont près de la grande terre. Tout-à-coup on ne trouva que trois braſſes d'eau. M. Cook fit jeter l'ancre; & il envoya le maître d'équipage pour ſonder un canal, qui paſſe entre l'iſle la plus nord & la côte. Quoique ce canal ſoit très-large, M. Cook le jugeoit très-peu profond, & il ne ſe trompoit pas. Le maître rapporta à ſon retour qu'il n'y avoit pas plus de deux braſſes & demi d'eau en divers endroits. Le vaiſſeau en avoit alors ſeize pieds, c'eſt-à-dire deux pieds ſeulement de plus qu'il ne tiroit. Tandis que le maître ſondoit, M. Banks s'amuſoit de la fenêtre de la grand'chambre, à pêcher à l'hameçon.

meçon. Il prit deux ſortes de crabes inconnues. L'une d'elles étoit parée d'un bleu auſſi beau que l'outremer. Ses pattes & ſon dos étoient brillamment colorés, tandis que l'écaille de ſon ventre, d'un blanc très-poli, reſſembloit à la plus ſuperbe porcelaine. L'autre crabe, étoit peinte de même ſur la tête & ſur les pattes, d'un bleu d'outremer, mais moins vif; & elle portoit ſur ſon dos trois marques noires d'une ſingulière beauté. CHAP. II. AN. 1770.

LE lendemain, à bonne heure, M. Cook ayant trouvé un paſſage entre les iſles, cingla vers le nord; & le jour ſuivant il rejeta l'ancre à environ deux milles de diſtance de terre. Il étoit encore environné d'un grand nombre d'autres iſles, qu'on diſtinguoit facilement, bien qu'elles fuſſent éloignées du vaiſſeau. Le vingt-neuf il envoya ſon maître d'équipage, avec deux canots, ſonder l'entrée d'une baie, où il vouloit ſéjourner, pour attendre la pleine lune, & pour examiner l'intérieur du pays. Le reflux de la marée s'étant fait conſidérablement ſentir quand l'Endéavour fut mouillé à l'entrée de la baie, M. Cook penſa qu'il devoit y avoir là 27 Mai. 28. 29.

CHAP. II. AN. 1770.

une rivière qui remontoit loin dans les terres. Eſpérant alors qu'il y trouveroit un endroit commode pour nétoyer la quille & tout le deſſous du vaiſſeau, il alla, avec le maître pour en faire la recherche. MM. Banks & Solander l'accompagnèrent dans cette expédition. Quand les Anglois furent débarqués, ils eurent beaucoup de peine à marcher. Le ſol étoit couvert d'nne herbe épaiſſe, barbue & remplie de graines piquantes. A chaque pas ces graines s'attachoient à leurs vêtemens, & elles avoient bientôt pénétré juſqu'à la chair ; ce n'étoit même pas le ſeul inconvénient qu'éprouvaſſent nos voyageurs. Des nuages de maringouins venoient inceſſamment les aſſaillir & les piquer. Ils eurent bientôt trouvé pluſieurs endroits commodes pour placer le vaiſſeau ; mais il leur fut impoſſible de découvrir de l'eau. En parcourant le pays, pluſieurs gommiers s'offrirent à leur vue. Cependant la gomme étoit en petite quantité. De pareils arbres avoient été vus dans d'autres parties de la nouvelle Hollande. Des nids de fourmis, gros comme des boiſſeaux, pendoient aux

branches de ces gommiers; & les fourmis qui rempliſſoient les nids étoient blanches & très-petites. Sur une autre eſpèce de gommier on voyoit des fourmis noires qui perçoient tous les bourgeons, & quand elles avoient ôté la gomme, elles en occupoient elles-mêmes l'enveloppe. Malgré cela, les branches ſur leſquelles ſe ſont établis ces innombrables inſectes, portent des feuilles & des fleurs, & paroiſſent en bon état. Les papillons étoient ſi multipliés en cet endroit, que ce qu'on en raconte ſemble incroyable. L'air en étoit chargé autour de nos voyageurs, & tous les arbres & toutes les plantes en étoient couverts. Les Anglois virent auſſi ſur cette côte un petit poiſſon d'une eſpece extraordinaire; il avoit une nageoire très-forte de chaque côté. On le trouvoit dans des endroits preſque ſecs, où le reflux ſembloit l'avoir laiſſé. Cependant il n'en étoit pas plus affoibli. Dès qu'on s'approchoit de lui, il s'élançoit avec la vivacité d'une grenouille; mais il ne paroiſſoit pas plus aimer l'eau que la terre.

CHAP. II. AN. 1770.

QUOIQUE ces divers objets amu-

CHAP. II. AN. 1770.

saſſent la curioſité de M. Cook & de ſes amis, ils étoient mécontens de ſe trouver fruſtrés de leur principale eſpérance, une ſource de bonne eau. Une ſeconde excurſion qu'ils firent, l'après-midi, ne fut pas plus heureuſe. M. Cook ſe détermina alors à ſéjourner peu de tems en cet endroit. Toutefois obſervant d'une hauteur que la baie étoit très-profonde, il prit le parti d'en faire le tour dès le lendemain. Le mercredi 30 de Mai, au lever du ſoleil, il retourna à terre. Il examina toute la côte, avec les iſles qui l'environnent, & il en obſerva la direction; car il avoit eu ſoin de ſe munir d'une bouſſole; mais il trouva que l'aiguille varioit toujours d'une trentaine de degrés, plus ou moins. Une fois même, elle différa de deux points, dans une diſtance de quatorze pieds. M. Cook ramaſſa alors quelques pierres, & les approcha de l'aiguille de ſa bouſſole; mais elles ne produiſirent aucun effet. De là il conclut que les montagnes voiſines renfermoient des mines de fer. Il en avoit d'ailleurs remarqué déjà pluſieurs traces. Après avoir achevé ſes obſervations ſur le côteau, il s'avança,

avec le docteur Solander, dans l'enfoncement de la baie. Il étoit parti avec le commencement de la marée, & il avoit fait huit lieues avant la pleine mer. La largeur du paſſage où il étoit entré, étoit de deux milles en quelques endroits, & de cinq milles en quelques autres, dans ſa direction du ſud au ſud-oueſt; mais bientôt cette largeur augmenta conſidérablement, & préſenta un vaſte lac qui communiquoit à la mer, par le côté nord-oueſt. Non-ſeulement M. Cook contempla la mer dans cette direction; mais il vit le flux de la marée monter avec force de ce côté-là. Il remarqua auſſi qu'un bras du lac s'étendoit dans l'eſt; & il en inféra que ce lac devoit avoir une autre communication avec la mer, par le fond de la baie, qui eſt à l'oueſt du cap déſigné ſur la carte par le nom de *Cap Townshend.* Le côté ſud du lac eſt bordé d'un rang de hautes montagnes, ſur leſquelles M. Cook avoit grande envie de grimper; mais la marée alloit deſcendre. Le jour étoit avancé, l'air obſcur & pluvieux. On pouvoit s'embarraſſer ſur les hauts fonds pendant la nuit. Il n'en fallut

CHAP. II. AN. 1770.

CHAP. II
AN. 1770.

pas davantage pour le déterminer à reprendre ſoudain la route du vaiſſeau. Dans ce trajet, deux Indiens furent apperçus. Ils ſuivirent même aſſez long-tems le canot, le long du rivage; mais M. Cook, obligé de profiter de la marée, ne put pas les attendre. Pluſieurs feux d'un côté, de la fumée de l'autre, prouvèrent encore à nos voyageurs que le pays étoit habité.

PENDANT que MM. Cook & Solander étoient remontés dans le lac, M. Banks, ſuivi d'un autre parti d'Anglois, avoit entrepris une excurſion différente. Mais à peine il ſe fut enfoncé dans les terres, qu'il ſe trouva arrêté par un marais rempli de mangliers. Cependant il tenta de le paſſer, & il réuſſit avec beaucoup de peine. Après cela, lui & ſon parti, arrivèrent dans un endroit où ils trouvèrent les reſtes de quatre petits feux, avec des coquilles & des arêtes de poiſſon qu'on avoit rôti. Autour de ces feux on voyoit auſſi ſept ou huit tas d'herbes qui paroiſſoient avoir ſervi de lit aux Indiens. Dans un autre endroit, M. Gore remarqua les traces de quelqu'animal très-gros. On

y vit auſſi pluſieurs outardes; mais nul autre oiſeau, excepté quelques beaux loriquets ſemblables à ceux de la baie Botanique. CHAP. II. AN. 1770.

CETTE partie de la nouvelle Hollande, ou nouvelle Province de Galles, eſt en général ſablonneuſe, ſtérile, & dépourvue de tout ce qui convient à l'établiſſement d'une Colonie. D'après l'inutilité des recherches de M. Cook pour ſe procurer de l'eau douce, il nomma le canal, où le vaiſſeau étoit, le *Canal Altéré*. Non-ſeulement l'eau y manque, mais nos voyageurs ne purent s'y procurer aucune autre eſpèce de rafraîchiſſement (*a*).

M. COOK n'ayant plus aucun motif de s'arrêter, leva l'ancre le 31 Mai, & fit voile. Quand l'Endéavour fut ſous le cap Upſtart, le 4 de Juin, au coucher du Soleil, la déclinaiſon de la bouſſole étoit de 9° eſt, & le lendemain matin au ſoleil levant, elle n'étoit que de 5° 55′. De cette variation rapide, 31 Mai.

(*a*) Le Canal Altéré eſt au 22°, 10′ de latitude ſud, & au 210°, 13′ de longitude oueſt.

nos navigateurs conclurent qu'il y avoit
CHAP. II. dans le voiſinage quelque mine de fer,
AN. 1770. ou quelqu'autre matière puiſſamment
7 Juin. magnétique. Dans l'après-midi du 7, ils virent ſur une iſle des arbres ſemblables à des cocotiers. Des noix de coco leur euſſent alors fait grand plaiſir. Auſſi M. Cook envoya le lieutenant Hicks, pour tâcher de s'en procurer; MM. Banks & Solander l'accompagnèrent. A ſon retour, M. Hicks rapporta, que les arbres qu'on avoit pris pour des cocotiers, n'étoient que des palmiers à choux, d'une petite eſpèce, dont il n'avoit pu cueillir que quatorze ou quinze choux bons à manger.

8. LE 8 du même mois, l'Endéavour voguoit au milieu d'un Archipel immenſe de petites iſles. Les Anglois diſtinguèrent alors ſur l'une des iſles la plus proche, une trentaine d'Indiens, hommes, femmes & enfans, qui tous regardoient le vaiſſeau avec beaucoup d'attention. C'étoit la première fois que les habitans de la nouvelle Hollande avoient montré la moindre curioſité. Ceux-ci étoient entiérement nuds; ils avoient les cheveux courts, & la cou-

leur comme ceux de leurs compatriotes qu'on avoit déjà vu ailleurs.

LE long de cette côte, qui eſt remplie de bancs de ſable, de hauts fonds, d'écueils difficilement apperçus, de rochers ſaillans du fond de la mer comme des pyramides, M. Cook avoit heureuſement conduit ſon vaiſſeau pendant un eſpace de vingt-deux degrés de latitude, c'eſt-à-dire, plus de treize cents milles; mais le 10 Juin, en deçà d'une baie, nommée la *Baie de la Trinité*, l'Endéavour ſe trouva tout-à-coup dans un danger auſſi éminent qu'en puiſſe offrir l'hiſtoire de la navigation, hiſtoire féconde en ſituations périlleuſes, & en aventures, où le ſalut tient ſouvent du prodige. Le vaiſſeau naviguoit alors près de la latitude aſſignée aux iſles qu'a découvertes Quiros, & que quelques Géographes ont cru, mal-à-propos, jointes à la grande terre de la nouvelle Hollande. Le vent étoit bon, & le clair de lune très-beau. Depuis les ſix heures du ſoir juſqu'à neuf heures, on avoit trouvé de quatorze à vingt-une braſſes d'eau: mais pendant le ſouper, la ſonde rendit moins. On n'eut que douze, dix,

& enfin huit braſſes ; diminution qui
CHAP. II. ſe fit en très-peu de minutes. M. Cook
AN. 1770. ordonna immédiatement que chacun fût à ſon poſte ; & tout étoit prêt pour jetter l'ancre, quand l'eau devint un peu plus profonde. On en conclut que le vaiſſeau avoit paſſé ſur la pointe des bancs de ſable, apperçus avant le coucher du ſoleil, & on ſe flatta que le danger étoit diſſipé. Cette idée fut même bientôt confirmée par les nouvelles ſondes. Elles donnoient vingt & vingt-une braſſes. Auſſi M. Cook & ſes amis quittèrent tranquillement le tillac, & allèrent ſe coucher. Cependant, un peu avant onze heures, l'eau diminua de nouveau ; de vingt braſſes, elle paſſa à dix-ſept, & avant qu'on eût eu le tems de rejetter la ſonde, le vaiſſeau toucha & fut arrêté. Le mouvement des vagues le faiſoit en même tems battre contre les pointes du roc, où il étoit échoué. Dans l'inſtant tout le monde fut ſur le pont, & parut avec une contenance proportionnée à la ſituation horrible où l'on ſe trouvoit. On ſavoit, d'après la briſe qui avoit ſoufflé dans la ſoirée, qu'on ne pouvoit pas être loin du rivage;

& on jugeoit que le vaiſſeau avoit donné ſur un roc de corail, ſorte d'écueils qui, par les pointes & les rugoſités de leur ſurface, ſont toujours les plus dangereux. En ſondant la profondeur de la mer autour du vaiſſeau, les Anglois reconnurent bientôt que leur malheur n'étoit pas moins grand qu'ils ne l'avoient appréhendé ; l'Endéavour avoit été enlevé par-deſſus le bord du rocher, & maintenant il ſe trouvoit dans un creux de cet écueil, qui en quelques endroits donnoit trois ou quatre braſſes d'eau, & dans d'autres deux ou trois pieds ſeulement. Pour comble de détreſſe, on voyoit à la clarté de la Lune, les planches du doublage du vaiſſeau, même la fauſſe quille, briſées, & flottant à l'entour ; de ſorte que tous nos navigateurs s'attendoient à chaque inſtant à ſe voir engloutis. On pouvoit un peu s'alléger : mais ce ſecours devenoit malheureuſement inutile ; parce que l'Endéavour s'étoit échoué à mer haute, & que la marée deſcendant alors, on n'en auroit pas plus flotté en s'allégeant. Le ſeul eſpoir qui reſtoit aux Anglois, c'eſt que le reflux laiſsât le vaiſſeau plus

CHAP. II. AN. 1770.

tranquille, & qu'enſuite la pleine mer,
CHAP. II. l'aidât à ſe dégager ; quoiqu'en même
AN. 1770. tems la violence dont les vagues le battoient, & le bruit du frottement de la quille contre le roc, fît douter qu'il pût réſiſter juſqu'à ce que la marée remontât. Cependant la terreur ne ſuſpendoit pas le travail. Il n'y avoit pas de moment à perdre, l'eau qui étoit entrée dans la cale, fut pompée avec force. Six canons, les ſeuls qu'on eût ſur le pont, beaucoup de fer, du leſt, des tonneaux pleins, des tonneaux vuides, des douves en paquet, des jarres d'huile, & beaucoup d'autres choſes, furent ſoudain jettées par deſſus bord. Chacun travailla, non-ſeulement ſans mécontentement, ſans murmure, mais avec une ardeur qui approchoit de la joie. Néanmoins l'équipage, qui connoiſſoit toute l'étendue du danger, ne fit pas entendre le moindre jurement : l'infâme habitude de blaſphémer fut alors ſuſpendue par la crainte du châtiment, qui devoit ſuivre une mort preſque inévitable.

10 Juin. TANDIS que les Anglois continuoient leur travail, l'aube du onze de

Juin vint leur montrer toute l'horreur de leur ſituation. Ils virent la terre à environ huit lieues de diſtance, ſans aucune iſle intermédiaire, ſur laquelle, ſi le vaiſſeau s'entr'ouvroit, ils puſſent ſe ſauver, en attendant que les canots les portaſſent à la grande terre les uns après les autres. Cependant peu-à-peu le vent s'appaiſa; & long-tems avant-midi on eut un calme profond; choſe rare & heureuſe dans l'ordre de la Providence! Car ſi la briſe avoit ſoufflé, comme de coutume, l'Endéavour étoit immanquablement briſé. On attendoit la pleine mer à onze heures. Tout étoit prêt pour eſſayer de dégager le vaiſſeau; mais au grand étonnement de nos navigateurs, la marée du jour ne leur ſervit pas plus que celle de la nuit. Quoiqu'ils ſe fuſſent débarraſſés de plus de cinquante tonneaux de poids, ils n'avoient gagné qu'un pied & demi de flot. Il fut donc néceſſaire de s'alléger davantage. On jetta à la mer toutes les choſes dont on pouvoit rigoureuſement ſe paſſer. Juſques-là il n'étoit pas entré beaucoup d'eau dans la cale; mais quand la marée deſcendit, l'eau entroit avec tant

CHAP. II. AN. 1770.

CHAP. II. AN. 1770.

de violence, qu'on eut beaucoup de peine à empêcher une immerſion totale. Deux pompes alloient ſans ceſſe. La dernière eſpérance étoit dans la marée de minuit. Rien ne fut épargné pour en tirer avantage. Vers les cinq heures, le juſan commença ; mais en même-tems la voie d'eau s'accrut au point le plus allarmant. On établit deux pompes nouvelles, dont une ne put malheureuſement point ſervir. Les trois autres qui alloient, ſecoururent l'Endéavour, & à neuf heures du ſoir, il fut un peu ſoulevé. Cependant ſa crevaſſe s'étoit ſi fort aggrandie qu'on trembloit qu'il ne s'enfonçât tout-à-fait, dès que le roc ceſſeroit de le ſupporter. Auſſi les Anglois ſe trouvoient dans la cruelle expectative de hâter la ſortie de leur vaiſſeau de deſſus l'écueil, non pour le voir ſauver, mais pour le voir achever de périr. Ils n'ignoroient pas que leurs canots ne ſuffiſoient pas pour les porter tous enſemble au rivage. D'ailleurs, dans un moment ſi funeſte, toute autorité, toute ſubordination ceſſe. On ſe diſpute avec violence l'avantage de ſe ſauver. Les malheureux qui périſſent

s'acharnent les uns contre les autres ; & les fureurs du déſeſpoir ajoutent à l'infortune du naufrage. Que dis-je ? Ceux qui auroient pu arriver à la grande terre, n'auroient-ils pas encore eu plus à ſouffrir, en y périſſant lentement, que ceux qui auroient trouvé dans les flots une mort prompte ? A terre, ils ne ſe ſeroient pas défendus long-tems contre les Indiens. Ils n'auroient même pas réſiſté à la faim, dans un pays où les armes à feu & les filets donnent à peine de quoi ſubſiſter. Mais ſuppoſons qu'il y euſſent pu vivre, combien ils auroient été à plaindre de ſe voir condamnés à languir le reſte de leurs jours, dans une contrée affreuſe, loin de toutes les conſolations de leur famille & de leurs amis, privés même entièrement du commerce des hommes, excepté de ces malheureux ſauvages qui parcourent nus les déſerts pour y chercher leur proie, & qui ſont peut-être les plus brutes & les plus inſociables de tous les habitans de la terre.

CHAP. II. AN. 1770.

CEPENDANT l'inſtant fatal qui devoit décider du ſort de nos navigateurs approchoit. Chacun d'eux voyoit ſur le vi-

CHAP. II. AN. 1770.

ſage de ſes compagnons la peinture de ſes propres craintes. Malgré cela, M. Cook ne déſeſpérant jamais, donna ordre qu'on mît au cabeſtan, tous les bras qui n'étoient pas indiſpenſables à la pompe, & le vaiſſeau ayant flotté à dix heures vingt minutes, on fit les derniers efforts; il fut bientôt en pleine eau. Ce n'étoit pas une petite conſolation que de voir que la voie d'eau ne rendoit pas plus alors que ſur le rocher. Il y avoit trois pieds neuf pouces d'eau dans la cale, & les pompes continuoient d'aller, ce qui empêchoit qu'elle n'augmentât. Mais l'équipage avoit enduré tant de fatigue de corps & d'eſprit, pendant vingt-quatre heures, & avec ſi peu d'eſpérance d'un ſuccès complet, qu'il commença enfin à ſe rallentir. Les matelots ne pouvoient plus travailler que cinq ou ſix minutes de ſuite; après quoi ils ſe jettoient, totalement épuiſés, ſur le pont, quoiqu'il y coulât ſans ceſſe trois ou quatre pouces d'eau que rendoient les pompes. Quand ceux qui travailloient actuellement avoient fini leur tâche, ils ſe couchoient à leur tour, & les premiers ſe relevoient pour les remplacer.

remplacer. Tandis qu'ils ſe ſuccédoient ainſi alternativement, un accident nouveau parut devoir mettre fin à tous leurs efforts. Les planches qui doublent le fond du vaiſſeau, & qu'on nomme le *lambris*, ont, entr'elles & les planches du dehors, un eſpace de dix-huit pouces. C'eſt de ce lambris ſeulement que l'homme qui avoit, juſqu'à fond, ſondé la cale, donnoit la meſure; mais étant relevé, celui qui le remplaça, ſonda juſqu'aux planches du dehors, & cria dix-huit pouces de plus; ce qui fit croire que la voie d'eau avoit augmenté tout d'un coup. Cependant la mépriſe fut bientôt reconnue. L'accident, qui paroiſſoit d'abord ſi redoutable, devint au contraire avantageux. La joie que chaque homme reſſentit en particulier, de ſe trouver dans une ſituation moins périlleuſe qu'il ne l'avoit craint, eut un puiſſant effet, & il ſembloit qu'ils n'étoient plus menacés d'aucun danger. Une confiance, une eſpérance nouvelle, leur donna une nouvelle vigueur. Leurs efforts redoublèrent; les travailleurs s'animèrent tellement, qu'avant huit heures du matin, les pompes avoient preſ-

CHAP. II. AN. 1770.

que étanché le vaiſſeau. On s'occupa
CHAP. II. ſoudain d'entrer dans un port, parce
AN. 1770. qu'on ne doutoit plus d'y réuſſir ; & les matelots qu'on put ôter des pompes, furent employés à préparer les ancres. Il avoit été impoſſible de ſauver le petit ancre. On l'avoit coupé avec ſon cable entier : & le cable de l'ancre à touer, étoit demeuré dans les rochers. Mais dans ces circonſtances, nos navigateurs regardoient ces pertes comme des bagatelles peu dignes de leurs regrets. La voile du petit perroquet & la miſène, furent hiſſées ; & la briſe ſe levant à onze heures, l'Endéavour vogua vers la terre.

MALGRÉ cela, les Anglois étoient encore bien loin d'un état de ſécurité. Ils ne purent pas ſoutenir long-tems le travail forcé qui avoit donné tant de ſuccès aux pompes ; & comme l'endroit où étoit la voie d'eau, ne fut pas découvert, il fallut renoncer à l'eſpoir de la fermer par le dedans du vaiſſeau. Alors M. Monckhouſe, l'un des pilotins, vint propoſer à M. Cook un expédient qu'il avoit vu employer à bord d'un vaiſſeau marchand qui faiſoit plus de

quatre pieds d'eau par heure ; & qui pourtant s'étoit heureuſement rendu de la Virginie à Londres. M. Cook l'accepta, & le jeune homme ſe mit à même d'employer ce moyen, qu'on nomme *affourager le vaiſſeau*, & que nous allons décrire. Il prit une baſſe voile, & ayant mêlé beaucoup d'étoupes & de laine, il les couſut auſſi légérement qu'il lui fut poſſible, ſur la voile. Puis il y répandit la fiente des moutons & tout le fumier qui étoit dans le vaiſſeau. La voile étant ainſi préparée, on la hala par-deſſous le vaiſſeau, avec des cordes, qui la tinrent bien étendue. Quand elle fut vis-à-vis de la voie d'eau, le ſuintement y attira la laine & les étoupes qui couvroient la voile ; mais ailleurs l'eau n'étoit pas aſſez agitée pour les emporter. Ce ſecours réuſſit au-delà de toutes les eſpérances. La voie d'eau fut ſi bien réduite, qu'au lieu de trois pompes, on n'en eut plus beſoin que d'une ; & la conſolation fut ſi grande que les Anglois n'auroient pas paru plus contens, s'ils avoient été déjà dans le port. Il n'y a qu'un moment que le principal objet de leur eſpérance étoit d'at-

CHAP. II. AN. 1770.

CHAP. II. AN. 177.

teindre le rivage, ou de la grande terre, ou de quelqu'isle, pour y bâtir, des débris du vaisseau, un petit navire qui pût les transporter aux Indes orientales. Mais déjà ils ne songent plus qu'à chercher le long de la côte, un endroit commode pour y réparer l'Endéavour, & poursuivre leur voyage, comme si aucun accident ne leur étoit arrivé. M. Cook a rendu justice à tout l'équipage, ainsi qu'aux passagers, en nous assurant qu'au milieu du plus grand danger, bien qu'ils connussent leur situation, aucun d'eux ne s'oublia ni en gestes, ni en paroles. « Chacun paroissoit maître de son ame. Chacun » s'employoit de tout son pouvoir, avec » une patience & une sérénité, également éloignée de l'empressement » étourdi de la terreur & du sombre » abattement du désespoir (*a*) ». Mais, quoique M. Cook n'ait rien dit de lui-même, on sait assez que son sang-froid, son courage & son activité ne l'abandonnèrent pas en cette occasion.

(*a*) Voyage d'Hawkesworth, p. 544.

POUR terminer le récit de cette conſervation miraculeuſe, il eſt néceſſaire de rapporter une circonſtance dont on ne s'apperçut que lorſque le vaiſſeau fut mis en carêne. Parmi les crevaſſes qu'il avoit, on en trouva une qui eût ſuffi, ſeule, pour le faire périr, quand il y auroit eu huit pompes au lieu de quatre, ſi, par le plus grand bonheur, cette crevaſſe n'avoit pas été bouchée en partie avec un fragment du roc même qui l'avoit faite; & c'eſt enfin à un ſi ſingulier ſecours, que nos voyageurs durent leur ſalut. CHAP. II. AN. 1770.

JUSQU'ALORS aucun des noms donnés par M. Cook aux différens endroits qu'il viſita, n'annonçoit le ſouvenir du malheur; mais l'inquiétude & le danger qu'il venoit d'éprouver, ainſi que ſes compagnons, le détermina à nommer un point, à la vue de l'écueil, & qui eſt dans le nord de la côte, le *Cap de la Tribulation.*

APRES ce cruel événement, on ne s'occupa plus que de découvrir un port, où l'on pût raccommoder le vaiſſeau; heureuſement le 14 de Juin, il s'en préſenta un petit, abrité & parfaitement 14 Juin.

convenable au deſſein des Anglois. Il
CHAP. II. eſt même à remarquer que dans le cours
AN. 1773. entier de leur voyage, ils n'avoient pas rencontré un endroit où ils euſſent pu être auſſi bien, dans l'état où ils ſe trouvoient. Cependant il ne leur fut pas poſſible d'y entrer tout de ſuite; & malgré la joie que leur cauſoit leur délivrance, ils ſe ſouvenoient de tems-en-tems qu'il ne ſe trouvoit que quelques flocons de laine entr'eux & la mort.

DANS ce tems-là, le ſcorbut commença à ſe faire ſentir d'une manière épouvantable parmi nos navigateurs. Tupia, ſur-tout, en étoit ſi affecté, que tous les remèdes preſcrits par le Chirurgien, n'arrêtoient pas les progrès de la maladie. M. Green, l'aſtronome, en éprouvoit auſſi de violentes attaques. Leur état, & divers autres accidens, rendoient plus fâcheux le retard qui empêchoit le vaiſſeau de gagner le rivage.

17. Le 17, dans la matinée, quoique le vent ne fît que commencer à ſouffler, M. Cook ſe haſarda à vouloir entrer dans le port, dont le paſſage formoit un canal très-étroit. La tentative ne fut pas heureuſe. Deux fois le vaiſſeau s'échoua.

La première, il ſe releva facilement; mais la ſeconde, il reſta attaché ſur un haut fond. Néanmoins, avec le travail néceſſaire, & à l'aide de la marée, on le retira, & une heure après midi, il fut conduit dans le havre. Le jour ſuivant, on éleva deux tentes ſur la rive. On débarqua les proviſions & les agrès, & on prépara tout ce qui étoit néceſſaire pour réparer le dommage qu'on avoit ſouffert. Pendant ce temps-là, M. Cook étant allé ſur une montagne des environs, jouit d'une perſpective étendue. Là les terrains enfoncés qui bordent la rivière ſont garnis de mangliers, & baignés par les eaux de la mer, toutes les fois que la marée monte; mais les terrains hauts ſont pierreux & ſtériles. M. Banks alla ſe promener d'un autre côté. Il rencontra pluſieurs débris de cabanes, que les Indiens paroiſſoient n'avoir pas fréquentées depuis long-tems, mais où il reſtoit encore des coquilles & des arêtes de poiſſons. Le canot qu'on avoit envoyé pour ſeiner, afin de procurer quelque rafraîchiſſement aux malades, revint ſans rien rapporter. Tupia fut

CHAP. II. AN. 1770.

moins malheureux ; il eſſaya de pê-
CHAP. II. cher à l'hameçon ; il prit aſſez de poiſ-
AN. 1770. ſon pour ſe nourrir, & il eut une prompte convaleſcence ; mais M. Green, au grand regret de ſes amis, ne recouvroit point ſa ſanté.

19 Juin. LE 19 du même mois, M. Banks traverſa la rivière, pour prendre une plus grande connoiſſance de cette contrée, qu'il trouva remplie de montagnes ſablonneuſes : il vit encore quelques maiſons, qui avoient été très-récemment habitées ; & il apperçut de grandes troupes de pigeons & de corneilles. Les pigeons étoient extrêmement beaux. Il en tua pluſieurs : mais les corneilles, exactement ſemblables à celles d'Angleterre, étoient ſi farouches, qu'elles ne s'approchèrent jamais à la portée du fuſil.

22 Juin. CE ne fut que le 22 de Juin, que le reflux laiſſa l'Endéavour aſſez à ſec ſur le rivage pour permettre à nos voyageurs d'examiner la voie d'eau. Enfin on la trouva, & on vit que le roc avoit percé quatre planches, même les membres de la carcaſſe, qui étoient vis-à-vis de ces planches. Trois autres encore

étoient endommagées, d'une manière assez singulière. Il n'y avoit pas le moindre éclat de bois, il sembloit au contraire que les ouvertures avoient été taillées avec un outil, & bien polies. Par bonheur les membres & les chevrons étoient très-rapprochés en cet endroit; sans cela il y a tout lieu de croire que le vaisseau auroit infailliblement péri. On découvrit aussi ce fragment de rocher, dont nous avons déjà parlé, & qui bouchant en partie la voie d'eau, fut une des causes du salut des Anglois.

CHAP. II. AN. 1770.

LE même jour quelques personnes, qui avoient été envoyées à la chasse des pigeons pour les malades, rapportèrent qu'elles avoient vu plusieurs cabanes d'Indiens, un ruisseau d'une eau très-claire, & enfin un animal de la grandeur d'un levrier, mais d'une forme plus déliée, de la couleur d'une souris, & très-léger à la course. M. Cook en vit un pareil, en se promenant le surlendemain, à peu de distance du vaisseau; d'après la description qu'il en donna, & d'après une vue imparfaite qu'en eut aussi M. Banks, ce dernier jugea que l'espèce en étoit encore inconnue aux naturalistes.

CHAP. II. AN. 1770.

TANDIS qu'on raccommodoit le vaiſſeau, la poſition dans laquelle on le mit, faillit priver le monde des découvertes botaniques que M. Banks avoit faites avec tant de dépenſe, de travaux & de périls : car pour que ſa collection fût plus en sûreté, on l'avoit placée dans la chambre à pain. Cette chambre eſt dans le derrière du vaiſſeau ; & le vaiſſeau étant ſoulevé ſur le devant, lorſqu'on fermoit ſa crevaſſe, le derrière fonçoit néceſſairement dans l'eau. Perſonne n'avoit ſongé au danger des plantes de M. Banks, quand on les trouva toutes mouillées. Cependant, à force d'attention & de ſoins, elles furent en grande partie ſéchées & conſervées.

29 Juin. LE 29 de Juin, à deux heures dix-huit minutes cinquante-trois ſecondes, MM. Cook & Green obſervèrent l'émerſion du premier Satellite de Jupiter : il donna la longitude du lieu à 214° 42′, 30″ oueſt, & la latitude à 15° 26′ ſud.

30. LE lendemain matin M. Cook chargea quelques jeunes officiers de lever le plan du port, tandis que lui-même ſe rendit ſur une montagne pour ob-

ſerver la mer dans le lointain. Il contempla, tout à ſon aiſe, le lieu fatal où il avoit échoué. Il vit, avec crainte, tout le long de la côte une multitude innombrable de bancs de ſable & de hauts fonds, dont pluſieurs s'étendoient auſſi loin qu'il pouvoit le diſtinguer avec ſa lunette d'approche, & ne s'élevoient qu'à la ſurface de l'eau. Il y avoit dans le nord une apparence de paſſe, le ſeul par où M. Cook eſpéra de pouvoir ſuivre ſa route, parce que, comme le vent ſouffloit conſtamment du ſud-eſt, il auroit été impoſſible, ou du moins extrêmement difficile de s'en retourner par le ſud. Ce jour-là & le précédent, les pêcheurs furent très-heureux à la ſeine; ils prirent tant de poiſſon, que M. Cook put en faire diſtribuer deux livres & demi à chaque homme. Il avoit auſſi ordonné qu'on fît bouillir, avec les pois, de bons herbages qu'on recueilloit en grande quantité; & ce double rafraîchiſſement devint une nourriture très-agréable & très-ſalutaire pour les Anglois (*a*).

CHAP. II. AN. 1770.

(*a*) Le premier de Juillet le Thermomètre, qui

CHAP. II. AN. 1770. 2 Juillet.

LE 2 de Juillet, au point du jour, M. Cook envoya le maître d'équipage dans la chaloupe, pour ſonder les hauts fonds, & chercher un canal dans le nord. Le même jour on fit deux tentatives inutiles pour relever le vaiſſeau. Le lendemain le maître revint, & dit qu'il avoit trouvé un paſſage entre les bancs de ſable & les récifs. Sur l'un de ces récifs de corail où il avoit débarqué, parce qu'ils étoient ſecs à mer baſſe, le maître avoit trouvé des pétoncles d'une telle grandeur, qu'un ſeul ſuffiſoit pour le repas de deux hommes. Il y avoit auſſi beaucoup d'autres eſpèces de coquillages, dont le maître apporta une grande quantité. A la haute mer, on eſſaya encore de remettre l'Endéavour à flot, & on y réuſſit parfaitement; mais comme on remarqua qu'il manquoit des planches dans l'entrepont, il fut néceſſaire de le ramener à terre. M. Cook

---

étoit à l'ombre, monta à 87e, ce qui étoit le point le plus haut où nos navigateurs l'euſſent vu, depuis qu'ils étoient ſur la côte de la nouvelle Hollande, ou nouvelle Province de Galles.

désirant de connoître entièrement l'état de son vaisseau, chargea un des charpentiers, en qui il pouvoit se confier, de plonger par dessous la quille, & d'examiner l'endroit où le doublage avoit été enlevé. Ce charpentier rapporta que trois plaques, d'environ huit pieds de long, manquoient, & que la principale planche avoit été un peu froissée; ce qui étoit exactement au compte qu'en avoient rendu le maître d'équipage & les autres personnes qui avoient d'abord visité le dégat. M. Cook eut de plus la consolation d'entendre son charpentier l'assurer que c'étoit de peu de conséquence. Le reste ayant été réparé, le vaisseau fut de nouveau mis à flot; tout le monde travailla à rembarquer ce qui étoit à terre, & à se préparer à poursuivre le voyage. M. Cook donna alors au Havre où il étoit le nom de *Rivière de l'Endéavour.*

CHAP. II. AN. 1770.

DANS la matinée du 6 de Juillet, M. Banks partit avec le Lieutenant Gore & trois matelots, dans un petit canot, pour employer quelques jours à remonter la rivière, & à prendre connoissance de l'intérieur du pays. Dans

6 Juillet.

CHAP. II. AN. 1770.

cette expédition, il ne négligea rien de ce qui pouvoit intéreſſer l'hiſtoire naturelle, & ſur-tout celle des habitans de la nouvelle Hollande. Mais quoiqu'il eût ſouvent des preuves indubitables que des Indiens n'étoient pas loin de lui, il ne lui fut jamais poſſible d'en appercevoir un ſeul. Enfin, ayant jugé que cette contrée ne lui fourniroit pas de plus grands avantages, par des recherches plus étendues, il ſe rembarqua dans ſon canot, avec ſes compagnons, & il revint le 8 au vaiſſeau. Pendant ce petit voyage, ils avoient tous couché à terre, avec la plus grande ſécurité, & ſans réfléchir une ſeule fois au danger qu'ils couroient, ſi les Indiens les avoient ſurpris endormis.

M. COOK n'avoit point été ſatisfait du paſſage que le maître d'équipage avoit ſondé entre les écueils. Il le renvoya une ſeconde fois à la découverte. Son rapport fut différent. Ayant été juſqu'à ſept lieues en mer, le maître demeura dans l'opinion que le paſſage, dont il avoit d'abord parlé, n'exiſtoit pas. Cependant, quoique cette expédition fût ſans ſuccès à cet égard, elle

avoit quelqu'avantage. Sur le même rocher où le maître avoit vu les gros pétoncles, il trouva beaucoup de tortues, & malgré qu'il n'eût d'autre instrument qu'un harpon, il en prit trois, qui pesoient ensemble sept cent quatre-vingt-onze livres. Une tentative qui fut faite le lendemain, pour attraper d'autres tortues, ne réussit point, par la faute du même homme qui venoit d'être si heureux.

CHAP. II. AN. 1770.

JUSQU'ALORS les Indiens avoient soigneusement évité de se lier avec nos navigateurs; mais à la longue, la manière dont M. Cook agissoit, rendit les habitans un peu moins farouches. Quatre d'entr'eux parurent le 10 de Juillet, dans un canot, occupés à prendre du poisson. Quelques personnes du vaisseau voulurent aller vers eux; mais M. Cook ne le souffrit point, parce qu'il avoit reconnu plusieurs fois que ce moyen, loin d'engager les Indiens à s'approcher, ne servoit qu'à les écarter. Il usa donc d'une méthode toute différente. Il essaya de voir ce qui arriveroit en les laissant seuls & en faisant semblant de ne s'occuper nullement

10 Juillet.

CHAP. II. AN. 1770.

d'eux. Son projet réuſſit. Car après quelques ſignes, ils vinrent le long du vaiſſeau, ſans témoigner ni crainte, ni défiance. L'entrevue dura avec beaucoup de cordialité juſques au dîner. Alors les Anglois leur ayant propoſé de monter à bord pour partager leur repas, ils refusèrent, & pouſsèrent leur canot au large. Un de ces Indiens avoit l'air d'être dans la maturité de l'âge. Les trois autres ſembloient jeunes. Ils étoient d'une taille ordinaire ; mais ils avoient les membres extrêmement menus, la couleur très-brune, les cheveux noirs & liſſes ; & tous les traits fort agréables. Leurs yeux étoient vifs & brillans, leurs dents exceſſivement blanches, les ſons de leur voix doux & mélodieux. Ils avoient même tant de flexibilité dans leurs organes, qu'ils répétoient très-facilement les mots prononcés par les Anglois.

LE lendemain matin, nos voyageurs reçurent une ſeconde viſite des Indiens. Trois d'entr'eux avoient été vus la veille ; mais le quatrième étoit un étranger, à qui les autres donnoient le nom de *Yaparico*, & qui ſe diſtinguoit par

un

un ornement ſingulier. C'étoit un os d'oiſeau, preſque auſſi gros que le doigt d'un homme, & de cinq ou ſix pouces de long. Il le portoit dans un trou qu'il s'étoit fait au cartilage qui ſépare les narines. Pareille choſe avoit été vue une fois à la nouvelle Zélande. Mais les Anglois remarquèrent ici que tous les Indiens avoient le nez percé, ainſi que les oreilles; & qu'ils portoient des bracelets de cheveux treſſés au haut de leurs bras. Ainſi ce peuple enfant ſe pare des ornemens de l'amour, & il ignore l'uſage de toute eſpèce de vêtement!

CHAP. II. AN. 1770.

LE 12 du même mois, trois Indiens ſe haſardèrent à entrer dans la tente de Tupia; & ils furent ſi contens de l'accueil qu'il leur fit, qu'un d'entr'eux alla ſoudain avec un canot chercher deux autres de ſes camarades qui n'avoient point encore été vus des Anglois. A ſon retour, il préſenta ces deux nouveaux venus, en les nommant; cérémonie à laquelle ce peuple ne manque jamais en pareille occaſion. Après une plus longue connoiſſance avec les Indiens, on reconnut que leur couleur

12 Juillet.

CHAP. II. AN. 1770.

étoit moins foncée qu'on ne l'avoit d'abord cru ; qu'ils avoient tous les membres très-délicats, & qu'ils étoient exceſſivement vifs & agiles. Leur langage parut alors un peu plus rude que celui des habitans de la mer du ſud.

14 Juillet. LE 14 le lieutenant Gore eut l'avantage de tuer un de ces animaux, dont nous avons parlé plus haut, & qui a été le ſujet de beaucoup de conjectures. Les Indiens le nomment *Kanguroo*, & il eſt excellent à manger. On peut remarquer qu'alors les Anglois vivoient chaque jour ſplendidement. Ils pêchoient des tortues en abondance, d'un goût meilleur que celles qu'on mange en Angleterre ; ce qu'ils attribuoient à la facilité de les manger au moment où on venoit de les prendre ; c'eſt à-dire avant que leur graiſſe fût diſſipée, & leur ſaveur perdue par la diete qu'on fait ſouffrir en Europe à ces animaux, en les chariant dans des caiſſes. La plupart de ces tortues étoit de l'eſpèce qu'on nomme *tortues vertes ;* elles peſoient de deux à trois quintaux.

16 Juillet. TANDIS que l'équipage continuoit

à préparer le vaiſſeau pour le départ, M. Cook monta, dans la matinée du 16 Juillet, ſur une des hauteurs qui ſont du côté nord de la rivière. De là il porta facilement ſa vue dans la campagne qu'il trouva agréablement variée par des vallées, des montagnes, des vaſtes plaines; & en beaucoup d'endroits, richement couverte d'arbres. Dans la ſoirée, il obſerva, avec M. Green, une émerſion du premier ſatellite de Jupiter, qui donna 214° 53′ 45″ de longitude. L'obſervation du 29 Juin, avoit donné 214° 48′ 30″, & la moyenne étoit 214° 48′ 7½″, longitude du lieu de l'obſervation, à l'oueſt de Greenwich.

CHAP. II. AN. 1770.

LE 17 M. Cook envoya encore le maître d'équipage, & un des contremaîtres dans la chaloupe, pour chercher un canal au nord. Après cela, accompagné par MM. Banks & Solander, il s'enfonça dans le bois, de l'autre côté de la rivière. Dans cette excurſion, ils eurent une nouvelle facilité de ſe rapprocher des Indiens qui, par degrés, devinrent ſi familiers, que pluſieurs d'entr'eux montèrent le len-

17.

CHAP. II. AN. 1770.

demain à bord du vaiſſeau. Cette fois-là M. Cook les laiſſa, pour viſiter le pays plus à ſon aiſe avec M. Banks, & ſur-tout pour ſatisfaire l'inquiète curioſité qu'il avoit d'examiner de nouveau la mer, où il déſiroit ardemment, quoique avec peu d'apparence, de découvrir un paſſage facile. Quand ils eurent marché le long du rivage ſept ou huit milles du côté du nord, ils grimpèrent ſur une très-haute montagne; mais la vue dont ils jouirent ne leur donna que de triſtes appréhenſions. De tous côtés ils n'apperçurent que des rochers & des bancs de ſable. La ſeule ſortie qui s'offroit à leurs yeux, étoit à travers un canal tortueux, où l'on ne pouvoit naviguer ſans beaucoup de difficultés & de riſque; auſſi le courage de M. Cook & de ſon compagnon n'étoit pas beaucoup ranimé par leur promenade.

19 Juillet. LE 19, nos voyageurs furent viſités par dix Indiens. On en apperçut, à quelque diſtance, ſix ou ſept autres qui étoient pour la plupart des femmes, nues comme les hommes. Il y avoit alors un grand nombre de tor-

tues ſur le pont. Les Indiens en voulurent prendre une, & quand on la leur refuſa, ils témoignèrent beaucoup de chagrin & de mauvaiſe humeur. Bien plus, ils tentèrent pluſieurs fois de l'enlever de force; mais voyant que c'étoit inutile, ils ſautèrent ſoudain dans leur canot, & avec un tranſport de dépit & de rage, ils pagayèrent vers la terre. MM. Cook & Banks, avec cinq ou ſix matelots, les ſuivirent promptement, parce qu'il y avoit à terre pluſieurs Anglois occupés à différens travaux. Auſſitôt que les Indiens eurent débarqué, ils ſaiſirent leurs armes qui étoient cachées dans un arbre; puis prenant un tiſon qui étoit ſous une chaudière de goudron qu'on faiſoit bouillir, ils firent un circuit autour des choſes qui appartenoient aux Anglois, & avec une étonnante rapidité, ils mirent le feu à l'herbe. L'herbe, auſſi sèche que du chaume, avoit ſept ou huit pieds de hauteur au moins, & s'enflamma avec fureur. La tente de M. Banks auroit été brûlée, ſi, aidé par quelques matelots, il ne l'avoit pas traînée lui-même d'un autre côté. Tout

CHAP. II. AN. 1770.

CHAP. II
AN. 1770.

ce qu'il y eut de brûlable dans l'atelier du forgeron, fut consumé. Cette action fut suivie d'une autre toute semblable. Malgré les prières & les menaces qu'on leur adressa, les Indiens coururent dans un autre endroit, où des matelots faisoient la lessive, & où étoient étendus la seine, les autres filets, & beaucoup de linge qui séchoit, & ils mirent encore le feu à l'herbe. L'audace de cette nouvelle attaque obligea les Anglois de leur tirer un coup de fusil avec du petit plomb. L'un d'eux ayant été blessé, ils prirent tous ensemble la fuite. Dans le dernier endroit où le feu avoit été mis, il fit peu de progrès; mais au premier, il s'étendit au loin dans le bois. Les Indiens demeurant encore à la vue de M. Cook, il voulut les convaincre que, quoique éloignés de lui, ils n'étoient pas hors de son pouvoir. Il tira donc un coup de fusil à balle contre un manglier, qui étoit auprès d'eux; ce qui rendit leur course bien plus rapide, & ils disparurent. On s'attendoit, d'après cela, à n'être plus troublé par eux; mais bientôt on entendit leur voix dans la forêt, & on s'apperçut qu'ils s'ap-

prochoient de plus en plus. M. Cook, M. Banks, & trois ou quatre autres perſonnes partirent pour aller à leur rencontre ; & grace à la prudence & à la douceur de M. Cook & de ſon ami, le réſultat de l'entrevue fut une parfaite réconciliation. Lorſque les Indiens ſe retirèrent, les bois étoient en flamme, juſqu'à la diſtance de plus de deux milles. Si cet accident fût arrivé plutôt, il pouvoit avoir des effets déſaſtreux ; car il y avoit peu de jours qu'on avoit mis la poudre à bord, & la tente des marchandiſes ne venoit que d'être rembarquée, ainſi que toutes les choſes importantes qu'elle contenoit. D'après la promptitude avec laquelle l'herbe s'enflamme dans ces brûlans climats, & la difficulté d'éteindre le feu, nos voyageurs réſolurent de ne plus s'expoſer à un pareil danger ; mais bien de nétoyer la terre autour d'eux, ſi par haſard ils avoient encore beſoin de dreſſer leurs tentes ſur aucun autre rivage.

CHAP. II. AN. 1770.

DANS la ſoirée tout étoit déjà à bord, & le vaiſſeau en état de faire voile, quand le maître d'équipage revint avec la déſagréable aſſurance qu'il n'y avoit

point de ſortie par le nord. Le lende-
CHAP. II. main matin, M. Cook lui-même ſonda,
AN. 1770. examina attentivement la barre. Alors toutes les montagnes des environs étoient en feu, dans l'eſpace de pluſieurs milles; & ce ſpectacle avoit paru, pendant la nuit, non moins majeſtueux que terrible.

23 Juillet. LE 23 de Juillet, M. Banks ayant été ſe promener pour recueillir des plantes, il trouva tous les vêtemens qu'on avoit donnés aux Indiens, raſſemblés en un tas. Ces vêtemens, ainſi que les colifichets dont on leur faiſoit préſent, leur paroiſſoient ſans doute inutiles. Auſſi attachoient-ils fort peu de prix à tout ce que poſſédoient les Anglois, à l'exception des tortues; mais les tortues étoient un bien dont nos voyageurs ne pouvoient pas ſe priver.

24 Juillet. COMME le vent empêchoit M. Cook de haſarder ſon départ, MM. Banks & Solander continuèrent pendant le 24 leurs recherches botaniques. Ils avoient déjà couru une partie de la journée, lorſqu'en traverſant le ſoir une profonde vallée, ils apperçurent à terre pluſieurs noix marquetées, *l'anacar-*

dium orientale. Encouragés par l'eſpérance de trouver l'arbre où elles avoient mûri, eſpèce d'arbre que peut-être aucun Botaniſte européen n'a jamais vu, ils ſe mirent à le chercher avec beaucoup d'attention & de peine, mais en vain. Le 26 M. Banks herboriſoit encore dans la plaine, & il fut aſſez heureux, pour prendre un animal de la famille de l'*Opoſſum*, avec deux de ſes petits; car c'étoit une femelle. Quoiqu'elle reſſemblât à l'animal ſingulier que M. de Buffon a décrit ſous le nom du *Phalanger*, elle n'étoit pourtant pas abſolument pareille.

CHAP. II. AN. 1770.

DANS la matinée du 29, le tems étoit beau, & une légère briſe venoit de ſe lever, quand M. Cook envoya un canot pour examiner comment la marée étoit à la barre. Depuis long-tems tout étoit prêt pour le départ. Mais l'officier ayant rapporté qu'il n'y avoit à la barre que treize pieds d'eau, le navire en calant treize & demi, & la briſe du large ſoufflant tout-à-coup, il fallut encore reſter au port. Le tems devint plus favorable le 31. M. Cook ſe propoſa de touer le vaiſſeau hors du

29.

CHAP. II. AN. 1770.

Havre. En conſéquence il alla lui-même dans un canot obſerver l'état de la mer; mais le vent ſoufflant encore trop fort, il n'oſa pas exécuter ſon projet. Le lendemain on apprit une fâcheuſe nouvelle. Le charpentier s'apperçut, en viſitant les pompes, qu'elles étoient fort mauvaiſes. L'une, ſur-tout, étoit ſi pourrie, qu'en la levant elle s'en alloit en morceaux. Les autres ne valoient guère mieux. La principale confiance de nos navigateurs étoit donc maintenant dans la bonté du vaiſſeau, qui fort heureuſement ne faiſoit pas plus d'un pouce d'eau par heure.

Le 3 d'Août, au lever du ſoleil, on fit encore un inutile eſſai pour touer l'Endéavour hors du port; mais le lendemain, à bonne heure, les efforts de nos navigateurs réuſſirent enfin. Le vaiſſeau mit à la voile avec un petit vent de terre qui ceſſa bientôt, & qui fut ſuivi d'une briſe du large venant du ſud-ſud-eſt. Cette nouvelle briſe ne l'empêcha pas de pourſuivre la route eſt par nord, ayant toujours devant lui la chaloupe qui ſondoit ſans interruption. Un peu avant midi, M. Cook fit jetter l'ancre

par quinze braſſes d'eau ſur un fond ſablonneux. La raiſon qu'il en avoit, c'eſt qu'il ne croyoit pas prudent de courir au milieu de tant d'écueils, juſqu'à ce qu'il les eût obſervés à mer baſſe du haut de ſon grand mât pour pouvoir juger alors définitivement quel chemin il devoit prendre. Le choix étoit important & difficile. M. Cook étoit encore incertain s'il falloit paſſer par le ſud, à travers les hauts fonds, ou chercher une ſortie par l'eſt ou par le nord. Il étoit également impoſſible de dire laquelle de ces deux routes préſenteroit plus d'obſtacles & de dangers.

L'IMPARTIALITÉ & la bonté de M. Cook dans la diſtribution des proviſions, ne doivent pas être oubliées. Dès qu'on pêchoit ou des tortues ou du poiſſon, tout étoit également partagé entre ceux qui étoient à bord. Le dernier matelot, le moindre mouſſe, en recevoit une portion égale à celle de M. Cook lui-même : ce chef prudent avoit juſtement remarqué qu'un capitaine eſt intéreſſé à ne jamais s'écarter d'une pareille règle dans un ſemblable voyage.

CHAP. II. AN. 1770. 5 Aout.

IL ſe préſenta bien des difficultés quand on fut ſorti de la rivière de l'Endéavour. Le 5 d'Août, M. Cook n'eut pas fait beaucoup de chemin, qu'il vit de toutes parts des hauts fonds, qui l'obligèrent vers le ſoir de rejetter l'ancre; le lendemain matin le vent fut ſi fort, qu'on ne put pas appareiller. Quand la marée fut baſſe, M. Cook monta au haut du mât, ainſi que pluſieurs de ſes officiers, pour examiner s'ils ne découvriroient pas un paſſage. Mais rien ne frappa leur vue que les briſans, qui s'étendoient du ſud à l'eſt, & du nord oueſt, auſſi loin que la vue pouvoit porter. Il ne leur ſembla pourtant pas que ces briſans fuſſent l'effet d'un ſeul banc de récifs, mais de pluſieurs très-diſtincts. Sur celui qui paroiſſoit le plus éloigné dans l'eſt, la mer ſe briſoit avec plus d'impétuoſité que ſur les autres: auſſi M. Cook jugea que c'étoit le dernier; il demeura alors convaincu qu'il n'y avoit d'autre chemin de ce côté là pour ſe rendre à la mer, qu'à travers le labyrinthe de ces écueils; & en même tems il étoit encore incertain ſur la route qu'il devoit ſuivre, quand le

tems lui permettroit de lever l'ancre. L'opinion du maître d'équipage, étoit qu'il falloit reprendre le chemin du ſud; comme le vent fouffloit très-fort & conſtamment de cette partie-là, cette entrepriſe ſembloit devoir être ſans fin. Cependant s'il n'y avoit point de paſſage dans l'eſt, il étoit indiſpenſable de s'y réſoudre. Pendant toutes ces incertaines délibérations, la briſe du ſud continua, augmenta même juſqu'au 10 dans la matinée. Dès que le vent fut un peu plus modéré, M. Cook navigua vers la terre. Il avoit abſolument réſolu de chercher une ſortie le long du rivage dans le nord.

CHAP. II. AN. 1770.

10 Août.

EN pourſuivant cette route, l'Endéavour arriva, vers midi, entre la pointe la plus éloignée qu'on avoit en vue, & trois iſles qui étoient à quatre ou cinq lieues de cette pointe dans le nord. Là nos navigateurs crurent voir devant eux un chemin exempt d'écueils, & ils eſpérèrent qu'ils alloient être enfin hors de danger; mais leur eſpérance fut bientôt évanouie. C'eſt pourquoi M. Cook nomma la pointe de terre, qui l'avoit

trompé, *le Cap de la Flatterie* (*a*).

CHAP. II. AN. 1770. APRÈS qu'on eut gouverné quelque tems le long de la côte, où l'on croyoit trouver un chemin libre, l'officier, qui étoit en vigie au haut du grand mât, cria très-fort qu'il voyoit une continuation de terre, qui s'étendoit autour des trois isles, & qu'entre la terre & le vaisseau, il y avoit un large récif; soudain M. Cook monta lui-même au grand mât. Il distingua pleinement le récif qui alloit si loin sous le vent, qu'on ne pouvoit pas le doubler; mais ce que l'officier supposoit une prolongation de la grande terre, M. Cook le jugea une suite d'isles très-rapprochées. Le maître d'équipage & quelques autres qui montèrent aussi au grand mât, étoient d'une opinion toute différente. Ils soutinrent tous que la terre en face étoit non une suite d'isles, mais la grande terre; & leur assertion, devenoit d'autant plus inquiétante, qu'ils ajoutoient que des brisans paroissoient de tous les côtés. Dans une situation si allarmante, si cruelle,

(*a*) Le Cap de la Flatterie est au 14° 54′ de latitude sud, & au 214°, 43′ de longitude oueſt.

M. Cook chercha un fond un peu élevé, & y fit mouiller l'ancre, afin d'obſerver plus paiſiblement la mer de cet endroit, qu'il nomma le *Point des Chercheurs*; & là, il ſe confirma dans ſa première idée, dont la juſteſſe fournit un des nombreux exemples de la ſupériorité de ſon jugement & de ſa ſagacité pour tout ce qui concerne la navigation.

CHAP. II. AN. 1770.

DÉSIRANT alors d'obſerver plus diſtinctement les écueils & le canal qui étoit entr'eux, M. Cook ſe détermina à viſiter la plus nord & la plus conſidérable des trois iſles qu'il avoit devant lui. Sa hauteur & ſa ſituation à cinq lieues en mer la rendoient très propre au deſſein de notre marin. Le lendemain matin il partit donc dans la chaloupe pour s'y rendre, accompagné de M. Banks que ſon courage & ſon eſprit, avide de connoître, engageoient à partager toutes les entrepriſes de ſon ami. Le maître d'équipage avoit été en même-tems expédié pour ſonder la mer entre les baſſes iſles & la grande terre. MM. Cook & Banks arrivèrent à l'iſle nord à une heure après-midi. Soudain, avec une

CHAP. II. AN. 1770.

eſpérance mêlée de crainte, ils s'acheminèrent vers la plus haute montagne. Là, dès que M. Cook jetta la vue autour de lui, il découvrit en-dehors des iſles, & à la diſtance de deux ou trois lieues, un banc de rochers contre lequel la mer ſe briſoit d'une manière épouvantable, & qui ſe prolongeoit au-delà de la portée de la vue. Entre ces rochers & l'iſle où il étoit, il ne paroiſſoit pas de haut fond. Il apperçut même pluſieurs intervalles dans les premiers récifs qu'on avoit vus du vaiſſeau; & il eſpéra enfin de pouvoir ſortir par-là. Mais quelque déſir, quelque raiſon qu'il eût de ſe fortifier dans cette eſpérance, les brouillards qui ſe levèrent ne lui permirent pas d'obtenir alors une ſatisfaction complète. Il ſe détermina à coucher dans l'iſle, ſe flattant que le lendemain lui ſeroit plus favorable. En conſéquence, lui & ſon ami s'établirent ſous un arbriſſeau qui croiſſoit ſur le rivage; mais ils n'y conſacrèrent pas beaucoup de tems au ſommeil. A trois heures du matin M. Cook reprit le chemin de la montagne, où il eut la mortification de trouver le tems encore plus brumeux

brumeux que la veille. Il avoit déjà envoyé ſa chaloupe avec un des contre-maîtres pour ſonder la mer entre l'iſle & les récifs, & bien examiner le lieu où il ſembloit y avoir un paſſage à travers ces récifs : le vent ſouffloit très-fort ; le contre-maître n'oſa pas ſe haſarder à pénétrer dans ce paſſage ; il ſe contenta de venir dire à M. Cook qu'il étoit fort étroit. Cependant M. Cook, qui jugea d'après la deſcription du lieu, qu'il avoit été mal obſervé, ne perdit point courage.

TANDIS que M. Cook perſévéroit dans ſes examens, M. Banks, toujours occupé d'enrichir l'hiſtoire naturelle, ramaſſa un grand nombre de plantes inconnues. Les lézards étoient les ſeuls animaux qu'il y eût dans l'iſle ; ce qui la fit nommer par nos voyageurs, l'*Iſle des Lézards*. En s'en retournant au vaiſſeau, ils abordèrent ſur une des iſles baſſes & ſablonneuſes, où il croiſſoit des arbres, & où il y avoit une quantité incroyable d'oiſeaux, principalement de poules de mer. Ils y trouvèrent auſſi un nid d'aigle & le nid d'un autre oiſeau, dont ils ne purent pas diſtinguer l'eſ-

CHAP. II. AN. 1770.

pèce ; mais qui certainement doit être un des plus grands qui exiſtent ; du moins ſi on en juge par ſon nid, qui étoit fait à terre avec des bâtons ou des branches d'arbres, & qui avoit vingt-ſix pieds de circonférence & deux pieds huit pouces de haut (*a*). Nos voyageurs nommèrent cette dernière iſle, l'*Iſle de l'Aigle*.

LORSQUE M. Cook fut à bord, il délibéra de nouveau très-ſérieuſement ſur la route qu'il devoit ſuivre. D'après le rapport du maître, d'après ce qu'il avoit vu lui-même, il craignoit qu'en perſiſtant à longer la côte, il ne fût arrêté par les récifs, & ne ſe vît enfin forcé de retourner en arrière pour chercher un autre paſſage. Le délai que devoit occaſioner un pareil retour, auroit certainement empêché nos navigateurs d'arriver aſſez tôt aux grandes Indes ; & il leur étoit non-ſeulement

(*a*) Dans le vingtième volume des Tranſactions Philoſophiques, pag. 361, il y a une courte relation de la nouvelle Hollande, où l'on parle d'un nid plus grand que celui que virent MM. Cook & Banks.

important, mais d'une néceſſité abſolue d'éviter ce retard. Ils n'avoient plus à bord que pour trois mois de proviſions. M. Cook déclara donc à ſes officiers que d'après ſon opinion & ſes différentes remarques, le meilleur parti qu'il y avoit à prendre, c'étoit de s'éloigner entièrement de la côte juſqu'à ce qu'on pût s'en rapprocher avec moins de danger. Ses officiers l'approuvèrent unanimement. CHAP. II. AN. 1770.

D'APRÈS cette réſolution, on remit à la voile le 13 Août au matin; & bientôt on paſſa par une ouverture ou canal que M. Cook avoit apperçu de l'iſle des Lézards, dans le récif extérieur. Quand le vaiſſeau fut en-dehors des briſans, on ne trouva plus de fond avec une ſonde de cent cinquante braſſes; mais bien une vaſte mer, dont les vagues ſe déployoient du ſud-eſt; ſigne certain qu'il n'y avoit plus de ce côté-là ni terres, ni écueils. 13 Août.

UN ſi heureux changement de ſituation ſe fit vivement ſentir. L'ame des Anglois en étoit remplie, & leur contenance annonçoit leur ſatisfaction. Ils avoient été près de trois mois conti-

CHAP. II. AN. 1770.

nuellement ménacés de périr. Quand ils paſſoient la nuit à l'ancre, ils entendoient autour d'eux une mer impétueuſe qui ſe briſoit contre les rochers, & ils ſavoient que ſi malheureuſement la corde de l'ancre caſſoit, ils n'échapperoient point au naufrage. Ils avoient parcouru trois cent ſoixante milles, obligés d'avoir ſans ceſſe un homme occupé à jetter le plomb & à ſonder les écueils à travers leſquels ils naviguoient; choſe, dont aucun autre vaiſſeau ne pourroit peut-être pas fournir un auſſi long exemple. Mais maintenant nos navigateurs viennent de trouver une mer libre & profonde; & la joie qu'ils en reſſentent eſt proportionnée aux dangers qu'ils ont éprouvés. Cependant les vagues qui leur montroient qu'il n'y avoit plus auprès d'eux, ni des rochers, ni des bancs de ſable, leur firent connoître en même tems qu'ils ne pouvoient pas ſe confier en leur vaiſſeau, comme ils le faiſoient, avant qu'il eût heurté contre les rocs. Les flots, en le frappant, fatiguèrent ſa voie d'eau quoiqu'on l'eût bien racommodée, & il entroit dans le vaiſſeau neuf pouces d'eau par heure. Si les Anglois n'a-

voient pas été depuis peu dans le danger le plus imminent, en considérant le mauvais état des pompes, l'eau que faisoit l'Endéavour, & la route qui leur restoit à parcourir, ils auroient été encore plus inquiets. CHAP. II. AN. 1770.

LE canal par où l'Endéavour passa à travers les récifs pour gagner la haute mer, est au 14° 32′ de latitude sud; il sera toujours reconnoissable par la position des trois isles, auxquelles, conséquemment à l'utilité dont elles peuvent être aux voyageurs, M. Cook donna le nom *d'Isles de la Direction.*

IL n'y avoit pas long-tems que nos marins jouissoient de la satisfaction de se croire à l'abri des écueils; ils poursuivoient tranquillement leur course pendant la nuit du 15 d'Août; la sonde étoit jettée fréquemment, mais avec cent quarante brasses de ligne, elle ne donnoit pas de fond. Cependant à quatre heures du matin, le 16, on entendit distinctement le mugissement des flots qui battoient un rocher; & dès que l'aube le permit, on contempla l'écume qui s'élevoit à une prodigieuse hauteur. Il étoit tout au plus à un mille de dis- 16 Août.

CHAP. II. AN. 1770

tance : les vagues entraînoient rapidement le vaiſſeau de ce côté-là. Cependant on ne pouvoit pas attraper le fond avec une ancre ; & il n'y avoit pas aſſez de vent pour porter la voile. Dans cette affreuſe ſituation, les canots pour touer le vaiſſeau, étoient la ſeule reſſource ; car malheureuſement on racommodoit la chaloupe ; enfin, par le ſecours du grand & du petit canot, on parvint à gagner un peu dans le nord ; il étoit déjà ſix heures du ſoir : nos navigateurs n'étoient pas à cent pas du rocher, ſur lequel ſe briſoit avec impétuoſité la même lame qui baignoit le côté du vaiſſeau. L'intervalle qui ſéparoit les Anglois du naufrage, n'étoit que d'une ſeule vague, & on ne pouvoit atteindre avec les ſondes la profondeur de cette vague terrible ; le charpentier ayant précipitamment arrangé la chaloupe, on la mit à la mer, & elle aida les canots à touer le vaiſſeau. Mais leur ſecours eût été inutile, ſi, par le plus grand bonheur, un léger vent ne s'étoit pas levé à l'inſtant où nos voyageurs alloient périr. Ce vent étoit ſi foible, qu'en tout autre tems on ne l'au-

roit pas remarqué : mais alors il ſuffit pour changer la balance, & avec le travail des rameurs qui étoient dans les canots, il écarta l'Endéavour loin des récifs. L'eſpoir ranima un peu les Anglois : mais avant dix minutes le vent ceſſa tout-à-fait, les courans reprirent leur force, & le vaiſſeau fut encore emporté à deux cens pas des briſans. Cependant le petit vent ſe leva de nouveau, & dura dix minutes de plus. Pendant ce tems-là, on découvrit une ouverture à travers les rochers. Immédiatement M. Cook envoya un des contre-maîtres pour l'examiner ; il revint dire que l'ouverture n'avoit pas plus de largeur que le vaiſſeau n'étoit long, mais que la mer y étoit paiſible ; on eut ſoudain l'eſpoir de ſe ſauver en franchiſſant ce paſſage. On en fit même l'eſſai, mais ſans y réuſſir. Dès qu'à l'aide de la briſe & du touage des canots, les Anglois furent vis-à-vis de l'ouverture, ils trouvèrent la mer haute ; & à leur grand étonnement, le reflux commença à ſortir & à venir vers eux par ce paſſage, comme l'eau qui court par l'écluſe d'un canal de moulin. Con-

CHAP. II. AN. 1770.

tre leur attente cet accident leur fut de
CHAP. II. quelque avantage. Le même courant qui
AN. 1770. les empêchoit de franchir le paſſage du rocher, les en écarta d'environ un quart de mille, & enſuite les toueurs furent ſi bien favoriſés par le reflux, qu'avant midi ils eurent gagné deux milles de chemin; malgré cela leur délivrance étoit incertaine, parce que, quand bien même le vent qui avoit calmé eût ſoufflé encore, le flux recommençant, ils alloient être de nouveau ramenés vers les récifs. Tous leurs efforts n'auroient pu les en garantir; mais une ouverture fut appeïçue à environ un mille dans l'oueſt. Soudain M. Cook chargea M. Hicks, ſon premier lieutenant, d'aller l'obſerver. Pendant ce tems-là les Anglois ſe débattoient avec la marée, tantôt lui réſiſtant, tantôt entraînés par elle; & dans ce pénible travail, chacun rempliſſoit ſon devoir, avec autant d'exactitude & de tranquillité, que s'il n'y avoit point eu de péril. Enfin, M. Hicks rapporta que l'ouverture, quoique étroite & dangereuſe, pouvoit être paſſée. Cette ſimple poſſibilité ſuffit; on ſe diſpoſa à la ten-

ter. Le danger qu'elle offroit étoit moins cruel que de demeurer dans une ſituation ſi horrible ; un vent léger qui ſe leva heureuſement, le travail des canots & le flux conduiſirent le vaiſſeau devant l'ouverture, à travers laquelle il paſſa avec une épouvantable rapidité. La force de ce torrent empêcha l'Endéavour de dériver d'aucun côté du canal, qui n'avoit pourtant pas plus d'un quart de mille de large, & dont la profondeur étoit extrêmement inégale, donnant tantôt trente braſſes, tantôt ſept, d'un fond ſale.

CHAP. II. AN. 1770.

AUSSI-TÔT que nos navigateurs furent hors des récifs, ils mouillèrent l'ancre. Leur joie étoit exceſſive quand ils regagnèrent cette douce ſécurité, qu'ils venoient de perdre après en avoir joui trois jours avec tant de ſatisfaction. Les rochers, les hauts fonds ſi dangereux pour les marins, même quand ils ſont connus & marqués ſur les cartes, le deviennent bien davantage dans des mers où l'on n'a point encore navigué. D'ailleurs, dans la partie du globe où étoit alors M. Cook, il y a d'autant plus de péril à les approcher, qu'ils ſont

ordinairement de corail, qu'ils s'élè-
CHAP. II. vent perpendiculairement du fond de la
AN. 1770. mer, & que leur furface eſt toujours couverte par la marée montante. Enfin là les vagues énormes de la vaſte mer du Sud, rencontrant tout-à-coup l'obſtacle de ces rochers, ſe briſent contre eux avec une inconcevable violence, & préſentent à l'œil épouvanté du navigateur, une agitation des flots que les écueils ni les tempêtes ne peuvent jamais produire dans notre Océan. Un vaiſſeau fatigué, peu de proviſions, beaucoup d'autres cauſes ſe joignoient aux périls de la mer pour effrayer nos voyageurs. Cependant l'homme eſt ſi courageux, la gloire de faire des découvertes eſt ſi flatteuſe & ſi brillante, que M. Cook & ſes compagnons bravoient gaiement les dangers, & ſe ſoumettoient à tous les inconvéniens. Ils aimoient mieux encourir le riſque d'être taxés d'imprudence & de témérité, que d'abandonner un pays qu'ils avoient découvert, ſans en achever l'examen, ou que de s'expoſer à l'humiliante accuſation de manquer de courage & de perſévérance. Il n'eſt pourtant pas inu-

tile de remarquer que c'étoit principalement l'ardeur & la magnanimité du chef qui inſpiroient de tels ſentimens à ſes dignes compagnons.

M. Cook ayant paſſé les récifs, ſe détermina à ſe rapprocher de la côte, quelles qu'en fuſſent les conſéquences, & de la ſuivre en faiſant route vers le nord. Sa raiſon étoit qu'en ſortant des écueils, il pouvoit bien avoir été entraîné aſſez loin de la terre pour n'être plus en état d'aſſurer ſi la nouvelle Hollande ſe joint, ou non, à la nouvelle Guinée; queſtion qu'il avoit réſolu de décider, depuis le premier inſtant que cette terre s'étoit offerte à ſes regards. Cependant pour témoigner ſa reconnoiſſance de la grace que l'Être ſuprême venoit de faire aux Anglois, en leur offrant un paſſage à travers le banc de rochers, M. Cook donna à ce paſſage le nom de *Canal de la Providence.*

DANS la matinée du 17 Août, les canots furent envoyés à la recherche de quelques rafraîchiſſemens. L'après-midi, ils revinrent avec deux cent quarante livres de coquillages, principalement de pétoncles. Quelques-uns de

17 Août.

CHAP. II. AN. 1770.

ces pétoncles étoient si bien attachés au roc, qu'il falloit deux hommes pour les faire remuer, & le poisson qui étoit dedans pesoit jusqu'à vingt livres. M. Banks, qui avoit fait une petite excursion dans son canot avec le docteur Solander, rapporta beaucoup de coquilles très-curieuses & plusieurs coraux.

19 Août. LE 19 du même mois, nos voyageurs se trouvèrent environnés de rochers & de bancs de sable. Mais comme ils avoient été récemment exposés à de plus grands dangers, & que ces sortes d'objets leur étoient devenus familiers, ils les regardoient assez indifféremment.

21. LE 21 ils eurent deux points de vue, entre lesquels ils ne purent appercevoir de terre, & soudain ils conçurent l'espérance d'avoir enfin trouvé le passage pour se rendre dans la mer des Indes. Cependant, M. Cook, qui pouvoit porter son jugement avec non moins de certitude que ses compagnons, se détermina, avant de rien prononcer, à débarquer sur une isle qui se présentoit au sud-est de ce passage. Il y alla donc dans un canot avec MM. Banks & So-

lander, & accompagné d'un parti de soldats. Au moment qu'ils voulurent mettre pied à terre, quelques Indiens qui étoient sur le rivage, semblèrent disposés à empêcher le débarquement; mais bientôt ils se retirèrent avec tranquillité. Les Anglois gagnèrent immédiatement la plus haute montagne, d'où ils ne purent voir aucune terre entre le sud-oueſt & l'oueſt sud-oueſt. Ainsi M. Cook ne douta plus de trouver un canal pour passer à la nouvelle Guinée. Comme il étoit prêt à quitter la côte de la nouvelle-Hollande qu'il avoit parcourue depuis le 38° de latitude jusques au 10°, & qu'il étoit bien sûr qu'aucun Européen ne l'avoit vue avant lui, il y déploya encore le pavillon Anglois. Il avoit déjà pris possession de divers endroits; mais alors il en prit une plus entière de toute la côte est, ainsi que des baies, des ports, des rivières qui y sont, & des isles adjacentes, depuis le 38° de latitude jusqu'au 10° ½ sud, pour le roi George III, & sous le nom de la nouvelle province de Galles. Les soldats qui étoient avec M. Cook firent trois décharges de leur

mouſqueterie, & les canons du vaiſſeau
CHAP. II. leur répondirent trois fois. Quand cette
AN. 1770. cérémonie fut achevée, les Anglois nommèrent l'iſle où ils étoient, l'*Iſle de la Poſſeſſion.* Enſuite ils s'acheminèrent vers le vaiſſeau, où ils eurent beaucoup de peine à ſe rendre à cauſe du reflux qui avoit beaucoup de rapidité.

23 Août. LE 23 le vent tourna au ſud-oueſt. Il ſouffloit peu, mais la mer étoit groſſe de ce côté-là; ce qui, avec quelques autres circonſtances, confirma M. Cook dans l'idée qu'il avoit atteint l'extrémité nord de la nouvelle Hollande, & & qu'il ne reſtoit devant lui qu'une mer libre à l'oueſt. Cette découverte lui cauſa beaucoup de ſatisfaction, non-ſeulement parce que les dangers & les fatigues du voyage ſembloient prêts à finir; mais parce qu'il ne douta plus que la nouvelle Guinée & la nouvelle Hollande ne fuſſent deux iſles ſéparées. L'entrée du détroit eſt par le 10° 39′ de latitude ſud, & par le 218° 36′ de longitude oueſt. Le paſſage eſt entre la grande terre & un amas d'iſles au nord-oueſt, que M. Cook nomma les *Iſles*

du Prince de Galles, & qui peuvent probablement s'étendre auſſi loin que la nouvelle-Guinée. Leur différence eſt très-grande en circonférence & en hauteur. Pluſieurs ſont couvertes d'herbes & de bois; & tout prouve qu'elles ſont habitées. M. Cook ne doutoit pas qu'il n'y eût un paſſage à travers ces iſles, auſſi facile que celui qu'il ſuivoit alors, & peut-être moins périlleux. Il n'auroit pas laiſſé à d'autres marins l'honneur de le vérifier; il l'auroit tenté lui-même, s'il avoit eu un équipage moins haraſſé & un vaiſſeau en meilleur état. Il donna au canal où il paſſoit alors, le nom de *Détroit de l'Endéavour.*

LA nouvelle Hollande, ou la côte eſt, appelée par M. Cook, *Nouvelle Province de Galles*, eſt le plus vaſte pays du monde connu, qu'on ne place pas au rang des continens. La longueur de la côte, que ſuivirent nos navigateurs, comprend en ligne droite 27° de latitude; ce qui fait près de deux *milles* d'Angleterre. La ſurface quarrée de l'iſle entière eſt plus grande que toute l'Europe. Nous n'entreprendrons pas d'en donner ici une deſcription

CHAP. II. AN. 1770.

très-détaillée, qui ſe trouve déjà dans les relations de M. Cook. Nous nous bornerons à en parler d'une manière générale.

Nous obſerverons d'abord, relativement aux Indiens, que leur nombre eſt bien peu proportionné à la vaſte étendue de leur pays. Les Anglois n'en ont vu qu'une fois trente enſemble. C'eſt lorſqu'ils étoient à la baie Botanique; & même quand les Indiens paroiſſoient déterminés à attaquer les Anglois, ils n'avoient guere parmi eux que quatorze ou quinze combattans. Ce qu'on rencontra de leurs hangars ou de leurs cabanes raſſemblées, n'en pouvoit pas admettre un plus grand nombre. A la vérité nos voyageurs ne virent que la côte eſt, entre laquelle, & la côte de l'oueſt, eſt une immenſe contrée entièrement inconnue; mais il eſt évident que, d'après l'état inculte du pays que les Anglois ont vu, cette contrée eſt abſolument déſerte, ou moins peuplée que le rivage de la mer. Les habitans de la nouvelle-Hollande, ne connoiſſant aucune eſpèce de trafic, ne voulurent jamais ſe prêter aux échanges que leur

leur propoſoient les Anglois. Les choſes qu'on leur donnoit étoient bien acceptées ; mais dès qu'on leur propoſoit de donner quelqu'une de leurs armes en retour, ils avoient l'air de ne pas entendre. Il n'y a aucune raiſon de croire qu'ils mangent la viande crue ; mais comme ils n'ont aucune eſpèce d'uſtenſile pour faire bouillir de l'eau, ils ne peuvent que rôtir leurs mets ſur des charbons, ou les pétrir entre deux pierres chaudes, comme les Inſulaires de la mer du ſud. Ils ſavent allumer du feu avec une extraordinaire facilité, & ils l'étendent d'une manière étonnante. Pour l'allumer, ils prennent deux pièces de bois, dont une eſt ronde, de ſept ou huit pouces de long, & l'autre applatie. Ils taillent la pointe de la première en pointe un peu arrondie. Enſuite l'appuyant ſur l'autre, ils la tournent légérement & rapidement entre leurs mains. En faiſant cela, ils lèvent ſouvent leurs mains & les repoſent ſoudain comme pour preſſer davantage. Par ce moyen, ils font du feu en moins de deux minutes ; & avec la plus pe-

CHAP. II. AN. 1770.

tite étincelle, ils en ont bientôt la quan-
CHAP. II. tité qu'ils veulent.

AN. 1770. LES Anglois demeurèrent trop peu de tems chez ce peuple, pour pouvoir apprendre ſon langage; cependant comme cet objet eſt important pour les ſavans, & peut être fort utile dans les recherches ſur l'origine des diverſes nations d'Indiens nouvellement découvertes, M. Cook & ſes amis recueillirent quelques mots qui peuvent ſervir dans ces recherches juſqu'à un certain point. M. Cook ne manqua pas non plus de faire des obſervations les plus exactes ſur les courans & ſur les marées de la nouvelle Hollande; obſervations très-avantageuſes pour ceux qui entreprendront comme lui ce périlleux voyage. L'irrégularité des marées eſt très-remarquable ſur cette côte.

23 Août. LES Anglois partirent le 23 d'Août de la nouvelle Hollande ou nouvelle Province de Galles, pour ſe rendre à
25. la côte de la Nouvelle-Guinée. Le 25 ils donnèrent ſur un dangereux haut fond; le vaiſſeau avoit ſix braſſes d'eau: mais en ſondant tout autour, on n'en trouvoit que deux à la diſtance d'un

demi-cable. Ce haut fond étoit d'une ſi grande étendue, prenant de l'eſt par le nord, & allant de l'oueſt au ſud-oueſt, qu'il n'y avoit pas d'autre méthode pour s'en préſerver, que de retourner en arrière; encore y avoit-il bien peu d'eſpoir par ce côté-là. La marée étoit haute, & les vagues courtes & briſées, prouvoient, que ſi le vaiſſeau touchoit quelque rocher, il ſeroit bientôt en pièces. Enfin, ſa ſituation devint ſi périlleuſe, que ſi ſa courſe avoit été portée tant ſoit peu, plus ou moins, à droite ou à gauche, il auroit frappé les écueils, avant qu'on eût eu le tems de les ſignaler.

CHAP. II. AN. 1770.

M. COOK avoit deſſein de diriger ſa courſe au nord-oueſt, juſqu'à ce qu'il eût atteint la côte de la nouvelle-Guinée : même il vouloit y relâcher, ſi cela étoit praticable; mais les hauts fonds lui firent changer de route, dans l'eſpoir de trouver un canal plus sûr & une mer plus profonde. Cet eſpoir ne fut point vain. Le 26 d'Août, à midi, le fond augmenta par degrés juſqu'à vingt-ſix braſſes. Le 28 on vit la mer couverte d'une écume épaiſſe & noire, ſemblable à celle que les matelots ap-

26 Août.

28.

pellent du frai de poiſſon. Dès que
CHAP. II. M. Cook vit cette écume, il eut quel-
AN. 1770. que crainte de ſe retrouver encore parmi les écueils ; mais la profondeur de la mer qu'on ſonda dans les endroits où flottoit l'écume, étoit la même qu'aux environs. La même choſe avoit été obſervée ſur les côtes du Bréſil & de la nouvelle Hollande ; & alors on n'étoit pas bien loin de terre. MM. Banks & Solander examinèrent ſoigneuſement l'écume : mais ils ne purent pas dire poſitivement ce que c'étoit ; il leur ſembla ſeulement qu'elle contenoit quelque ſemence végétale. Bientôt on en apperçut davantage. Les matelots ceſsèrent de la prendre pour du frai, & inventant un nouveau nom, ils l'appellèrent de la ſciure de mer.

3 Sept. L'AUBE du 3 de Septembre fit voir à nos navigateurs la Nouvelle-Guinée. Ils continuèrent de s'en approcher avec un bon vent juſqu'à neuf heures du matin qu'ils ne trouvèrent plus que trois braſſes d'eau. Ils étoient pourtant encore à trois ou quatre milles de la terre. On mit ſoudain la chaloupe à la mer, & M. Cook s'embarqua dans ſon canot

avec. M. Banks, le docteur Solander, le domeſtique de M. Banks, & quelques autres formant tous enſemble un parti de douze hommes bien armés. Auſſitôt qu'ils furent à terre, ils virent des traces de pieds d'hommes, imprimés récemment dans le ſable. Pénſant bien que les habitans n'étoient pas éloignés, & voyant un bois vaſte & épais, à une centaine de pas du rivage, ils crurent néceſſaire de ſe conduire prudemment, pour qu'en cas d'attaque, leur retraite vers le canot ne fût point coupée. Ils marchèrent le long du bois, & ils trouvèrent bientôt un boſquet de cocotiers, ſur leſquels ils portèrent des regards de complaiſance & de déſir; mais ne croyant pas qu'il fût ſage d'y grimper, ils continuèrent leur chemin, ſans toucher un ſimple coco. Ils étoient à peine à un quart de mille du canot, que trois Indiens s'élancent du bois en jettant un cri horrible, & en courant vers les Anglois. Le premier de ces Indiens lança alors à côté de lui quelque choſe qu'il tenoit dans ſa main, & qui brûla comme de la poudre à canon, mais ſans bruit. Les deux autres tirèrent ſoudain leurs

CHAP. II. AN. 1770.

fleches. Les Anglois ſe virent donc dans
CHAP. II. la néceſſité de faire uſage de leurs fuſils,
AN. 1770. d'abord avec du petit plomb, enſuite à balle, & bientôt les Indiens s'enfuirent avec beaucoup d'agilité. Comme M. Cook ne ſe ſoucioit point d'envahir ce pays, & qu'il étoit convaincu qu'il n'y avoit rien à obtenir de bonne volonté, il retourna promptement, avec ſes compagnons, vers le canot. Dès qu'ils furent embarqués, ils ramèrent en paſſant devant les Indiens qui étoient alors accourus ſur la plage au nombre d'environ ſoixante ou quatre-vingt. Ils paroiſſoient reſſembler beaucoup aux nouveaux Hollandois. Leur ſtature eſt la même ; ils ont également les cheveux courts ou tondus. De plus, ils ſont auſſi abſolument nus ; mais la couleur de leur peau n'eſt pas auſſi brune ; ce qui ne vient peut-être que de ce qu'ils ſont plus propres. Pendant que les Anglois les regardoient, ils faiſoient des défis, & ils lançoient leurs feux, ſouvent même quatre ou cinq à la fois. Les Anglois ne purent jamais comprendre ni ce que c'étoit que ces feux, ni à quoi ils pouvoient être bons. Ceux qui les déchar-

geoient tenoient en main un petit bâton, qu'ils lançoient à côté d'eux, & immédiatement il en ſortoit du feu & de la fumée, comme d'un coup de fuſil. Les perſonnes qui étoient à bord du vaiſſeau, voyant cet étonnant phénomène, crurent que les Indiens avoient des armes à feu. Du canot même il ſembloit que c'étoient des ſalves de mouſqueterie qui ne retentiſſoient point.

CHAP. II. AN. 1770.

LE lieu où M. Cook étoit alors, ſe trouve à 6° 15′ de latitude ſud, à environ ſoixante-cinq lieues au nord-eſt du port Saint-Auguſtin, ou cap Welche, & près de celui qui eſt nommé ſur les cartes, *Cap de la Colta de San Bonaventura.* Cette côte eſt de toutes parts richement couverte d'herbes & de bois. Les cocotiers, les arbres à pain & les bananiers y abondent. En outre, on y voit beaucoup d'arbres & de plantes ſemblables à ceux des iſles de la mer du ſud, de la nouvelle-Zélande & de la nouvelle Hollande.

DÈS que les Anglois furent tous à bord du vaiſſeau, ils firent voile vers l'oueſt, M. Cook ayant réſolu de ne s'arrêter pas plus long-tems ſur la côte où

CHAP. II. AN. 1773.

il venoit de débarquer. Cette réſolution plut beaucoup à la plus grande partie de l'équipage ; mais quelques officiers déſiroient au contraire qu'on renvoyât à terre un parti d'hommes pour cueillir des noix de coco. M. Cook le refuſa abſolument, parce qu'il regardoit une pareille entrepriſe comme injuſte & cruelle. Il étoit certain, d'après ce qu'avoient déjà fait les Indiens, que ſi on eût voulu attenter à leur propriété, ils l'euſſent vaillamment défendue. Dans ce cas, la vie de pluſieurs d'entr'eux eût été ſacrifiée ; peut-être même quelques Anglois auroient ſuccombé. M. Cook auroit été très-fâché d'avoir une querelle avec les Indiens, quand bien même il y auroit été forcé pour des choſes de première néceſſité : mais il lui ſembloit vraiment criminel de s'y expoſer, pour obtenir la ſatisfaction paſſagère de manger quelques noix de coco. Le même inconvénient ſe préſentoit dans tous les endroits de cette côte, ſoit au nord, ſoit à l'oueſt. Il y avoit par-tout des habitans guerriers. D'ailleurs, il eût fallu que le vaiſſeau pût approcher aſſez de la terre pour que les canots protégeaſſent le débar-

quement en cas de beſoin. Et avant de trouver un tel endroit, nos navigateurs auroient été ſi loin dans l'oueſt, qu'ils ſe ſeroient vus forcés de ſe rendre à Batavia, dans le nord de Java. Ce qui, ſuivant M. Cook, n'étoit pas auſſi exempt de péril, que de paſſer au ſud de Java par le détroit de la Sonde. Une autre raiſon qu'il avoit de ſe rendre promptement à Batavia, c'étoit la voie d'eau de ſon vaiſſeau qui lui faiſoit craindre d'être obligé de caréner à ſon arrivée dans ce port. Enfin, il n'eſpéroit de faire aucune découverte, dans des mers déjà fréquentées & décrites par les Géographes Eſpagnols, & ſur-tout par les Hollandois. Le ſeul avantage qu'il réclamoit, c'étoit d'avoir prouvé, ſans réplique, un fait important; ſavoir, que la nouvelle-Hollande & la nouvelle-Guinée, ſont deux pays ſéparés.

CHAP. II. AN. 1770.

AINSI, ſans s'arrêter davantage ſur la côte de la nouvelle-Guinée, l'Endéavour partit le même jour, en dirigeant ſa route vers l'oueſt. Pendant ce voyage, M. Cook eut occaſion de rectifier les erreurs des premiers navigateurs. Le 6 de ſeptembre, avant le jour, 6 Sept.

CHAP. II. AN. 1770.

les Anglois paſsèrent près d'une petite iſle, ſituée au nord-nord-oueſt. Comme le jour commençoit, ils en virent une autre fort baſſe & fort grande, qui s'étendoit de ce quartier au nord-nord-eſt. M. Cook ſeroit deſcendu ſur cette dernière iſle pour en examiner les productions, ſi le vent n'avoit pas ſoufflé trop fort. A moins que ces deux iſles ne ſoient compriſes dans les iſles d'Arrou, elles n'ont point de place ſur les cartes géographiques; & ſi c'eſt des iſles d'Arrou qu'elles ſont partie, elles ſont placées trop loin de la nouvelle-Guinée (*a*). Quelques autres terres, vues le même jour, doivent, par leur diſtance, appartenir aux iſles d'Arrou; mais s'il falloit en croire les premières cartes, elles ſeroient un dégré plus loin dans le ſud.

LE 7 du même mois, nos voyageurs étoient au 9° 30′ de latitude ſud, & au 229° 34′ de longitude oueſt. Ils auroient dû voir les iſles de Weaſel qui ſont portées ſur les cartes à vingt ou

(*a*) M. Cook trouva la partie ſud de ces iſles, au 7° 6′ ſud, de latitude & 225° oueſt de longitude.

vingt-cinq lieues de la nouvelle Hollande ; mais comme on n'apperçut rien, M. Cook jugea que ces isles étoient indiquées par les Géographes, d'une manière erronée. Ceci ne doit nullement surprendre. Non-seulement ces isles, mais toute la côte qui borne la vaste mer où elles sont situées, ont été parcourues à plusieurs reprises & par différentes personnes qui n'avoient point les connoissances nécessaires pour tenir des journaux aussi exacts qu'on les tient aujourd'hui. D'ailleurs les nombreuses découvertes des premiers navigateurs ont été tracées sur la carte géographique par d'autres que par eux, & peut-être plus de cent ans après qu'elles ont été faites.

EN poursuivant leur route, nos voyageurs passèrent près des isles de Timor, de Timor Lavet & de Seman. Pendant qu'ils étoient aux environs des deux dernières, le 16 septembre à 10 heures du soir, ils apperçurent dans le ciel un phénomène pareil, à quelques égards, à une aurore boréale, mais à d'autres, fort différent. Il formoit une lumière rouge & épaisse qui s'élevoit à environ vingt degrés au-dessus de l'horison ; & quoiqu'il variât

CHAP. II. AN. 1770.

dans ſon étendue, il ne comprenoit jamais moins de huit ou dix points de compas. A travers la lumière principale, & en-dehors de cette lumière, partoient de tems-en-tems des rayons d'une couleur plus brillante qui reſſembloient aſſez à ceux d'une aurore boréale, mais entièrement exempts des éclats & des vibrations qu'ont ceux de ces ſortes d'aurores. Ce grand corps de lumière étoit au ſud-ſud-eſt du vaiſſeau. Il dura, ſans aucune diminution, juſqu'à minuit, & probablement plus long-tems; mais M. Cook & ſes amis ceſsèrent de l'obſerver.

LE même jour, M. Cook ayant paſſé toutes les différentes iſles déſignées ſur les cartes, entre Timor & Java, ne s'attendoit pas à en rencontrer d'autres dans le même endroit; mais le lendemain matin il en vit une portant à l'oueſt-ſud-oueſt; & il crut d'abord qu'il avoit fait une nouvelle découverte. Dès que nos voyageurs l'eurent approchée par le côté nord, ils eurent le plaiſir de voir des maiſons riantes, des cocotiers; & ce qui les ſurprit bien plus agréablement encore, de grands

troupeaux de moutons qui paiſſoient ſur le rivage. Une partie de l'équipage de l'Endéavour étoit alors en aſſez mauvaiſe ſanté. On étoit fâché que M. Cook n'eût point voulu s'arrêter à Timor. Auſſi M. Cook ſaiſit avec plaiſir l'occaſion de relâcher dans un lieu qui ſembloit ſi propre à fournir les proviſions, dont on avoit beſoin, & à ſoulager les malades & les mécontens. Ce lieu étoit l'iſle de Savu, nouvellement établie par les Hollandois.

LE principal deſſein de M. Cook, fut de s'y procurer des proviſions, qu'il n'obtint pas ſans un peu de jalouſie de la part de M. de Lange, le réſident du Comptoir. Il eut en tout neuf jeunes buffles, ſix moutons, trois cochons, trente douzaines de volailles, pluſieurs douzaines d'œufs, quelques cocos, des limons, un peu d'ail & pluſieurs centaines de gallons de ſirop de palme (*a*). Ces choſes ne coutèrent qu'un prix très-raiſonnable. Les Anglois furent en cela

(*a*) Un gallon contient à-peu-près quatre bouteilles de France.

favoriſés par un vieillard indien, qui
CHAP. II. paroiſſoit jouir d'une grande conſidé-
AN. 1770. ration ſous le Roi de l'iſle. M. Cook & ſes amis furent un jour très-bien régalés par le Roi lui-même, quoique la royale étiquette empêchât cette majeſté de prendre part au repas qu'elle leur donna.

L'ISLE de Savu eſt en général ſi peu connue, que M. Cook n'avoit jamais vu de carte géographique, où elle fût exactement placée. Le centre de cette iſle, eſt par la latitude de 10°, 35′ ſud, & par la longitude de 237°, 30′ oueſt. Elle préſentoit au vaiſſeau une perſpective, dont la beauté ne peut être égalée; la verdure de ſes champs bien cultivés, les montagnes richement couvertes de bois, & qui s'élèvent doucement & inſenſiblement; la hauteur majeſtueuſe des arbres droits & verdoyans, tout enfin ce que la nature a prodigué à cette iſle délicieuſe, l'orne à un point, que l'imagination la plus brillante ne peut concevoir. Quant à ce qui concerne les habitans, & les diverſes productions de l'iſle, M. Cook n'en fut guère informé que par M. de Lange.

CE qu'on raconte de la morale des Indiens de Savu, eſt ſur-tout bien extraordinaire, & a bien droit de plaire aux ames vertueuſes. Leur caractère, leur conduite eſt toujours irréprochable, & digne du chriſtianiſme le plus épuré. Quoiqu'il ſoit permis aux hommes d'avoir pluſieurs femmes, il eſt infiniment rare qu'ils en prennent plus d'une. Le vol n'eſt preſque pas connu parmi eux; & loin d'uſer jamais de vengeance, ſi par haſard il ſurvint entre eux quelque différend, ils le ſoumettent tout de ſuite de bonne volonté à la déciſion de leur Roi : car ils ont pour principe de ne jamais diſputer, de peur de faire naître quelque reſſentiment ou quelque malveillance. Leur propreté dans les vêtemens, leur délicateſſe en tout, eſt proportionnée à une morale ſi ſage. D'après quelques exemples de leur langage, il paroît qu'il a beaucoup de conformité avec celui des iſles de la mer du ſud : ils ont pluſieurs mots Otahitiens ; les termes numériques, ſur-tout, dérivent de la même origine.

CHAP. II. AN. 1770.

LE 21 de ſeptembre, nos navigateurs remirent à la voile; & le premier octo-

21 Sept. 1 Octob.

bre, ils arrivèrent à la vue de l'isle de
CHAP. II. Java. Pendant la route de Savu à Java,
AN. 1770. M. Cook estimoit vingt minutes par jour de différence pour le courant de l'oueſt, & sur la côte de Java, il le jugea beaucoup plus fort. Il se trouva que son estimation étoit le juste équivalent des effets du courant sur le vaisseau; car telle étoit la sagacité de M. Cook pour tout ce qui concerne la navigation, que rarement il se trompoit.

2 Octob. LE 2 octobre, deux vaisseaux Hollandois étant mouillés en-dehors de la pointe d'Anger, M. Cook envoya le lieutenant Hicks à bord d'un de ces vaisseaux, pour avoir quelques nouvelles d'Angleterre, dont nos navigateurs étoient privés depuis si longtemps. M. Hicks rapporta que le Swallow, capitaine Carteret, avoit été
5 Octob. à Batavia deux ans auparavant. Dans la matinée du 5, une chaloupe vint auprès de l'Endéavour; elle portoit un officier Hollandois, qui envoya à M. Cook un papier imprimé en Anglois, & en diverses autres langues. Ce papier, bien signé par un secrétaire, au nom du gouverneur & du conseil des Indes, contenoit neuf

neuf queſtions mal exprimées. M. Cook jugea à propos de ne répondre qu'à deux ; ſavoir, à celles qui regardoient le nom & la nation du vaiſſeau, & ſa deſtination. Le 9, nos navigateurs entrèrent dans la rade de Batavia, où ils trouvèrent le Harcourt, vaiſſeau de la compagnie des Indes Angloiſe, qui arrivoit de Londres, deux navires marchands Anglois, & beaucoup de vaiſſeaux Hollandois. Immédiatement un canot vint près de l'Endéavour; & l'officier s'étant informé & du nom du vaiſſeau & de ſa deſtination, il s'en retourna porter les réponſes au commandant. En même tems, M. Cook envoya un de ſes lieutenans apprendre ſon arrivée au gouverneur, & lui dire les raiſons qui avoient empêché les Anglois de ſaluer; car M. Cook crut devoir ſe diſpenſer de cette cérémonie, parce qu'il ne pouvoit faire uſage que de trois canons & de ſes pierriers, qui n'auroient pas été entendus.

CHAP. II. AN. 1770. 9.

COMME on s'accordoit univerſellement à penſer que l'Endéavour ne pouvoit pas partir avec ſécurité pour l'Europe, ſans qu'on eût préalablement

CHAP. II. AN. 1770.

examiné ſa quille, M. Cook ſe détermina à demander l'agrément de le faire mettre à terre à Batavia. Il préſenta pour cela une requête au gouverneur & au conſeil, qui fut promptement appointée, avec l'offre de fournir aux Anglois tout ce qui leur ſeroit néceſſaire.

10 Octob. DANS la ſoirée du 10, il y eut à Batavia une tempête horrible. Les éclairs & le tonnerre ſe mêloient aux vents & à la pluie. Un vaiſſeau de la compagnie des Indes Hollandoiſe eut ſon grand mât briſé, & jeté ſur le pont. Le grand perroquet & le petit perroquet furent mis en pièces par la foudre. Le coup avoit été probablement attiré par une baguette de fer, qui étoit au bout du petit perroquet. Comme ce vaiſſeau étoit auprès de l'Endéavour, l'Endéavour auroit vraiſemblablement eu le même ſort, ſi, par bonheur, le conducteur du pare-à-tonnerre n'avoit pas été placé. La foudre ſuivit ce conducteur, & tomba hors du vaiſſeau; mais en même tems, on ſentit le même ébranlement que dans un tremblement de terre, & la chaîne du conducteur parut toute en feu. M. Cook ſaiſit cette occaſion pour recommander

l'uſage des conducteurs électriques à bord des vaiſſeaux, & il eſpéra que les marins qui apprendroient cette aventure, ſe tiendroient en garde contre les barres de fer, qu'on met ſouvent au bout des mâts.

CHAP. II. AN. 1770.

LES voyageurs Anglois avoient pris leur logement dans un hôtel ou taverne établi par ordre du Gouvernement. Là ils étoient fort chèrement & fort mal traités; choſe trop commune dans les auberges pour ſurprendre; mais ils ne purent pas s'y ſoumettre longtems. A force de remontrances, ils obtinrent une table un peu mieux ſervie. Peu de jours après, M. Banks loua une petite maiſon pour lui & pour ſa ſuite; & auſſi-tôt qu'il y fut, il envoya chercher Tupia, qui étoit reſté malade à bord. Quand on le porta du vaiſſeau dans le canot, il étoit ſi languiſſant & ſi abattu, qu'il ſembloit prêt à expirer; mais dès qu'il entra dans Batavia, il ſe ranima un peu. Un ſpectacle ſi nouveau, ſi extraordinaire pour lui, le rempliſſoit d'étonnement. Les maiſons, les rues, les voitures, le peuple, & une infinité d'autres objets, ſe préſentant tout-à-

CHAP. II. AN. 1773.

coup à lui, produiſirent dans ſon eſprit une eſpèce d'enchantement. Son petit compagnon, Tayeto, exprimoit ſon admiration & ſon plaiſir avec encore plus de tranſport. Il danſoit le long des rues, emporté par une ſorte d'extaſe, examinant chaque objet avec une impatiente curioſité, & courant inceſſamment d'une choſe à l'autre. Tupia conſidéroit principalement les différentes parures des perſonnes qui l'entouroient; & quand il fut informé que ces perſonnes portoient des habillemens ſuivant la mode particulière de leur nation, il déſira de ſe vêtir, lui, à la façon d'Otahiti. En conſéquence, on lui envoya du vaiſſeau des habits otahitiens, & il ſe para avec beaucoup de promptitude & de dextérité.

M. COOK imaginoit qu'il trouveroit facilement à Batavia l'argent dont il avoit beſoin pour faire racommoder ſon vaïſſeau; mais il ſe trompoit. Aucun particulier ne voulut fournir la ſomme néceſſaire. Dans cette circonſtance, M. Cook demanda par écrit au gouverneur lui-même, l'argent qu'il lui falloit; & le Gouverneur donna ordre qu'on le lui

fournît du tréſor de la Compagnie.

QUAND nos voyageurs eurent été neuf jours à Batavia, ils commencèrent à ſentir les funeſtes effets du climat. Tupia, après le premier moment de joie qui l'avoit ranimé, devint plus malade. Le petit Tayeto fut attaqué d'une inflammation au poumon. MM. Banks & Solander eurent les fièvres; & en peu de temps, preſque tous les Anglois, tant à bord qu'à terre, furent en mauvaiſe ſanté. Cet état les affectoit beaucoup, & l'avenir étoit encore plus décourageant. Tupia déſira de jouir d'un air plus libre que celui qu'il reſpiroit au milieu des nombreuſes maiſons de Batavia. Soudain on lui fit dreſſer une tente ſur la petite iſle Cooper. M. Banks l'y accompagna, & continua à ſoigner lui-même ce pauvre Indien, juſqu'à ce que ſa propre maladie lui en ôtat le pouvoir. CHAP. II. AN. 1770.

LE 5 de Novembre, M. Monckhouſe, le Chirurgien du vaiſſeau, homme non moins eſtimable qu'habile, fut la première victime que ce fatal pays coûta aux Anglois. Leur ſituation fut encore aggravée par la perte d'un tel homme. 5 Nov.

CHAP. II. AN. 1770. 9 Nov.

Le 9 le petit Tayeto mourut ; & Tupia, qui chériſſoit cet enfant avec toute la tendreſſe d'un père, accablé d'une perte ſi douloureuſe, ne lui ſurvécut que peu de jours.

LA maladie de M. Banks & celle du docteur Solander, s'accrurent à un tel point, que le médecin déclara qu'il n'y avoit d'autre moyen de ſauver leur vie, qu'en les tranſportant à la campagne. On leur loua une maiſon à deux milles de la ville. Là, un air plus pur, & les ſoins de deux femmes Malaiſes qu'ils avoient priſes pour les ſervir, les aidèrent à ſe rétablir peu-à-peu. Enfin, M. Cook tomba malade lui-même ; & il ne reſtoit plus que dix hommes du vaiſſeau qui puſſent agir.

CEPENDANT, au milieu de tant de maux, M. Cook étoit toujours attentif aux réparations de l'Endéavour. Quand on en viſita le fond, on le trouva en bien plus mauvais état qu'on ne l'avoit craint. La fauſſe quille & la quille même étoient fort endommagées ; il manquoit une grande partie du doublage. Parmi les diverſes planches qui étoient gâtées, deux entières & la moitié d'une troi-

sième étoient si usées dans une longueur de six pieds, qu'il ne leur restoit pas un huitième de pouce d'épaisseur; & dans ce même endroit, les vers avoient pénétré jusqu'aux membres du vaisseau. En cet état, l'Endéavour avoit pourtant parcouru bien des centaines de lieues, dans une partie du globe où la navigation est extrêmement pénible & dangereuse. Il fut alors heureux pour nos voyageurs de ne pas connoître tout le péril; parce qu'ils n'auroient, sans doute, pas pu s'empêcher d'être très-inquiets, s'ils avoient su qu'une grande partie du fond de leur vaisseau n'étoit pas plus épais que la semelle d'un soulier, & qu'une aussi foible barrière défendoit seule leur vie contre une mer impétueuse & profonde.

CHAP. II. AN. 1770.

LE prompt radoub de l'Endéavour satisfit beaucoup M. Cook; aussi a-t-il rendu justice à cet égard aux Hollandois, en déclarant qu'il n'y a pas de chantier au monde où un vaisseau puisse être placé d'une manière plus commode, plus sûre, plus expéditive, & caréné avec plus d'intelli-

gence & d'adreſſe qu'à Batavia. Il fut, ſur-tout, très-content de la façon dont on éleva le vaiſſeau avec deux mâts; méthode qu'il préféra à la méthode angloiſe; car il n'étoit sûrement pas de ces hommes, qui, attachés aux vieilles coutumes, s'oppoſent toujours aux inventions dictées par la raiſon ou par l'expérience.

CHAP. II. AN. 1770.

8 Déc. Le 8 de Décembre, la carène fut 24. entièrement achevée. Depuis ce jour juſqu'au 24, les Anglois s'occupèrent à ſe procurer de l'eau, des proviſions & tout ce qui leur manquoit. Ils ſe pourvurent auſſi de nouvelles pompes. Mais les maladies de l'équipage rendirent ces opérations un peu longues.

Dans l'après-midi du 24, M. Cook prit congé du Gouverneur de Batavia, & de pluſieurs autres perſonnes avec qui il s'étoit lié, & dont il avoit reçu de bons offices. Pendant ce tems-là, il arriva un événement qui faillit avoir des ſuites déſagréables. Un matelot déſerta d'un vaiſſeau Hollandois qui étoit en rade, & ſe ſauva à bord de l'Endéavour. Il fut ſoudain réclamé comme ſujet de la Hollande. M. Cook,

qui étoit à terre, dit que ſi effectivement le matelot étoit Hollandois, il le rendroit ſans difficulté. Cependant l'ordre en fut envoyé au lieutenant Hicks qui commandoit à bord; & M. Hicks refuſa d'y accéder, parce que ce matelot, né en Irlande, étoit ſujet de Sa Majeſté Britannique. En cela M. Hicks ſe conduiſit conformément aux intentions de M. Cook. Alors le capitaine du vaiſſeau Hollandois redemanda, par un meſſage du Gouverneur général, le matelot, qu'il dit être ſujet du Dannemarck. M. Cook lui repliqua qu'il y avoit, ſans doute, une mépriſe dans le meſſage, attendu que le Général ne réclameroit certainement pas un Danois, dont le ſeul crime étoit de préférer le ſervice de l'Angleterre à celui de la Hollande. Il ajouta en même-tems, que pour montrer combien il déſiroit d'éviter les diſcuſſions, ſi le matelot étoit vraiement Danois, il le rendroit par politeſſe; mais que s'il étoit ſujet des Anglois, il le garderoit, au riſque de tous les événemens. Bientôt après, une lettre de M. Hicks confirma indu-

bitablement que le matelot étoit Irlan-
CHAP. II. dois ; & M. Cook envoya cette lettre
AN. 1770. au Gouverneur, en l'aſſurant qu'il ne conſentiroit, ſous aucun prétexte, à rendre le matelot. Une conduite auſſi ferme, auſſi décidée, produiſit l'effet déſiré. On n'entendit plus parler de cette affaire.

25 Déc. LE 25, au ſoir, M. Cook & M. Banks ſe rembarquèrent, ainſi que tous les Anglois qui avoient réſidé conſtamment à terre. Les convaleſcens étoient encore loin d'avoir repris toute leur ſanté. Il y avoit encore quarante malades à bord, & le reſte de l'équipage étoit bien foible. Il eſt à remarquer que tous les Anglois avoient été incommodés, excepté le voilier ſeul, qui étoit un vieillard de ſoixante-dix à quatre-vingts ans, & qui s'enivra tous les jours pendant le tems qu'il fut à Batavia. Trois matelots & le domeſtique de M. Green moururent, ainſi que M. Mouckhouſe, Tupia & Tayeto. Ce n'eſt point l'air ſtagnant & mal ſain du pays qui fut ſeul cauſe de la mort du pauvre Tupia. Comme il avoit été accoutumé, dès l'enfance, à ſe

nourrir de végétaux, & principalement de bons fruits, il contracta bientôt les maladies qu'occaſionent les alimens qu'on a à la mer ; & il auroit probablement ſuccombé à ce changement de vie avant d'arriver à Londres, quand bien même le vaiſſeau n'eût pas été obligé de relâcher à Batavia. CHAP. II. AN. 1770.

Nos navigateurs ne ſéjournèrent point dans cette iſle, ſans acquérir beaucoup de connoiſſances relatives aux productions du pays, ainſi qu'aux mœurs, aux coutumes des habitans. Ce qu'ils en apprirent eſt pleinement détaillé dans l'ouvrage du docteur Hamkeſworth, & ajoute beaucoup à ce qu'on ſavoit déjà ſur le même ſujet.

LE mardi 27 de décembre, l'Endéavour mit en mer. Le 5 de Janvier 1771, il s'arrêta au ſud-eſt de l'iſle du Prince. On vouloit y prendre de l'eau & du bois. On avoit auſſi beſoin de rafraîchiſſemens pour les malades, dont pluſieurs empiroient chaque jour, depuis le départ de Batavia. Auſſitôt que le vaiſſeau fut bien amaré, MM. Cook, Banks & Solander ſe rendirent à terre. A leur débarquement, ils furent con- 27 Déc. 5 Janv. 1771.

CHAP. II. AN. 1771.

duits par quelques Indiens qu'ils rencontrerent, vers un homme qu'on leur dit être le Roi du pays. Après quelques complimens faits à ce Roi, les Anglois s'occupèrent de leurs affaires; mais ils ne purent pas, tout de suite, acheter des tortues qu'ils désiroient, à cause de leur cherté. Ils furent plus heureux, dans leurs recherches, pour de l'eau. Ils en trouvèrent qui étoit située commodément pour eux, & qui paroissoit très-bonne. Lorsqu'ils voulurent se retirer, quelques Indiens leur vendirent trois tortues, sous la condition expresse que le Roi n'en seroit point informé.

LE jour suivant, le commerce fut établi avec les Indiens, aux termes que les Anglois voulurent. Ainsi ils achetèrent des tortues en abondance. Les trois qu'on avoit eues la veille, furent préparées pour l'équipage, qui, depuis près de quatre mois, n'avoit mangé que des viandes salées. M. Banks alla le soir rendre visite au Roi, qui étoit alors dans son palais, situé au milieu d'un champ de ris. Sa Majesté étoit très-occupée à faire cuire, elle-

même, ſon ſouper; mais cela ne l'empêcha pas de recevoir gracieuſement M. Banks. Le lendemain les échanges ſe continuèrent; les habitans apportèrent alors au marché, non-ſeulement des tortues, mais de la volaille, du poiſſon, des ſinges, des petits daims & des végétaux. CHAP. II. AN. 1771.

DANS l'après-midi du 11, M. Cook étant deſcendu à terre pour viſiter les travailleurs qui coupoient du bois, ou qui rempliſſoient les tonneaux d'eau, il apprit qu'on avoit dérobé une hache. Il étoit important de prévenir les autres vols que cet exemple pourroit produire. Ainſi il réſolut de ne pas le négliger, & d'en obtenir juſtice du Roi. Après quelque altercation à ce ſujet, Sa Majeſté promit que la hache ſeroit rendue le lendemain; ce qui fut exactement accompli. 11 Janv.

LE 15, l'Endéavour leva l'ancre, & remit à la voile (*a*). L'iſle du Prince, 15.

(*a*) La pointe de java, d'où M. Cook partit, eſt au 6° 49′ de latitude ſud, & au 253° 12′ de longitude oueſt.

CHAP. II. AN. 1771

où il s'arrêta dix jours, étoit autrefois très fréquentée par les vaiſſeaux des diverſes nations qui commercent dans l'Inde, & principalement par les Anglois : mais elle a été abandonnée, ſous prétexte que l'eau y eſt mauvaiſe. Cette idée, cependant, ne vient que d'un défaut d'examen du ruiſſeau où on la puiſe. Il eſt effectivement ſaumâtre du côté de ſon embouchure ; mais dans le haut, l'eau eſt excellente. M. Cook penſoit avec raiſon, que l'iſle du Prince eſt infiniment préférable pour la relâche des vaiſſeaux & à l'iſle Nord & à la nouvelle Baie, attendu que dans ces derniers endroits on ne peut pas ſe procurer une auſſi grande quantité de rafraîchiſſemens que dans le premier.

PENDANT que l'Endéavour voguoit vers le Cap de Bonne-Eſpérance, les maladies qui avoient commencé à Batavia, augmentoient d'une manière affreuſe, & réduiſoient nos navigateurs à l'état le plus triſte. Le vaiſſeau étoit alors ſemblable à un hôpital, où ceux qui pouvoient marcher avoient peine à ſuffire au ſervice des malades. De peur

que l'eau, qu'on avoit priſe à l'iſle du Prince, n'eût part à ce fléau, M. Cook ordonna qu'on la purifiât avec des limons; & pour prendre encore plus de précautions contre la putridité, il eut ſoin de faire arroſer les entreponts avec du vinaigre. Mais la maladie avoit jetté de trop profondes racines, pour être promptement emportée. M. Banks en fut ſi accablé, qu'on déſeſpéra de ſa vie, & tous les autres étoient dans un ſi funeſte état, que preſque chaque nuit on jettoit un cadavre à la mer. C'eſt ainſi que furent enſevelis, en moins de ſix ſemaines, M. Sporing, l'un des aides de M. Banks, M. Parkinſon, ſon peintre d'Hiſtoire naturelle; M. Green, l'aſtronome (*a*); le boſſeman, le char-

(*a*) M. Charles Green, étoit le plus jeune des fils de M. Joſué Green de Swinton, près de Rotherham en Yorkshire, l'un des plus conſidérables fermiers & franc-tenanciers de ſon Comté. M. Charles Green naquit en 1735; il dut la principale partie de ſon éducation à M. John Green, ſon frère aîné, qui étoit maître d'Ecole à Londres, & qui prit bientôt le jeune Green pour ſon aide; celui-ci s'appliqua alors à l'Aſtronomie, & y fit tant de progrès, qu'à la fin de l'année 1760, il devint le collabora-

CHAP. II. AN. 1771.

pentier, l'aide-charpentier, le pilotin Monckhouſe, un autre pilotin, le pre-

---

ſeur du docteur Bradley, à l'obſervatoire royal de Greenwich. Il ſuccéda dans cette place à M. Charles Maſon, parti pour le Cap de Bonne-Eſpérance, dans le deſſein d'obſerver le paſſage de Vénus en 1761. Le docteur Bradley étant mort en 1762, & M. Bliſſ l'ayant remplacé, M. Green continua à aider M. Bliſſ, qui très-valétudinaire, & réſident preſque toujours à Oxford, le laiſſoit chargé de la plupart des obſervations aſtronomiques. En 1763 M. Green fut choiſi, conjointement avec le docteur Maskelyne, pour ſuivre aux Barbades l'expérience de l'inſtrument de M. Harriſon, pour meſurer les longitudes, & l'on mit un autre aſſiſtant à Greenwich juſqu'à ſon retour. Il revint à cet obſervatoire, & y demeura juſqu'à la mort de M. Bliſſ, & la nomination de M. Maskelyne à la place d'Aſtronome royal en 1764. M. Green fut alors employé par une Compagnie, qui avoit formé le projet de faire venir de l'eau de la rivière de Coln, en la prenant au-deſſous d'Unbridge, & la conduiſant à Marybone; mais M. Green, ayant prouvé par ſon nivellement, qu'il y auroit un défaut de chûte, ſi l'eau étoit priſe au-deſſous du dernier moulin de cette rivière, & les propriétaires des moulins s'oppoſant à ce qu'on la prît au-deſſus, le projet manqua. Le choix que la Société royale fit de M. Green, pour aller obſerver, avec M. Cook, le paſſage de Vénus, a déjà été mentionné dans cet Ouvrage. Il ſuffit d'ajouter que ce jeune Aſtronome périt victime du mauvais air de Batavia; parce que, quoiqu'il ne ſoit mort que douze jours après avoir quitté cet endroit, la dyſſenterie qu'il y avoit priſe, l'emporta le 29 Janvier 1771.

M. GREEN étoit fort verſé dans différentes parties des Mathématiques & dans pluſieurs autres ſcien-

mier

mier voilier, le ſecond voilier, le cuiſinier, le caporal des ſoldats de marine,

ces. Les recherches Métaphyſiques, étoient particuliérement de ſon goût. Il ſe montroit plus jaloux de déployer ſes connoiſſances dans cette partie, que de profiter de celles qui pouvoient lui être utiles. Il aimoit ſincérement ſes amis; mais ſon inclination pour la plaiſanterie lui en fit ſouvent des ennemis. Il étoit excellent Aſtronome, & le docteur Maskelyne, en demeuroit ſi bien convaincu, que quoiqu'ils ſe fuſſent brouillés aux Barbades, & qu'ils continuaſſent à vivre froidement enſemble, ce fut lui qui le propoſa à la Société royale, comme la perſonne la plus capable d'obſerver le paſſage de Vénus, & il ſoutint ſes intérêts contre l'oppoſition de quelques membres de la Société. Les Obſervations de M. Green, relativement au paſſage de Vénus, ſont imprimées avec celles de M. Cook: mais ſes Obſervations particulières vont bientôt être publiées, par les ſoins des commiſſaires de longitude. M. Green fut employé quelque tems avec le docteur Scott, recteur de Simonburn, M. Falconer, l'auteur du *Naufrage*, & quelques autres Ecrivains, à la compoſition d'un *Dictionnaire des Sciences*; mais il ne put les aider que juſqu'à moitié de l'Ouvrage. En récompenſe de ſon voyage aux Barbades, il fut nommé commiſſaire des vivres de la frégate l'Aurore, qui depuis fut deſtinée à porter aux Indes M. Vanſittart & les autres Directeurs de la Compagnie angloiſe; mais M. Green étant abſent avec M. Cook, M. Falconnet demanda qu'on le tirât de Briſtol, dont il étoit lui-même le Commiſſaire, pour l'employer dans l'Aurore. En conſéquence il a eu le malheur de périr avec cette frégate, & d'être englouti dans la mer à-peu-près dans le même tems que M. Green.

deux calfats, & neuf matelots, ce qui
CHAP. II. complétoit le nombre de vingt-trois
AN. 1771. perſonnes, indépendamment de ſept qui étoient morts à Batavia. Il eſt probable que ces calamités faiſant une forte impreſſion ſur l'ame de M. Cook, lui firent alors porter ſes penſées avec plus d'ardeur, vers les moyens de conſerver la ſanté des gens de mer, moyens qu'il a employés depuis avec tant de ſuccès.

15 Mars. LE vendredi, 15 de Mars, l'Endéavour arriva au Cap de Bonne-Eſpérance. Auſſi-tôt que le vaiſſeau fut à l'ancre, M. Cook ſe rendit auprès du Gouverneur, qui l'aſſura qu'on lui fourniroit tout ce qu'il y avoit de meilleur dans le pays. Son premier ſoin fut de rechercher un endroit pour débarquer ſes nombreux malades. Une maiſon commode fut bientôt trouvée, & on les y logea & nourrit au prix de deux ſchellings par jour chacun.

LA route de Java au Cap de Bonne-Eſpérance, ne fournit pas beaucoup de remarques utiles aux voyageurs; cependant M. Cook recueillit avec ſoin tout ce qui lui parut digne d'être obſervé, ne voulant pas omettre la moindre circonſ-

tance qui pourroit contribuer à la sécurité ou à la facilité de la navigation. CHAP. II.

LE Cap de Bonne-Espérance a été si souvent décrit, que quand il entreroit dans le dessein de mon Ouvrage de donner une relation détaillée des pays qu'a visité M. Cook, j'omettrois pourtant tout ce que répète le docteur Hawkesworth sur le Cap de Bonne-Espérance. Il suffit donc de dire qu'après avoir demeuré au Cap le tems nécessaire pour la guérison des malades, pour réparer un peu le vaisseau, & pour faire de nouvelles provisions, M. Cook repartit le 14 d'Avril, & dirigea sa route vers Londres. Le 29 du même mois, au matin, il passa la ligne, ayant alors fait le tour du globe, dans la direction de l'est à l'ouest. La conséquence de ceci étoit qu'il voit perdu un jour; ce qu'il arrangea à Batavia. Le premier de Mai, il arriva à Sainte-Hélène, où il resta jusqu'au 4, pour faire rafraîchir l'équipage. Pendant ce tems-là, M. Banks fit le tour de l'isle, & visita les endroits les plus dignes d'observation. AN. 1771. 14 Avril. 29. 1 Mai.

ON ne peut parler, sans indignation,

CHAP. II. AN. 1771.

de la manière dont les eſclaves ſont traités dans cette iſle. Ils n'ont pour s'aider, dans leurs différens travaux, ni les animaux, ni les machines qu'on emploie ailleurs. Les chariots, les brouettes qui y ſeroient d'un grand avantage, n'y ſont pas connus. Quoique tout ce qu'on y charie ne ſoit porté que par des eſclaves, ils n'ont ſeulement pas la commodité d'une bricole. Les fardeaux les plus peſans ſont placés ſur leur tête. Ces malheureux ne paroiſſent aux colons de Sainte-Hélène qu'une race mépriſable, faite pour les travaux exceſſifs & les châtimens. M. Cook obſerva avec peine que les exemples de cruauté étoient bien plus fréquens parmi nos Anglois de Sainte-Hélène, que chez les Hollandois de Batavia & du Cap de Bonne-Eſpérance, à qui on reproche tant de manquer d'humanité, & il eſt impoſſible à une ame honnête & ſenſible de ne pas être bleſſée, lorſque de pareilles taches ſouillent des hommes qui ont l'avantage de porter le nom Anglois. Il ſeroit à déſirer que la cenſure de M. Cook eût été adreſſée aux créoles de Sainte-Hélène, par quelques-uns

des voyageurs qui viſiterent cette iſle avant lui, puiſqu'on dit que cette cenſure a produit quelque bon effet. Si l'eſclavage ſubſiſte encore, quand la religion, l'humanité, & même la ſaine politique le condamnent, on doit du moins faire tout ce qu'il eſt poſſible pour en adoucir les horreurs. CHAP. II. AN. 1771.

L'ENDÉAVOUR partit de Sainte-Hélène avec le Portland, vaiſſeau de guerre, & douze vaiſſeaux de la Compagnie des Indes, & il continua à les ſuivre juſqu'au dix. Mais alors M. Cook s'appercevant que ſon vaiſſeau portoit plus peſamment la voile que les autres, & qu'il ne pourroit pas arriver auſſitôt qu'eux, fit un ſignal au Portland. Le capitaine Elliot vint lui-même à bord de l'Endéavour. M. Cook lui donna ſes livres de loch, & les journaux de quelques officiers. Malgré cela l'Endéavour navigua en compagnie de la flotte juſqu'au 23, qu'il ne vit plus aucun vaiſſeau. Le même jour, le premier Lieutenant, M. Hicks, mourut; & ſon corps fut jetté à la mer avec les cérémonies ordinaires. M. Charles Clerke, jeune homme plein de qualités eſtima- 23 Mai.

bles, & dont le nom reviendra ſouvent dans la ſuite de ce Ouvrage, reçut ordre de M. Cook de remplacer M. Hicks.

CHAP. II. AN. 1771.

LES agrès & les voiles du vaiſſeau étoient devenus ſi mauvais, que quelque choſe manquoit inceſſamment. Cependant nos navigateurs pourſuivirent leur route avec aſſez de ſécurité. Le 10 de Juin l'iſle du Lézard fut apperçue par Nicolas Young, le même mouſſe, qui, le premier, avoit découvert la terre de la nouvelle Zélande. Le 11 M. Cook remonta le canal. Le lendemain à 6 heures du matin il paſſa *Beachyhead*; l'après-midi, il mouilla l'ancre aux Dunes, & il deſcendit à Déal.

10 Juin.

11.

AINSI finit le premier voyage de M. Cook autour du monde; voyage dans lequel il éprouva tant de dangers, il découvrit tant de pays, & il montra tant de fois qu'il poſſédoit une ame ſupérieure, & digne des périlleuſes entrepriſes & des efforts courageux auxquels il s'étoit expoſé.

CHAPITRE III.

Contenant l'Hiſtoire du Capitaine Cook, depuis la fin de ſon premier Voyage autour du Monde, juſqu'au commencement du ſecond.

LA manière dont M. Cook avoit exécuté ſon voyage autour du globe, lui donna juſtement droit à la protection du Gouvernement & à la faveur du Monarque. Le 29 d'Août, il eut une commiſſion pour commander dans la marine royale. D'après un noble ſentiment de ſon propre mérite, il ne ſe trouvoit pourtant pas aſſez récompenſé. Il déſiroit fortement le grade de Capitaine ; mais lord Sandwich, qui étoit alors à la tête de l'Amirauté, ne put pas adhérer à la demande de M. Cook, quelqu'eſtime qu'il eût pour lui, attendu qu'une pareille condeſcendance auroit bleſſé l'ordre du ſervice naval. La différence étoit ſeulement dans le titre, non dans les avantages. Un Commandant a les mêmes appointemens qu'un Capitaine ; & 29 Août.

quand il eſt employé, ſon pouvoir eſt le même. Mais la diſtinction qu'on met entr'eux, eſt un degré néceſſaire pour parvenir aux premiers honneurs de cette profeſſion.

CHAP. III. AN. 1771.

ON ne doit pas douter que le Préſident & le Conſeil de la Société Royale ne fuſſent très-ſatisfaits de l'exactitude avec laquelle le paſſage de Vénus avoit été obſervé. Les calculs de M. Cook & de M. Green, relatifs à cette obſervation, furent confiés aux ſoins de l'Aſtronome royal, pour qu'il en fît l'examen, & qu'il pût tirer les conſéquences importantes qui en réſultent pour les ſciences; & ce travail a été exécuté depuis avec autant d'attention que d'habileté.

21 Mars. LE 21 de Mars 1771, le Capitaine Cook communiqua à la Société Royale, dans une lettre adreſſée au docteur Maskeline, une table des marées de la mer du Sud, d'après les obſervations faites à bord de l'Endéavour.

LE Capitaine Cook avoit déjà acquis une grande réputation par le voyage qu'il venoit d'exécuter. Le public déſiroit vivement de connoître tant de ſcè-

nes extraordinaires, tant d'objets nouveaux, qu'on a depuis exposés à ses regards. Aussi on chercha à satisfaire la curiosité générale, par divers essais informes. Bientôt parut un Ouvrage intitulé : *Journal d'un Voyage autour du Monde.* Ce Journal étoit effectivement celui de quelqu'un qui avoit suivi le Capitaine Cook ; & quoique très-imparfait, il réveilla l'attention publique. Le Journal de Sidney Parkinson, dessinateur de M. Banks, à qui ce Journal appartenoit, parce qu'il l'avoit chèrement acheté, fut également imprimé sur une copie dérobée. Cependant une injonction de la Chancellerie en arrêta quelque tems la vente. Cet Ouvrage, quoique injustement publié, est recommandable par ses gravures. Mais celui qui a le plus dignement rempli l'attente du public, c'est la relation du voyage de M. Cook, rédigé par le docteur Hawkesworth. Cette relation fut écrite d'après le Journal de M. Cook lui-même & les papiers de sir Joseph Banks. Elle eut en outre l'avantage d'être enrichie d'une grande quantité d'excellentes cartes & de gravures, fournies par le

CHAP. III. AN. 1771.

Gouvernement. L'immenſe prix que les libraires payèrent cet Ouvrage, & l'avidité avec laquelle il fut lu, prouvent l'ardent déſir que la nation avoit d'être pleinement informée de tout ce qui concernoit les découvertes de notre navigateur.

LE Capitaine Cook avoit, pendant ſon voyage, parcouru l'Océan pacifique, dans pluſieurs de ces latitudes où l'on ſoupçonnoit un continent Sud. Il avoit vérifié que ni la nouvelle Zélande, ni la nouvelle Hollande, ne font partie de ce continent. Malgré cela, il n'avoit point entièrement déterminé qu'il n'y en eût pas un; il n'oſoit même rien aſſurer à cet égard, quoiqu'il eût détruit pluſieurs raiſons ſur leſquelles on fondoit l'idée de l'exiſtence de ce continent. On ſait aſſez avec quelle ſatisfaction beaucoup de ſavans avoient adopté, depuis près de deux ſiècles, la créance des *Terres Auſtrales inconnues*. Ils la ſoutenoient par beaucoup d'argumens philoſophiques très-plauſibles, & par divers faits qui favoriſoient leurs raiſonnemens. Celui qui écrit cet Ouvrage, ſe rappelle combien ſon imagi-

nation avoit été captivée dans les premières années de ſa vie, par cette brillante hypothèſe. Il s'en occupoit avec tranſport, il liſoit avec délices les Auteurs qui vouloient que le continent auſtral exiſtât, & qui déployoient les grandes conſéquences que la découverte en devoit produire. Quoique ſon ſavoir fût, ſans doute, bien inférieur à celui de pluſieurs hommes illuſtres qui avoient embraſſé un parti contraire, il étoit loin de leur céder; car il aimoit mieux écouter ce qui flattoit ſes eſpérances. Cependant, dans tout ce qui a rapport à la philoſophie, on doit ne jamais croire l'imagination, mais bien s'en rapporter à l'expérience. Ici, ſurtout, elle méritoit d'être employée. L'objet eſt de la plus haute importance, & digne de l'attention d'un grand Prince & d'une grande Nation.

CHAP. III. AN. 1771.

HEUREUSEMENT le moment d'exécuter les plus ſavans projets étoit arrivé pour l'Angleterre. La protection qu'on accorde aux ſciences, & qui fait tant d'honneur aux ſouverains, avoit été trop négligée par pluſieurs de nos rois; mais George III aime à illuſtrer ſon

CHAP. III. AN. 1771.

règne par les encouragemens qu'il donne & à la philoſophie & à la littérature. Ce qu'il avoit fait à la fin du premier voyage de M. Cook, étoit donc un juſte garant de ce qu'il devoit faire encore. Les diſpoſitions de Sa Majeſté étoient ardemment ſecondées par le lord placé à la tête de l'amirauté. Le comte de Sandwich, doué d'un eſprit capable de concevoir & de ſoutenir les entrepriſes les plus propres à étendre la navigation & les découvertes, déſiroit particulièrement qu'on fît une expédition qui achevât de déterminer l'incertitude où l'on étoit ſur l'exiſtence d'un continent ſud. Quiros ſemble avoir été le premier qui a eu l'idée de ce continent: il fut le premier du moins qui partit dans le deſſein de vérifier s'il exiſtoit. Il ne put pas réuſſir; & les tentatives de divers autres navigateurs qui l'ont imité, ont également été ſans ſuccès.

Dès qu'on eut réſolu d'accomplir ce deſſein, en 1771, on s'empreſſa d'y travailler. Perſonne n'étoit jugé auſſi capable que le capitaine Cook pour le conduire de manière à porter auſſi loin qu'il ſoit poſſible les connoiſ-

ſances géographiques, & celles qui ſont particulières à la navigation. On crut que l'entrepriſe réuſſiroit mieux, ſi on armoit deux vaiſſeaux : on les choiſit, & on les équipa avec la plus grande attention. Après une mûre délibération des chefs de la marine, dans laquelle ils déférèrent beaucoup à la ſageſſe & à l'expérience du capitaine Cook, il fut jugé que les navires les plus propres à faire des découvertes dans des mers inconnues, étoient ceux qui étoient bâtis dans la forme de l'Endéavour. Une opinion, ſi conforme à celle de lord Sandwich, fut donc cauſe qu'on choiſit deux vaiſſeaux d'une conſtruction pareille. Ces deux vaiſſeaux avoient été bâtis à Whitby, par la même perſonne qui avoit bâti l'Endéavour, & ils furent achetés du capitaine Hammond de Hull. Il y avoit quinze ou ſeize mois qu'ils étoient faits ; &, ſuivant le capitaine Cook, ils convenoient auſſi parfaitement au voyage projeté, que s'ils avoient été conſtruits exprès. Le plus grand, qui portoit quatre cent ſoixante-deux tonneaux, fut nommé *la Réſolution* ; & on

CHAP. III. AN. 1771.

appella l'autre, qui étoit de trois cent
CHAP. III. trente-ſix tonneaux, l'*Aventure*. Le 28
AN. 1771. de novembre 1771, M. Cook eut le
28 Nov. commandement du premier. Vers le même tems, M. Tobias Furneaux obtint le commandement du ſecond. L'équipage de la Réſolution, en comprenant les officiers, fut de cent douze hommes. Celui de l'Aventure, de quatre-vingt-un; & dans l'armement de ces deux vaiſſeaux, on ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à leur ſuccès. On leur donna une ample proviſion d'agrès & de vivres, & généralement tous les articles qui pouvoient non-ſeulement leur être utiles, mais agréables. Lord Sandwich, animé d'un zèle infatigable, viſita lui-même ſouvent ces vaiſſeaux, pour être aſſuré que l'équipement répondoit à ſes vues, & à la ſatisfaction de ceux qui devoient s'embarquer. Les fourniſſeurs de la marine, en donnant les meilleures proviſions, eurent ſoin de les faire préparer conformément au voyage qu'on alloit entreprendre. En outre, on y ajouta beaucoup d'articles anti-ſcorbutiques, de la drêche, de la ſour-

krout, des choux salés, du bouillon en tablettes, du sagou, de la moutarde, de la marmelade de carotes, du moût de bière, & de la bière. CHAP. III. AN. 1771.

LES soins furent les mêmes pour tout ce qui concernoit les sciences. L'amirauté engagea M. Williams Hodges, peintre & dessinateur, à faire le voyage, afin d'avoir des tableaux & des dessins de tous les objets, que la plume des voyageurs ne pourroit pas assez particulièrement décrire. M. John Reynold & son fils furent choisis pour la partie de l'histoire naturelle, & le Parlement leur accorda une somme considérable. Enfin, pour que rien ne manquât, le Bureau des longitudes chargea M. Williams Wales & M. Williams Bayley des observations astronomiques. M. Wales s'embarqua dans la Résolution; & M. Bayley, dans l'Aventure. Le même Bureau leur fournit tous les instrumens nécessaires, avec quatre pendules à longitude, dont trois construites par M. Arnold, & une par M. Kendal, d'après les principes de M. Harrison.

QUOIQUE le capitaine Cook eût été

chargé du commandement de la Réso-
CHAP. III. lution, depuis le 28 novembre 1771,
AN. 1772. les apprêts d'un si long & si important voyage, & les retardemens qui sont presque toujours inévitables, ne lui permirent de mettre à la voile que le 9 avril 1772, & il ne quitta *Long-*
10 Mai. *Reach*, que le 10 de mai. En descendant la Tamise, il jugea à propos d'entrer dans le port de Shéerness, pour faire quelques changemens dans le gréement de ses hautes mâtures. Les officiers du chantier furent chargés immédiatement d'y pourvoir. Lord Sandwich & Sir Hugh Palliser s'y rendirent, pour que l'exécution en fût plus prompte &
22 Juin. plus sûre. Le vaisseau étant enfin prêt le 22 de juin, il partit de Shéerness; & le 3 de juillet, il joignit l'Aventure dans la rade de Plymouth. Lord Sandwich & Sir Hugh Palliser, qui y étoient venus la veille pour visiter les chantiers, rencontrèrent la Résolution, en s'en retournant. Ils prirent soudain un canot, & allèrent à bord pour voir encore M. Cook, & savoir si son vaisseau étoit entièrement équipé à sa satisfaction.

LE capitaine Cook reçut ses instructions

tions à Plymouth. Sans entrer dans un détail minutieux, il ſuffit de dire qu'il fut chargé du projet le plus étendu qui ſoit connu dans l'hiſtoire des découvertes & de la navigation. Il étoit engagé non-ſeulement à faire le tour du globe, mais à le faire dans les plus hautes latitudes ſud, paſſant, de tems à autre, dans chaque coin de l'Océan pacifique, qui n'avoit point encore été examiné, pour pouvoir réſoudre finalement & efficacement la queſtion tant de fois agitée ſur l'exiſtence d'un continent ſud, & découvrir toutes les parties de l'hémiſphère auſtral, où les plus courageux efforts pourroient lui donner accès.

CHAP. III. AN. 1772.

CHAPITRE IV.

Contenant l'Hiſtoire du capitaine Cook, pendant ſon ſecond voyage autour du Monde.

CHAP. IV. AN. 1772. 13 Juillet. 29. LE capitaine Cook leva l'ancre le 13 de Juillet; & ayant perdu bientôt Plymouth de vue, il arriva le 29 du même mois, à Funchiale, dans l'isle de Madère. Là, il prit de l'eau, du vin, & quelques autres proviſions; enſuite, il remit à la voile, en dirigeant ſa route vers le ſud. Il eſſaya alors de faire préparer trois futailles de moût épaiſſi de bière, & il réuſſit parfaitement. La liqueur fut très-potable. La chaleur & l'agitation du vaiſſeau avoient juſqu'alors tenu ce moût dans une continuelle fermentation, malgré toutes les précautions qu'on avoit priſes pour l'empêcher; & il eſt certain que ſi on pouvoit trouver un moyen de prévenir cette fermentation, le moût de bière épaiſſi ſeroit un des articles qui conviendroit le mieux à la mer.

LE capitaine jugeant que l'eau qu'il avoit, ne lui ſuffiroit pas pour ſe rendre au cap de Bonne-Eſpérance, à moins de diminuer les rations, prit le parti de relâcher à San-Jago, l'une des isles du cap Verd. Il y alla donc, & mouilla dans le port de Praya, le 10 d'août. Il y prit de l'eau, ainſi que d'autres rafraîchiſſemens, & il repartit le 14. Il profita de l'occaſion que lui fourniſſoit ſon paſſage à San-Jago, pour faire une deſcription du port de Praya, & des ſecours qu'on peut y trouver; deſcription intéreſſante pour les navigateurs. CHAP. IV. AN. 1772. 10 Août.

LE 20 du même mois, la pluie tomba en torrens. Le vent étoit en même tems très-fort & très-variable; ce qui fut cauſe que les gens de l'équipage, étant obligés de ſe tenir tour-à-tour ſur le pont, furent tous inondés. Cette circonſtance eſt rapportée pour démontrer le ſoin qu'avoit le capitaine Cook de préſerver ſes matelots des maladies auxquelles ils étoient expoſés par l'humidité. Il ſavoit combien les ſuites de la pluie ſont funeſtes dans les pays chauds; & pour en prévenir les effets, il profita des conſeils qui lui avoient été 20 Août.

donnés par Sir Hugh Palliſer & par le
CHAP. IV. capitaine Cambell. Il prit ſoin de faire
AN. 1772. circuler l'air dans les entre-ponts, & d'y faire allumer du feu : il fit fumer tous les endroits humides. En outre, les matelots eurent ordre de mettre leurs hamacs à l'air, & de bien ſécher leurs hardes. Le réſultat de ces précautions fut qu'il n'y eut pas un ſeul homme malade à bord.

8 Sept. LE 8 de ſeptembre, le capitaine Cook paſſa la ligne, dans la longitude de 8° oueſt. Il ne vit rien de remarquable juſqu'au 11 d'octobre, qu'à 6 h. 24′ 12″, ſuivant la montre de M. Kendal, la lune, en ſe levant, parut éclipſée des quatre cinquièmes. Bientôt le capitaine, M. Forſter, M. Wales, M. Pickersgill, M. Gilbert & M. Hervey obſervèrent la fin de l'éclipſe.

LE capitaine Cook avoit été averti, avant de quitter l'Angleterre, qu'il partoit dans une ſaiſon défavorable, & qu'il trouveroit beaucoup de calme ſous la ligne ; mais, quoique ce calme ſe faſſe ſentir ordinairement à un certaine époque, il ne faut pas croire que cela arrive tous les ans. Le capitaine Cook

eût, au contraire, dans ces parages, un fort vent de ſud-oueſt. Il eut également le bonheur d'être exempt de ces ouragans, dont les navigateurs ont tant parlé. Le 29 octobre, à 9 heures du ſoir, non loin du cap de Bonne-Eſpérance, la mer parut toute en feu. Le capitaine avoit été convaincu, à ſon premier voyage, par MM. Banks & Solander, que ces ſortes d'illuminations étoient produites par des inſectes. Cependant, M. Forſter ſembloit diſpoſé à adopter une opinion différente. Pour réſoudre la queſtion, on fit pendre quelques vaſes d'eau à côté du vaiſſeau, qu'on trouva remplis d'un nombre innombrable d'inſectes globuleux, pas plus gros qu'une tête d'épingle, & tout-à-fait tranſparens. Quoiqu'en les ôtant de l'eau, on les vît privés de mouvement, il n'y a point de doute qu'ils ne ſoient des animaux vivans, lorſqu'ils reſtent dans l'élément qui leur eſt propre, & M. Forſter reſta bien perſuadé qu'ils étoient la cauſe de la clarté, dont brilloit alors la mer.

CHAP. IV. AN. 1772.

29 Octob.

Le 30, la Réſolution & l'Aventure mouillèrent au Cap de Bonne-Eſpéran-

30 Octob.

CHAP. IV. AN. 1772.

ce. Soudain le capitaine Cook ſe rendit à terre, accompagné par le capitaine Furneaux & M. Forſter. Ils allèrent enſemble, rendre viſite au baron de Plettemberg, gouverneur du Cap, qui les reçut avec beaucoup d'honnêteté, & leur promit de faire tout ce qui ſeroit en ſon pouvoir pour leur procurer les choſes dont ils avoient beſoin. M. Cook apprit alors que deux vaiſſeaux françois, partis de l'iſle Maurice depuis huit mois, avoient découvert une terre au 48° de latitude ſud; qu'ils l'avoient longée l'eſpace de quarante milles, qu'ils étoient à même d'entrer dans une baie, lorſqu'ils furent emportés & ſéparés par un coup de vent; & qu'avant ce malheur, ils avoient perdu quelques-uns de leurs canots, avec les hommes qui ſondoient la baie. Le baron de Plettemberg apprit encore à M. Cook, que deux autres vaiſſeaux françois, partis auſſi de l'iſle Maurice, avoient touché au Cap le mois de Mars, en ſe rendant dans la mer du ſud, où ils alloient tenter des découvertes, ſous le commandement du capitaine Marion.

LA ſanté, le bon état des équipages de la Réſolution & de l'Aventure, avoient décidé le capitaine Cook à faire très-peu de ſéjour au Cap de Bonne-Eſpérance; mais il lui fallut plus de tems qu'il n'avoit prévu pour compléter ſes proviſions; & il y demeura au moins trois ſemaines. On profita de cette occaſion pour calfeutrer & peindre les vaiſſeaux, & pour les remettre abſolument dans le même état où ils étoient en partant d'Angleterre.

LE 22 de Novembre, ils remirent à la voile, & ils continuèrent leur voyage pour paſſer dans la mer du Sud. En perdant la terre de vue, ils ſe dirigèrent vers le Cap de la Circonciſion. Jugeant alors qu'il ſeroit bientôt dans les climats froids, M. Cook ordonna qu'on donnât de grandes culottes aux matelots qui en manquoient; & que chaque homme fût pourvu des gros gilets & des caleçons accordés par l'Amirauté. Le 29, le vent qui ſouffloit de l'oueſt nord-oueſt, renforça au point qu'il fut bientôt tempêtueux, & il dura preſque toujours de

22 Nov.

même juſqu'au 6 de Décembre (*a*).
CHAP. IV. Pendant cette tempête, il tomba beau-
AN. 1772. 6 Déc. coup de grêle & de pluie, & le vent étoit quelquefois ſi violent, que les vaiſſeaux ne pouvoient pas porter une ſeule voile. Auſſi furent-ils entraînés dans l'eſt, loin de leur route; & il n'y eut plus d'eſpoir d'attraper le Cap de la Circonciſion. Un plus fâcheux accident fut la perte d'une grande partie des moutons, des cochons & des oies qui étoient à bord. Le paſſage rapide du chaud au froid, & l'humidité du tems étoient ſi cruellement ſentis par les matelots, qu'il fallut augmenter leurs rations d'eau-de-vie, & leur en donner de tems en tems quelque coup pour les exciter au travail.

10. LE 10 de Décembre nos navigateurs commencèrent à rencontrer des iſles de glaces (*b*). Mais une de ces iſles leur étoit ſi bien cachée par les bru-

(*a*) Par la latitude de 48° 41′ ſud, & au 18° 24′ de longitude eſt.

(*b*) Au 50°, 40′ de latitude ſud, & au 2e c'eſt, du Cap de Bonne-Eſpérance.

mes, le verglas & la neige qui tomboient, qu'ils gouvernoient droit à elle, & qu'ils ne l'apperçurent que lorſqu'ils en furent à environ un mille de diſtance. Le capitaine Cook eſtima que cette iſle avoit environ cinquante pieds de haut & un demi-mille de tour. Elle étoit applatie vers le ſommet, & la mer battoit avec violence ſes bords coupés perpendiculairement. Les brouillards continuant, le capitaine Cook fut obligé de naviguer avec précaution parmi ces iſles dangereuſes. Le 12 il en avoit déjà paſſé ſix, qui avoient au moins deux milles de circuit & ſoixante pieds de haut chacune. Cependant la mer étoit ſi agitée, qu'en ſe briſant, elle s'élevoit par-deſſus ces iſles. Un tel ſpectacle frappe d'abord l'ame d'admiration. Mais à ce ſentiment ſuccède bientôt l'horreur qu'inſpire le danger; car ſi le vaiſſeau avoit heurté une de ces iſles, il ne pouvoit pas manquer d'être mis en pièces.

CHAP. IV. AN. 1772.

12 Déc.

LE 14 nos voyageurs furent arrêtés par une immenſe étendue de glace, dont on ne voyoit la fin d'aucun côté. En différentes parties de cette eſpèce

14.

de plaine s'élevoient des montagnes de glace, pareilles à celles qu'on avoit déjà rencontrées flottant ſur la mer. Quelques perſonnes de la Réſolution crurent voir la terre ſous la glace ; M. Cook lui-même fut de cette opinion. Mais après avoir examiné de plus près ces montagnes, & les différentes perſpectives qu'elles offrent, vues à travers les brouillards, il changea de ſentiment.

CHAP. IV. AN. 1772.

18. LE 18 au matin, les vaiſſeaux ſe trouvèrent tout à-fait renfermés dans une eſpèce de champ de glace. Cependant ils ſortirent à la fin; mais ils furent entraînés en même-tems vers les iſles qui ſe ſuccédoient perpétuellement l'une à l'autre, & qui ſembloient toutes également dangereuſes. Les Anglois eurent beaucoup de peine à les éviter. Néanmoins quelque périlleux qu'il fût de naviguer avec d'épais brouillards, parmi ces rochers flottans, comme les a judicieuſement appellés M. Cook, tous les inconvéniens qu'ils offroient, étoient pourtant préférables au malheur de ſe trouver enchaîné au milieu des champs de glace. Dans le dernier cas, il eſt ſurtout à craindre de chercher à ſe déga-

ger trop vîte. La précipitation augmenteroit le péril.

CHAP. IV.
AN. 1774.

L'OPINION généralement reçue, c'eſt que ces glaces, telles que nous venons de les décrire, ſe forment dans des baies ou des rivières. D'après cela nos voyageurs pensèrent que la terre n'étoit pas éloignée, & devoit ſe trouver au ſud derrière la glace. Après avoir longé cette glace une trentaine de lieues, ſans trouver un paſſage au ſud, le capitaine Cook réſolut de courir trente ou quarante lieues à l'eſt, & enſuite d'eſſayer de pénétrer encore plus avant vers le pôle. Il ſe propoſoit en outre, ſi cette tentative ne lui faiſoit pas découvrir la terre, ou ne lui offroit pas quelque nouvel obſtacle, de s'enfoncer par derrière les glaces, & d'avoir ainſi la ſolution qu'il cherchoit. Le froid ſe faiſoit alors ſentir bien plus vivement qu'il n'étoit marqué dans les thermomètres (*a*). Tout l'équipage s'en plaignoit beaucoup. Pour que les matelots y réſiſtaſſent plus facilement, le Capitaine fit allonger les

(*a*) Il étoit de 5° à 4°.

manches de leurs veſtes avec de la
CHAP. IV. flanelle. Il leur donna de plus un bonnet
AN. 1772. de la même étoffe, renforcé d'une bonne toile. Auſſi ces précautions contribuèrent beaucoup à les animer. Il faut remarquer que, malgré que l'air fût auſſi froid où étoient nos voyageurs le 25 de Décembre, qu'il pût l'être dans le même tems en Angleterre, c'étoit le milieu de l'été pour cette partie du monde. Quelques perſonnes paroiſſant alors avoir des ſymptômes de ſcorbut, on leur fit prendre chaque jour du moût de bière préparé, ſous l'inſpection des Chirurgiens.

29 Déc. LE 29, nos navigateurs furent aſſurés que le champ de glace, le long duquel ils avoient navigué, n'étoit joint à aucune terre, comme ils l'avoient d'abord cru. Alors le capitaine Cook ſe détermina à courir dans l'eſt, auſſi loin que le méridien du cap de la Circonciſion, à moins qu'il ne fût arrêté par quelque nouvel obſtacle. Pendant qu'il exécutoit ce projet, il ſe leva un vent ſi fort, & la mer fut tellement agitée, qu'il y avoit un danger imminent à voyager parmi ces glaces; le péril s'accrut même d'autant plus, qu'on décou-

vrit dans le nord un champ de glace à perte de vue (*a*). Comme nos navigateurs n'étoient qu'à deux ou trois milles de ce champ, & qu'ils ſe voyoient environnés d'autres glaces flottantes, il ne leur reſtoit point de tems à perdre en délibérations, ils ſe tournèrent vers le ſud; & quoiqu'ils fuſſent aſſez heureux pour ſe ſauver, d'immenſes pièces de glaces, heurtèrent ſouvent les vaiſſeaux. Le vendredi, premier de Janvier 1773, le vent calma. Le lendemain, dans l'après-midi, les Anglois eurent le plaiſir de voir la lune, qu'ils n'avoient apperçue qu'une ſeule fois depuis leur départ du Cap de Bonne-Eſpérance. On peut juger par-là quelle eſpèce de tems ils avoient éprouvé. Au lever de la lune le capitaine Cook ſaiſit ardemment l'occaſion de faire des obſervations & ſur cet aſtre, & ſur le ſoleil (*b*).

1 Janv. 1773.

(*a*) Les Anglois étoient en 59° 12′ de latitude, & au 19° 1′ de longitude eſt, c'eſt-à-dire trois degrés de plus que quand ils avoient découvert le champ de glace.

(*b*) La longitude que ces obſervations donnèrent eſt 9° 34′ 30″ eſt. — La latitude 58° 53′ 30″ ſud.

CHAP. IV. AN. 1773.

LA Réſolution étoit alors près de la longitude qui eſt aſſignée au Cap de la Circonciſion, & environ quatre-vingt-quinze lieues au ſud de la latitude de ce même Cap. L'air étoit en même-tems ſi clair, qu'on auroit pû voir une terre à quatorze ou quinze lieues de diſtance. De là le capitaine Cook conclut que ce que M. Bouvet prit pour la terre, n'étoit que quelques montagnes de glace. Les Anglois eux-mêmes avoient d'abord eu une ſemblable mépriſe, en penſant que la terre étoit derrière le champ de glace. Mais ils avoient vu que leur conjecture, quoique plauſible, étoit cependant très-fauſſe. Enfin, il n'y avoit plus pour eux aucune raiſon de croire qu'ils puſſent rencontrer la terre ſous ce méridien, entre la latitude de 55 & de 59°, où beaucoup de perſonnes l'ont ſuppoſée.

LES embarras qu'occaſionoient les glaces à nos navigateurs avoient pourtant un avantage, c'eſt de fournir de l'eau fraîche. Quoiqu'il faille un certain tems pour faire fondre la glace & remplir les tonneaux, cette manière de ſe pourvoir d'eau eſt encore la plus prompte,

& l'eau qu'elle produit eſt pure & d'un très-bon goût. Il y a ſur les iſles de glace beaucoup de pingouins, d'albatroſſes & d'autres oiſeaux. On dit que ces oiſeaux ne s'écartent jamais guère de la terre, & que leur rencontre eſt un préſage sûr de ſon peu d'éloignement; mais ſi cette opinion eſt fondée quant aux endroits où il n'y a point d'iſles de glace, l'expérience doit convaincre qu'elle eſt fauſſe là où ſont ces iſles.

CHAP. IV. AN. 1773.

LE dimanche 17 Janvier, le capitaine Cook arriva au 67° 15′ de latitude ſud, & là il fut forcé de s'arrêter. Alors la glace fermoit le paſſage du ſud, dans toute l'étendue de l'eſt au oueſt-ſud-oueſt, ſans la moindre apparence d'interruption. D'après cela M. Cook ne jugea pas qu'il fût prudent de pourſuivre plus long-tems ſa route dans la même direction, d'autant que la moitié de l'été étoit écoulée, & qu'il y avoit peu d'eſpoir de croire qu'on pût faire le tour de la glace. Il ſe détermina donc à rechercher, ſans plus de retard, la terre nouvellement découverte par les François. Comme le tems étoit fort beau, les deux vaiſſeaux ſe ſéparèrent

17 Janv.

CHAP. IV. AN. 1773. 1 Fév.

à la distance de quatre milles l'un de l'autre, pour pouvoir faire une perquisition plus étendue & plus sûre. Le premier de Février nos voyageurs furent par les 48° 30′ de latitude sud, & par les 38° 7′ de longitude oueſt ; ce qui eſt preſque le méridien de l'iſle Saint-Maurice. La terre découverte par les François étoit ſuppoſée devoir ſe trouver là : mais comme elle ne paroiſſoit point, le capitaine Cook s'avança dans l'eſt. Le capitaine Furneaux l'informa le même jour qu'il avoit vu flotter un monceau d'herbes marines, & tout autour pluſieurs de ces oiſeaux qu'on nomme *Plongeons*. C'étoit un ſigne certain du voiſinage de la terre, quoiqu'on ne pût pas juger ſi elle étoit à l'eſt ou à l'oueſt. M. Cook forma alors le deſſein de gagner cinq ou ſix degrés de longitude dans l'oueſt, en conſervant la même latitude, & de pourſuivre de là ſes recherches à l'eſt ; mais les vents d'oueſt & de nord-oueſt, qui régnoient depuis quelques jours, l'empêchèrent d'exécuter ce projet. Toutefois il étoit convaincu, par la groſſe mer qu'il avoit continuellement rencontré, qu'une grande étendue de terre

terre ne pouvoit pas être dans l'oueſt.

LE lendemain, pendant que le capitaine Cook gouvernoit à l'eſt, le capitaine Furneaux lui fit dire qu'il croyoit que la terre étoit au nord-oueſt de leurs vaiſſeaux; parce qu'il avoit obſervé une fois la mer fort paiſible, lorſque le vent ſouffloit dans cette direction. Cette obſervation n'étoit nullement conforme aux remarques qu'avoit faites M. Cook lui-même. Cependant, toujours prêt à profiter des avis, il réſolut de pénétrer dans l'oueſt, ſi le vent le lui permettoit. Le vent en effet tournant au nord, lui laiſſa prendre cette route; & le réſultat de ſes recherches dans l'oueſt, fut que, s'il y avoit quelque terre, ce ne pouvoit être qu'une très-petite iſle.

TANDIS que le capitaine Cook parcourut cette partie de l'Océan auſtral, il fût très-attentif, ainſi que les ſavans qui étoient avec lui, à la variation de la bouſſole, qu'ils virent paſſer de 27° 50′ à 30° 26′. Probablement le milieu des deux extrêmes, 29° 4′ étoit le plus proche de la vérité, parce qu'il ſe rapportoit aux variations obſervées

CHAP. IV. AN. 1773.

à bord de l'Aventure. Une choſe inconcevable, & bien digne de remarque, quoiqu'elle ſoit ſouvent arrivée, c'eſt que quand le ſoleil étoit à ſtribord du vaiſſeau, la variation étoit moindre, & qu'elle étoit toujours beaucoup plus forte quand il étoit à babord.

8 Fév. LE 8 Février, l'Aventure ne répondant point aux ſignaux, le capitaine Cook craignit qu'elle ne ſe fût écartée. Il l'attendit deux jours. Il fit tirer pluſieurs coups de canon. Il fit allumer des feux la nuit. Rien ne réuſſit. L'Aventure ne ſe rapprocha pas, & la Réſolution continua ſeule ſa route. Dans ce tems-là, des pingouins & d'autres oiſeaux pareils furent vus en grand nombre. Cette rencontre fit croire à nos navigateurs que la terre n'étoit pas éloignée, & occaſiona diverſes conjectures ſur ſa poſition. Cependant l'expérience leur prouva bientôt qu'on ne doit rien ſtatuer ſur un pareil eſpoir. Ils furent ſi ſouvent trompés par les oiſeaux marins, qu'ils virent bien que dans ces hautes latitudes, ils n'étoient jamais un ſigne certain du voiſinage de la terre.

CHAP. IV.

AN. 1773. 17 Fév.

DANS la matinée du 17, entre minuit & trois heures, il parut dans les cieux une clarté ſemblable à celle qu'on appelle dans le nord *aurores boréales*. Le capitaine Cook n'avoit jamais entendu dire qu'on eût vu une aurore Auſtrale. L'officier de quart obſerva que de tems en tems il en partoit des rayons en forme ſpirale & circulaire ; & qu'alors ſa clarté augmentoit & la faiſoit paroître extrêmement belle. Elle ſembloit n'avoir aucune direction. Au contraire, immobile dans les cieux, elle en rempliſſoit de tems en tems l'étendue, en verſant ſa lumière de toutes parts.

20 Fév.

LE 20 nos navigateurs s'imaginèrent voir la terre au ſud-oueſt. Ils en furent même ſi bien perſuadés, qu'ils firent tous leurs efforts pour s'y rendre. Le tems étoit favorable à leur deſſein. Le vaiſſeau voguoit à pleines voiles. Cependant ce qu'ils avoient pris pour la terre ſe trouva n'être qu'un nuage, qui, le ſoir, en diſparoiſſant de l'horiſon, ne laiſſa plus diſtinguer que des iſles de glace. Dans la nuit l'aurore auſtrale qui reparut, fut encore plus lumineuſe &

CHAP. IV. AN. 1773. 23 Fév.

plus belle. Elle commença à ſe lever dans l'eſt, & bientôt elle couvrit le firmament.

PENDANT la nuit du 23, le tems devint tempêtueux, l'air étoit chargé de brouillards, de pluie & de neige, & les vaiſſeaux ſe trouvoient de toutes parts environnés du danger. Ils étoient alors au 61° 52′ de latitude ſud, & au 95° 2′ de longitude eſt.

DANS une ſi fâcheuſe ſituation ils déſiroient le jour; mais le jour qui ſe leva, ne fit qu'augmenter leurs craintes, en leur découvrant les énormes montagnes de glace, que les ténèbres leur avoient dérobées. Ces circonſtances concoururent, avec l'avancement de la ſaiſon, à faire renoncer le capitaine Cook au projet qu'il avoit eu de traverſer encore une fois le cercle antarc-
24. tique. Ainſi, le 24 au matin il cingla vers le nord avec un bon vent & une groſſe mer, qui ſervoient à briſer & à faire écrouler les iſles de glace: mais l'écroulement de ces iſles, loin de favoriſer nos navigateurs, les embarraſſoit davantage, en multipliant les morceaux contre leſquels ils pouvoient ſe heurter. Les morceaux de glace ſont

d'ailleurs plus dangereux que des isles entières, parce qu'on les voit difficilement; au lieu que les isles s'apperçoivent de loin, à moins que le tems ne soit très-brumeux. Toutefois ces sortes de périls devinrent si familiers aux Anglois, que les appréhensions qu'ils leur causoient, n'étoient jamais de longue durée. Il se mêloit même alors à leurs craintes quelque plaisir. Les isles de glace, non-seulement leur fourniſſoient de l'eau très-fraîche, mais elles leur présentoient un spectacle sombre & romantique. Les vagues écumeuses en se brisant contre les flancs caverneux de ces isles, dont les ouvertures étoient bisarrement découpées, rempliſſoient l'ame de terreur & d'admiration; & leur effet sembloit vraiment digne d'être peint par la main d'un habile artiste.

CHAP. IV. AN. 1773.

Du 25 au 28, le vent souffla très-fort, & les vagues étoient très-allongées; ce qui confirma M. Cook dans l'idée qu'il n'y avoit point de terre un peu grande à plus de cent, ou cent cinquante lieues de l'est au sud-oueſt. Quoique ce fût le milieu de l'été pour les parages où naviguoient nos voya-

25 au 28 Février.

CHAP. IV. AN. 1773

geurs, le froid étoit alors si violent, qu'une truie ayant fait neuf petits dans la matinée, ils furent tous morts avant quatre heures du soir, quelque soin qu'on prît pour les tenir chaudement. Le capitaine Cook, & plusieurs personnes de l'équipage, eurent leurs doigts couverts d'angelures. Peu de tems après le froid diminua beaucoup; mais on ne pouvoit pas dire qu'il faisoit une chaleur d'été, d'après l'idée qu'avoit le Capitaine, de l'été, dans l'hémisphère nord, jusqu'au 60° de latitude, qui étoit le point le plus loin où il fût encore allé.

28 Fév. au 11 Mars.

TANDIS qu'il poursuivoit sa route, depuis le 28 de Février au 11 de Mars, la grosseur de la mer & diverses autres circonstances, lui prouvèrent qu'il n'y avoit point de terre au sud, à moins qu'elle ne fût à une très-grande distance.

14 Mars.

L'AIR s'étant éclairci le 14 Mars, M. Wales put faire quelques observations du soleil & de la lune; & le résultat fut qu'à midi la Résolution étoit au 58° 22′ de latitude sud & au 136° 22′ de longitude est. Les pendules de M. Kendal & de M. Arnolds, marquoient l'une & l'autre 134° 42, & c'est la première

& l'unique fois qu'elles aient été d'accord enſemble. Cependant la plus grande différence entre elles depuis que nos voyageurs avoient quitté le Cap de Bonne-Eſpérance n'étoit jamais de plus de deux degrés. CHAP. IV. AN. 1773.

D'APRÈS le tems doux & agréable qu'il faiſoit depuis deux ou trois jours, le capitaine Cook étoit fâché de n'avoir pas gagné quelques degrés de plus dans la latitude ſud, & il inclinoit beaucoup à y diriger ſa courſe. Mais le froid qui ſuccéda l'eut bientôt convaincu qu'il avoit été aſſez loin, & que le tems approchoit où l'on ne pouvoit pas naviguer dans ces mers ſans ſouffrir beaucoup. A meſure qu'il avançoit dans ſa route, il voyoit de nouvelles preuves qu'il n'avoit point laiſſé de terre derrière lui, dans la direction de l'oueſt-ſud-oueſt; & qu'il n'y en avoit pas non plus du même côté portant au ſud par les 60° de latitude.

IL réſolut donc le 17 de Mars (a) d'abandonner ces hautes latitudes ſud, 17 Mars.

(a) La Réſolution étoit alors au 59° 7′ de latitude ſud, & au 146 53′ de longitude.

CHAP. IV. AN. 1773.

& de ſe rendre à la nouvelle Zélande pour rafraîchir ſon équipage, & pour chercher l'Aventure. Il eut auſſi quelque déſir de viſiter la côte eſt de la terre de Van-Diemen, pour vérifier ſi elle ne ſe joignoit pas à la nouvelle Hollande. Cependant le vent s'oppoſant à ce deſſein, il fut obligé d'aller tout droit à la nouvelle Zélande, où
25 il arriva le 25. Le lendemain il mouilla l'ancre dans la baie Dusky. Il avoit été en mer cent ſoixante & dix jours de ſuite, pendant leſquels il fit trois mille ſix cent ſoixante lieues, ſans voir une ſeule fois la terre.

APRÈS un ſi long voyage, dans une ſi haute latitude ſud, on devoit s'attendre que pluſieurs perſonnes de l'équipage ſeroient attaquées du ſcorbut. Cependant il n'en étoit rien. Les ſalutaires effets du moût de bière, & de quelques autres proviſions, ſur-tout les ſoins qu'on avoit d'adoucir & de purifier l'air du vaiſſeau, furent tels, qu'il n'y eut à bord qu'un ſeul homme ſcorbutique; encore étoit-ce plutôt dû à ſon tempérament, & à d'autres incommodités, qu'au voyage.

COMME le capitaine Cook n'aimoit point l'endroit où il étoit à l'ancre, il chargea le lieutenant Pickerſgill d'aller dans le ſud-eſt de la baie, pour tâcher d'en découvrir un meilleur. Le Lieutenant trouva en effet un port très-commode. Dans le même tems, le canot qu'on avoit envoyé à la pêche, revint avec une aſſez grande quantité de poiſſon, pour fournir à ſouper à tout l'équipage. Le lendemain matin on en prit autant pour le dîner. D'après cela on conçut l'eſpoir qu'on en auroit tous les jours abondamment. Le rivage & les bois paroiſſoient remplis de gibier. Ainſi les Anglois jouirent d'avance du plaiſir de ſe procurer ce qu'ils pouvoient appeller les douceurs de la vie. Cela engagea le capitaine Cook à ſéjourner quelque tems dans cette baie pour l'examiner avec le même ſoin qu'auroit pu le faire un autre navigateur qui ne ſeroit jamais abordé dans aucune partie de la nouvelle Zélande. CHAP. IV. AN. 1773.

LE 27 le vaiſſeau entra dans le port de Pickerſgill, ainſi appellé du nom du Lieutenant qui l'avoit découvert le premier. On commença, immédiatement 27 Mars.

CHAP. IV. AN. 1773.

après qu'on eut mouillé l'ancre, à couper le bois à brûler & le bois de construction dont on avoit beſoin. On profita auſſi d'une rivière qui couloit à cent pas du port, & on remplit les tonneaux d'eau. Nos voyageurs étant ainſi heureuſement ſitués, s'occupèrent à faire préparer des endroits pour les obſervations aſtronomiques, pour placer des forges & pour dreſſer les tentes des voiliers, ainſi que les tentes des tonneliers. Le capitaine Cook eſſaya auſſi de faire braſſer de la bière avec des bourgeons & des feuilles d'un arbre qui reſſemble parfaitement au ſpruce ou ſapin noir de l'Amérique ſeptentrionale. Il penſoit, d'après l'examen de cet arbre, & d'après ſa reſſemblance avec le ſpruce, qu'avec l'addition du moût de bière épaiſſi & des melaſſes, il produiroit une liqueur ſalubre & propre à ſuppléer aux végétaux dont la contrée eſt dépourvue. Il ne ſe trompa point. Le 28 on vit quelques Indiens qui parurent fort peu prendre garde aux Anglois, & qui, d'ailleurs ſembloient être d'un accès difficile. Le Capitaine ne chercha point à ſe lier par force avec eux.

Il ſavoit déjà par expérience, que la meilleure méthode pour les engager à s'approcher étoit de leur en laiſſer l'option. Pendant ce tems-là, il profitoit de toutes les occaſions pour prendre connoiſſance des diverſes parties de la baie. Le 6 Avril, il étoit ſorti dans ce deſſein, lorſqu'il découvrit un port très-vaſte & très-agréable, où coule une rivière de belle eau. Dans l'oueſt de ce port ſe précipitent pluſieurs caſcades argentées, & les rochers d'où elles ſortent ſont coupés d'une manière ſi perpendiculaire, qu'elles pourroient tomber d'à plomb dans le vaiſſeau. Quatorze canards, ainſi que quelques autres oiſeaux, ayant été tués dans cet endroit, on lui donna le nom de *Port des Canards*. A ſon retour, le capitaine Cook rencontra trois Indiens, un homme & deux femmes. Il eut bientôt diſſipé leurs frayeurs, & il parvint même à lier avec eux une converſation qui fut aſſez mal entendue des deux côtés. La plus jeune des femmes avoit une volubilité de paroles qu'il ſeroit impoſſible d'égaler; & elle amuſa les Anglois par ſa danſe.

CHAP. IV. AN. 1773.

6 Avril.

CHAP. IV. AN. 1773. INSENSIBLEMENT le Capitaine obtint la bonne volonté & la confiance de ce peuple. Cependant ſes premiers préſens furent reçus très-indifféremment, excepté les clous & les petites haches.

12 Avril. Le 12, une famille d'Indiens étoit venue le voir. Il s'apperçut qu'ils s'approchoient du vaiſſeau avec une certaine crainte. Il étoit alors lui-même dans un canot, & le quittant ſoudain, il entra dans leur pirogue. Malgré cela il ne put les engager à monter à bord de la Réſolution; mais ils deſcendirent ſur le rivage, ils s'aſſirent vis-à-vis du vaiſſeau; & ils liérent familièrement converſation avec quelques officiers & quelques matelots. Dans cette converſation, ils montrèrent beaucoup plus de reſpect pour quelques-uns des Anglois qu'ils prirent probablement pour des femmes, qu'ils n'en témoignèrent aux autres. Enſuite ils commencèrent ſi bien à ſe réconcilier avec nos voyageurs, qu'ils s'établirent à une centaine de pas de la rivière où on puiſoit de l'eau pour le vaiſſeau. Dans la première entrevue que le capitaine Cook avoit eue avec eux, il fit jouer pour eux de la cornemuſe & du

fifre, & battre du tambour. Ils ne parurent pas ſe ſoucier des deux premiers inſtrumens; mais le tambour leur plut beaucoup.

LE 18 Avril, un chef, dont les Anglois avoient déjà fait la connoiſſance, fut engagé avec ſa fille, à ſe rendre à bord de la Réſolution. Avant d'y aller, il préſenta à M. Cook une pièce d'étoffe, avec une petite hache de talc verd. Il donna une autre pièce d'étoffe à M. Forſter; & ſa fille en fit auſſi préſent d'une à M. Hodges. Quoique cette manière de faire des préſens, avant d'avoir rien reçu, ſoit commune parmi les habitans de la mer du ſud, c'étoit alors la première fois que M. Cook le voyoit pratiquer dans la nouvelle Zélande. Une autre choſe que fit encore le chef Zélandois, avant d'entrer dans le vaiſſeau, ce fut de prendre dans ſa main une légère branche verte, dont il frappa pluſieurs fois le bord de la Réſolution, en prononçant un diſcours ou une prière; la coutume d'offrir la paix eſt également en uſage chez les Inſulaires de l'Océan Pacifique. Quand le chef deſcendit dans les chambres du Capitaine & des Offi- 18 Avril.

CHAP. IV. AN. 1773.

ciers, il admira tout avec ſurpriſe. Mais il ne fut pas poſſible de fixer ſon attention ſur aucun objet particulier. Les Ouvrages de l'art étoient à ſes yeux comme ceux de la nature. Il ne comprenoit pas mieux les uns que les autres; mais ce qui le frappoit le plus, ainſi que ſa fille, c'étoit le nombre des appartemens du vaiſſeau.

TANDIS que le capitaine Cook continuoit à parcourir la baie, il rencontroit de tems-en-tems divers autres Indiens, envers leſquels il uſoit toujours de la même prévenance. Le 20 d'Avril, le chef qui avoit été dans une plus grande intimité avec nos navigateurs, que le reſte de ſes compatriotes, diſparut, ainſi que ſa famille, & ils ne revinrent plus. Cette conduite étoit d'autant plus extraordinaire, que dans toutes leurs viſites, on leur avoit fait quelques préſens. Ils avoient reçu de différens Officiers neuf petites haches & trois ou quatre fois autant de ciſeaux à menuiſerie, avec beaucoup d'autres choſes; & comme ces objets ſont mis au rang des premières richeſſes dans la nouvelle Zélande, le chef qui les

20 Avril.

poſſédoit étoit indubitablement devenu un des hommes les plus puiſſans du pays. CHAP. IV. AN. 1773.

UNE des principales occupations de nos voyageurs, pendant qu'ils ſéjournoient dans la baie Dusky, c'eſt la chaſſe des veaux marins. Ces animaux leur ſervoient de trois manières différentes. Leur graiſſe étoit brûlée dans les lampes, & leur chair étoit un aſſez bon mets. Le 24 d'Avril, le capitaine Cook ſe rendit dans un petit port, où il fit lâcher cinq oies qui lui reſtoient de ſa proviſion du Cap de Bonne-Eſpérance; & il donna à cet endroit le nom de *Port aux Oies*. Il mit ces oies dans ce lieu, parce qu'il n'y avoit point d'habitans qui puſſent les troubler, & parce qu'il y croiſſoit beaucoup de nourriture propre à ces ſortes d'oiſeaux. Il ne douta point qu'elles n'y couvaſſent, & que par la ſuite elles ne fuſſent multipliées de manière à devenir avantageuſes au pays où il les dépoſoit. Quelques jours après, tous les objets du vaiſſeau étant rembarqués, le capitaine fit mettre le feu dans un coin du bois. Après l'avoir nétoyé & préparé, il y ſema diverſes graines de jardinage. Le terrein ne

promettoit pas beaucoup de ſuccès: mais c'étoit le meilleur qu'on pût trouver dans cette contrée.

CHAP. IV. AN. 1773.

25 Avril. LE 25 du même mois, les Anglois jouiſſoient d'un beau tems depuis huit jours, quoiqu'il y ait tout lieu de croire que c'étoit aſſez rare dans la baie Dusky, ſur-tout en pareille ſaiſon. Ce tems leur fut d'autant plus favorable, qu'ils complétèrent promptement l'eau & le bois dont ils avoient beſoin, & qu'ils mirent tout de ſuite le vaiſſeau en état de partir; mais dans la ſoirée du 25, il commença à tomber de la pluie. Bientôt après le tems devint très-variable, humide, froid, tempêtueux: néanmoins rien ne ſuſpendit les recherches de M. Cook, relativement à la baie. Il continua à la parcourir avec ſon attention & ſa conſtance ordinaires; & comme il y a peu d'endroits dans la nouvelle Zélande, auſſi propres à fournir en abondance les rafraîchiſſemens qui conviennent aux navigateurs, le capitaine Cook s'eſt attaché à décrire la baie, ainſi que la contrée des environs, de manière à rendre ſa deſcription utile, & il a juſte-

ment

ment obſervé que quoique ce pays ſoit bien éloigné des lieux où règne maintenant le commerce, on ne doit rien ſtatuer ſur l'uſage, dont peuvent être aux ſiècles à venir les découvertes du ſiècle préſent.

LES différens coins de la baie Dusky, où l'on peut mouiller l'ancre, ſont marqués dans la carte du capitaine Cook, & les plus convenables ſont particulièrement détaillés dans ſa relation. Non-ſeulement dans cette baie; mais dans toute la partie ſud de la côte occidentale de Tavai-Poenammoo, le pays eſt extrêmement montueux. On voit rarement une perſpective auſſi rude, auſſi eſcarpée. Dans l'intérieur du pays ſont des montagnes d'une épouvantable hauteur, couvertes de rochers ſtériles, où ne croît aucun arbre, aucune plante, & dont les ſommets paroiſſent ſouvent chargés de neige; mais les terreins qui bordent la mer ſont, juſqu'à toucher l'eau, garnis de bois épais, & il en eſt de même pour les isles adjacentes. Il y a des arbres de beaucoup d'eſpèces différentes, dont le bois convient preſque à toutes ſortes d'ouvrages. Le ca-

CHAP. IV. AN. 1773.

pitaine Cook n'avoit encore guère trouvé de bon bois de charpente à la nouvelle Zélande, excepté près de la rivière appellée *Tamiſe*; d'ailleurs la plus grande partie eſt du ſpruce, nom qu'il donna a l'arbre dont le feuillage reſſemble au ſpruce américain, mais dont le bois eſt bien plus peſant, & a du rapport avec le pin réſineux. La plupart de ces ſpruces pourroient ſervir à faire de grands mâts de vaiſſeaux de cinquante canons. Parmi le grand nombre d'arbuſtes qui croiſſent dans la baie Dusky, il n'y en a pas un ſeul qui porte des fruits bons à manger. Mais quant au ſol, aux productions végétales, aux animaux de cette côte, je ne répéterai point ici la deſcription détaillée qu'on en trouve dans le voyage du capitaine Cook. J'obſerverai ſeulement que les Anglois ne trouvèrent pas le pays auſſi dépourvu de quadrupèdes qu'ils l'avoient d'abord imaginé.

Si la baie Dusky préſenta tant d'avantages à nos navigateurs, ils y éprouvèrent auſſi quelques petits déſagrémens. Ils y trouvèrent une grande quantité de mouches noires qui ſe logent

dans le ſable, & qui ſont exceſſivement incommodes. Ils y eurent des pluies preſque continuelles, qui interrompoient ſouvent les travaux. Ces pluies pouvoient, à la vérité, n'être qu'un effet de la ſaiſon; mais il eſt plus probable qu'elles étoient occaſionées par l'exceſſive hauteur des montagnes voiſines, qui doivent rendre la baie très-humide dans tous les tems de l'année. Il eſt néceſſaire de remarquer que la pluie qui mouilla ſi ſouvent les Anglois, ne leur occaſiona pas la moindre maladie. Au contraire, ceux qui avoient quelque diſpoſition à devenir malades en entrant dans la baie, furent bientôt en bon état; & tout l'équipage y jouit d'une ſanté parfaite. On ne peut attribuer cela qu'à la ſalubrité de l'air, & aux proviſions fraîches dont une des plus importantes eſt la bière de ſpruce.

CHAP. IV. AN. 1773.

LES habitans de la baie Dusky ſont de la même race que les autres Zélandois. Ils parlent le même langage. Ils ont les mêmes coutumes. Ils mènent une vie errante; & bien qu'ils ſoient peu nombreux, on ne remarque point que les différentes familles ſoient unies

par l'amitié ou par le beſoin de s'aider mutuellement.

CHAP. IV. AN. 1773.

PENDANT que la Réſolution étoit dans la baie, M. Wales fit beaucoup d'obſervations relatives à la latitude, à la longitude, à la variation de la bouſſole, à la différence des marées (*a*).

EN partant de la baie Dusky, le capitaine Cook dirigea ſa route vers le canal de la Reine Charlotte, où il eſpéroit de trouver l'Aventure. C'étoit alors le 11 de Mai. Il n'arriva rien de remarquable juſqu'au 17, que le vent calma tout-à-coup, l'air devint ténébreux, & tout ſembla préſager la tempête. Bientôt on diſtingua ſix trombes; quatre s'élevoient entre le vaiſſeau & le rivage; la cinquième étoit de l'autre côté, mais très-loin; & enfin la dernière alloit en ſerpentant, & paſſa à cinquante pas de la Réſolution ſans lui faire aucun mal. Le capitaine Cook n'ignoroit pas qu'on prétend que les coups de canon diſſipent les trombes,

11 Mai.

17.

(*a*) La latitude de l'Obſervatoire de M. Wales, dans le port de Pickerſgill, eſt au 45° 47′ 26″ ½ ſud, & la longitude, au 166° 18′ eſt.

& il fut bien fâché de n'en avoir pas fait l'expérience ; mais quoiqu'il eût un canon prêt pour cela, il étoit ſi profondément occupé à conſidérer ces terribles météores, quand il paſſa auprès d'eux, qu'il oublia de faire tirer. CHAP. IV. AN. 1773.

LE lendemain, la Réſolution arriva à la vue du canal de la Reine Charlotte. Le capitaine Cook eut la ſatisfaction d'y trouver l'Aventure ; & les équipages des deux vaiſſeaux jouirent d'une joie égale, en ſe rencontrant, après une ſéparation de quatorze ſemaines. Comme ce qui arriva au capitaine Furneaux, pendant qu'il ne fut point avec le capitaine Cook, eſt étranger à mon Ouvrage, il me ſuffira de rapporter que l'Aventure parcourut la côte de Van-Diemen, plus exactement qu'on ne l'avoit encore fait ; que l'opinion du capitaine Furneaux étoit qu'il n'y a point de détroit entre cette côte & la nouvelle Hollande, mais ſeulement une baie très-profonde ; & qu'enfin ce capitaine eut de nouvelles preuves que les Zélandois étoient antropophages. 18 Mai.

LE 19 au matin, le capitaine Cook 19.

CHAP. IV. An. 1773.

deſcendit ſur le rivage, & alla chercher lui-même du cochléaria, du céleri, & des autres herbes anti-ſcorbutiques. Il eut bientôt le plaiſir de s'en retourner avec ſon canot chargé. Ayant vu qu'on pouvoit ſe procurer aſſez de ces articles pour l'équipage des deux vaiſſeaux, il ordonna qu'on en fît cuire chaque jour avec de la farine & du bouillon pour déjeuner; & avec des pois & du bouillon pour dîner. L'expérience lui avoit appris que ces végétaux, ainſi préparés, étoient excellens pour les gens de mer, & les délivroient bientôt des nombreux ſymptômes ſcorbutiques auxquels ils ſont ſujets.

LE capitaine Cook avoit eu le déſir de viſiter lui-même la terre de Van-Diemen, pour ſavoir ſi elle eſt effectivement jointe à la nouvelle Hollande; mais comme ſon projet venoit d'être exécuté en partie par ſon collegue, il ſe détermina à continuer ſes perquiſitions dans l'eſt, entre les latitudes de 41° & 46°, & il donna ordre que les vaiſſeaux fuſſent prêts le plutôt poſſible pour remettre en mer. Le 20 Mai il envoya à terre le ſeul bélier & la ſeule

20 Mai.

brebis qui lui reſtoient de ceux qu'il avoit apportés du Cap de Bonne-Eſpérance, dans l'intention de les dépoſer à la nouvelle-Zélande. Bientôt après il viſita pluſieurs jardins que le capitaine Furneaux avoit fait enſemencer avec des graines d'Europe. Ils étoient dans l'état le plus floriſſant, & il ſembloit que pour peu qu'on en prît ſoin, ils devoient devenir très-utiles aux Indiens. Le jour ſuivant, le capitaine Cook envoya quelques perſonnes de ſon équipage, travailler un terrein ſur l'iſle Longue, pour un jardin qu'il voulut faire lui-même. Il y ſema diverſes graines, & ſur-tout des carottes, des panais, des turneps, des pommes de terre. Ces racines devoient mieux convenir aux Indiens que les herbages, & il étoit plus aiſé de le leur faire concevoir, en les comparant avec les racines de leur pays, dont ils font un grand uſage.

CHAP. IV. AN. 1773.

21.

LE 22, les Anglois eurent le déſagrément d'apprendre que le bélier & la brebis, qu'ils s'étoient donné tant de peine pour apporter aux Zélandois, avoient été trouvés morts. Il étoit vraiſemblable que ces animaux avoient

CHAP. IV. AN. 1773.

mangé quelques herbes vénéneuſes. Ainſi les eſpérances qu'avoit eues le capitaine Cook, de peupler la nouvelle-Zélande de brebis, furent détruites dans un inſtant.

LES liaiſons que notre navigateur eut cette fois avec les Indiens du canal de la Reine Charlotte, furent très-amicales. Deux ou trois familles vinrent s'établir près des vaiſſeaux, & s'occupèrent conſtamment à pêcher pour les Anglois. Ce ne fut pas un petit avantage pour nos compatriotes, qui ſont bien éloignés d'être auſſi adroits pêcheurs que les Zélandois, ni d'avoir des façons de pêcher qui égalent les leurs. Ainſi chez toutes les nations, il y a quelque art particulier porté à ſa perfection ; & ſouvent les plus polies trouvent quelque choſe à apprendre des plus barbares.

2 Juin. LA Réſolution & l'Aventure furent prêtes à mettre en mer le 2 Juin. Alors le capitaine Cook envoya à terre un bouc & une chèvre ; & le capitaine Furneaux mit près du port des Cannibales, un verrat & deux truies pleines. Nos navigateurs ne doutoient pas que

le pays ne fut bientôt fourni de ces animaux, pourvu que les Indiens ne les détruiſiſſent pas avant qu'ils devinſſent ſauvages. Après cela, il ne pouvoit plus y avoir de danger; & les Zélandois n'étant pas avertis qu'on leur laiſſoit des animaux, ils devoient être naturellement long-tems avant de les découvrir.

UNE choſe aſſez étonnante, c'eſt que, pendant ce ſecond ſéjour dans le canal de la Reine Charlotte, le capitaine Cook ne put pas reconnoître un ſeul des Indiens qu'il y avoit vus à ſon premier voyage. Il ne parut pas même qu'aucun d'eux ſe ſouvînt de lui ou de quelqu'un de ſes compagnons. Il n'y avoit pourtant que trois ans qu'ils étoient venus en cet endroit. Mais il eſt probable que preſque tous les Zélandois qui habitoient aux environs de la rade en 1770, ou en avoient été chaſſés, ou l'avoient délaiſſée volontairement pour aller s'établir ailleurs. Il n'y avoit même pas, la ſeconde fois, un tiers des habitans qui y étoient la premiere. Leur fort de la pointe de Motuara étoit déſert; & de tous les côtés du canal on voyoit des habita-

tions abandonnées. L'opinion du capi-
CHAP. IV. taine Cook étoit que cette contrée
AN. 1773. n'avoit jamais été très-peuplée ; & en comparant les relations de ſes deux voyages, on voit que les Indiens d'Eaheinomauwe ſont un peu plus civiliſés que ceux de Tavai-Poenammoo.

4 Juin. LA journée du 4 fut employée par le capitaine Cook à viſiter un chef Zélandois & toute ſa tribu, compoſée de quatre-vingt-dix à cent perſonnes, hommes, femmes & enfans. Après que le capitaine eut diſtribué quelques préſens à ce chef & à ſon peuple, & qu'il leur eut montré les jardins qu'avoient faits les Anglois, il retourna à ſon bord pour célébrer l'anniverſaire de la naiſſance du Roi d'Angleterre. Le capitaine Furneaux & ſes Officiers furent invités à bord de la Réſolution ; & l'équipage eut des rations doubles pour participer à la joie générale.

COMME quelques perſonnes pourroient trouver extraordinaire que le capitaine Cook ſe fût avancé pour faire des découvertes juſqu'au 46e de latitude ſud, au milieu de l'hiver, il a eu ſoin lui-même d'expoſer les motifs de

ſa conduite. Il avoue d'abord que l'hiver n'eſt nullement favorable aux découvertes. Cependant il croyoit néceſſaire de commencer ſon voyage pendant cette ſaiſon, afin d'en faciliter la ſuite; & de peur que, ſans cela, il n'eût pas le tems, dans l'été ſuivant, de finir de découvrir la partie méridionale de l'Océan pacifique. En outre il penſoit que s'il appercevoit quelque terre en faiſant route à l'eſt, il pourroit commencer à l'examiner, auſſi-tôt que la ſaiſon ſeroit convenable. Indépendamment de toutes ces raiſons, il avoit enfin peu de craintes avec deux bons vaiſſeaux bien approviſionés, & dont les équipages jouiſſoient d'une ſanté parfaite. Où pouvoit-il alors mieux employer ſon tems? S'il n'eût rien découvert, il lui reſtoit du moins l'eſpérance d'apprendre à la poſtérité que ces mers ſont navigables, même au milieu de l'hiver; & cela ſuffiſoit pour ranimer l'ardeur qu'il avoit de continuer ſon voyage, dans des circonſtances où la plupart des marins ſe ſeroient arrêtés.

PENDANT que le capitaine Cook demeura dans le canal de la Reine Char-

lotte, il obſerva que cette ſeconde vi-
CHAP. IV. ſite n'avoit point perfectionné la mo-
AN. 1773. rale des habitans de l'un & de l'autre ſexe. Il avoit juſqu'alors regardé les Zélandoiſes comme les plus chaſtes de toutes les femmes Indiennes. Si elles accordoient quelques faveurs à des perſonnes de l'Endéavour, c'étoit toujours en cachette, & ſans y être jamais engagées par leurs maris. Mais à ſon ſecond voyage, le capitaine apprit que les hommes Indiens étoient eux-mêmes les promoteurs d'un commerce honteux, & que pour un clou ou quelqu'autre bagatelle, ils forçoient les femmes à ſe proſtituer, ſoit que la proſtitution leur fût indifférente, ſoit qu'en ſecret elle bleſſât leurs ſentimens. En même-tems ils bravoient impudemment toute eſpèce de décence. Ces faits devroient intéreſſer toutes les perſonnes qui aiment l'ordre & le bonheur des ſociétés, même quand ils ne ſeroient pas guidés par de plus hautes conſidérations.

17 Juin. LE 17 de Juin, la Réſolution & l'Aventure remirent en mer. Relativement à la partie nautique de la route que les vaiſſeaux firent pour ſe rendre de la

nouvelle-Zélande à Otahiti, je ne redirai point ce qui a déjà été lu dans les relations imprimées; je citerai seulement ce qui a rapport au plan de mon Ouvrage. Ce voyage dura juſqu'au 15 d'Août. On s'apperçut le 29 de Juillet que l'équipage de l'Aventure commençoit à être en mauvais état. Le coq, ou cuiſinier des matelots, étoit mort, & environ 20 perſonnes ne pouvoient plus travailler, tant elles ſe reſſentoient du ſcorbut & de la dyſſenterie. Dans le même tems, il n'y avoit que trois malades à bord de la Réſolution; & un ſeul de ces trois étoit attaqué du ſcorbut. A la vérité, bientôt après, les ſymptômes de cette maladie funeſte commencèrent à ſe manifeſter chez quelques autres; mais on eut recours au moût de bière, à la marmelade de carottes, aux limons, aux oranges; & le ſuccès fut complet.

LE capitaine Cook ne put attribuer la différence des progrès que le ſcorbut avoit fait dans les deux vaiſſeaux, qu'à ce que l'équipage de l'Aventure en étoit plus attaqué que l'autre à ſon arrivée à la nouvelle Zélande, & à ce que cet

CHAP. IV. AN. 1773.

équipage n'avoit mangé que peu ou point du tout de végétaux dans le canal de la Reine Charlotte ; ce qui provenoit & de ce qu'ils n'en connoiſſoient pas les bonnes eſpèces, & de ce que les marins n'aiment point les innovations dans leur régime. Leur averſion pour ces changemens eſt même ſi grande, qu'elle ne peut être vaincue que par l'exemple perſévérant & l'autorité de leur Commandant. Pluſieurs Officiers du capitaine Cook, auſſi bien que ſes matelots, n'aimoient point d'abord le mélange du céleri, du cochléaria & des autres herbages, parmi les pois & la farine bouillie ; quelques-uns refuſoient même abſolument d'en manger. Mais comme ce refûs n'eût aucun pouvoir ſur le Capitaine, inſenſiblement leur répugnance ceſſa. Ils commencèrent à goûter les herbages auſſi bien que leurs compagnons ; & à la longue, il n'y eut pas un ſeul homme dans le vaiſſeau qui n'attribuât le bonheur d'être privé du ſcorbut, à la bière de ſpruce, & aux végétaux dont on avoit fait uſage à la nouvelle Zélande. Mais dès que le vaiſſeau arrivoit enſuite dans quelque

port où l'on pouvoit trouver des plantes anti-ſcorbutiques, le capitaine Cook n'avoit plus beſoin de recommander qu'on en cueillît. Celui qui pouvoit en avoir, ſe croyoit fort heureux. CHAP. IV. AN. 1773.

LE premier d'Août, les vaiſſeaux étoient à 25° 1′ de latitude ſud, & au 134° 6 minutes de longitude oueſt; ce qui eſt preſque le point aſſigné par le capitaine Carteret à l'iſle Pitcairn, qu'il a découverte en 1767; nos navigateurs la chercherent attentivement: mais ils ne la virent point. Suivant la longitude que le capitaine Carteret a donnée à cette iſle, le capitaine Cook paſſa à quinze lieues plus oueſt; cependant, comme c'étoit incertain, il ne crut pas prudent de perdre ſon tems à la chercher. D'ailleurs le mauvais état de l'équipage de l'Aventure, exigeoit qu'il arrivât le plus promptement poſſible dans un lieu propre à ſe rafraîchir. 1 Août.

LA vue de l'iſle Pitcairn, eût été ſans doute utile, pour en vérifier ou corriger la longitude, ainſi que des autres iſles découvertes par le capitaine Carteret, dans le voiſinage de celle-là. Un des inconvéniens du voyage de Car-

teret, c'eſt que ſes longitudes n'aient pas été aſſurées par des obſervations aſtronomiques ; car par là il s'eſt trouvé ſoumis à des erreurs qu'il étoit hors de ſon pouvoir de redreſſer.

CHAP. IV. AN. 1773.

COMME alors le capitaine Cook avoit gagné le nord des traces du capitaine Carteret, il ne conſerva pas l'eſpérance d'y découvrir un continent. Il ne put même ſe flatter que de voir des iſles, à moins qu'il ne retournât vers le ſud. Dans ce voyage, ainſi que dans le premier, il avoit traverſé l'Océan par la latitude de 40°, & au-deſſus, ſans rencontrer rien qui dût lui faire croire qu'il atteindroit le principal objet de ſes pourſuites. Tout, au contraire, s'accorda à le convaincre qu'entre le midi de l'Amérique & la nouvelle Zélande, il n'y a point de continent, & que s'il en exiſte un plus loin dans le ſud, il ne peut être qu'à de très-hautes latitudes. Cependant ce point étoit trop important pour ne le décider que par des conjectures ou des hypothèſes ; il méritoit d'être exactement vérifié ; auſſi le capitaine Cook réſolut d'y conſacrer tout l'été ſuivant.

ON

ON étoit déjà au ſix d'Août, avant que les vaiſſeaux rencontraſſent les vents aliſés (*a*). Ils les eurent du ſud-eſt, étant au 19° 36′ de latitude, & au 131° 32′ de longitude oueſt. Dès que le capitaine Cook ſentit ce vent, il dirigea ſa courſe au oueſt-nord-oueſt, non-ſeulement pour profiter de tous les avantages du vent, mais auſſi pour gagner le nord des iſles découvertes à ſon premier voyage, afin de pouvoir en rencontrer quelqu'autre qu'il n'eût point encore vue. Il ſuivoit alors la même route, qu'a autrefois parcourue M. de Bougainville; il étoit fâché de ne pouvoir pas ſe détourner davantage dans le nord; mais, comme nous l'avons déjà dit, il ne perdoit pas de vue la mauvaiſe ſanté de l'équipage de l'Aventure, qui rendoit ſon arrivée dans quelque iſle connue, plus importante que des découvertes. Cependant quatre iſles s'offrirent à leurs yeux. Le capitaine Cook donna

CHAP. IV. AN. 1773.

(*a*) Il n'eſt pas rare dans ces mers, de ne pas rencontrer les vents aliſés du ſud-eſt avant cette époque.

CHAP. IV. AN. 1773.

à l'une le nom de la Réſolution, & il appella les trois autres, l'iſle Douteuſe, l'iſle de l'Aventure & l'iſle Furneaux. Il crut que c'étoient les mêmes vues par M. de Bougainville, il crut qu'elles compoſoient, avec diverſes autres iſles baſſes & à demi noyées, ce que ce Navigateur françois à nommé l'*Archipel Dangereux*. Le calme de la mer convainquit nos voyageurs qu'ils devoient être environnés de ces iſles, & qu'il étoit néceſſaire de naviguer avec beaucoup de précaution, principalement la nuit (*a*).

LE 15 d'Août, à la pointe du jour, les vaiſſeaux arrivèrent à la vue de l'iſle Oſnabroug ou Maitea, découverte par le capitaine Wallis. Bientôt après le capitaine Cook avertit le capitaine Furneaux que ſon intention étoit d'entrer dans la baie de Oaiti-Piha, proche de

(*a*) L'iſle de la Réſolution, eſt par le 17° 24′, de latitude ſud, & par le 141° 39′ de longitude oueſt.

L'iſle Douteuſe,	17° 20′	141° 38′
L'iſle Furneaux,	17° 5′	143° 16′
L'iſle de l'Aventure,	17° 4′	144° 30′

la pointe ſud-eſt d'Otahiti, afin de tirer le plus de rafraîchiſſemens poſſible de cette partie de l'iſle, avant d'aller à Matavai. A 6 heures du ſoir, Otahiti fut vue dans l'oueſt. Nos navigateurs continuèrent à avancer juſqu'à minuit; puis ils revirèrent de bord, & à quatre heures du matin, ils firent de nouveau voile vers la terre, avec une forte briſe d'eſt. A la pointe du jour, ils ſe trouvèrent à une demi-lieue de diſtance des récifs. En même-tems la briſe diminua. Un calme profond ſuccéda bientôt. Il fut néceſſaire de mettre les canots à la mer pour touer les vaiſſeaux; mais tous les efforts furent inſuffiſans pour les empêcher d'être portés près des récifs. Le calme continuant, la ſituation devenoit de plus en plus dangereuſe. Le capitaine Cook entretenoit pourtant encore l'eſpérance de doubler la pointe oueſt des récifs; mais vers les deux heures de l'après-midi, lorſqu'il fut vis-à-vis d'une ouverture ou paſſage qui étoit dans les rochers, il trouva, en le faiſant ſonder, qu'il n'y avoit pas aſſez d'eau pour qu'un vaiſſeau s'y haſardât. Cependant cette ouverture don-

CHAP. IV. AN. 1773.

noit tant de rapidité à la marée, qu'elle
CHAP. IV. risqua d'être funeste à la Résolution;
AN. 1773. car lorsque les vaisseaux parvinrent vis-à-vis de son courant, ils furent entraînés avec impétuosité. Dès que le Capitaine s'en apperçut, il donna ordre qu'une des chaloupes qui touoit, fut conduite à cent brasses de distance; mais elle ne fit que fort peu d'effet; & les Anglois eurent à craindre un naufrage presque certain. Ils n'étoient plus qu'à deux cables des rochers. Le seul moyen de sauver les vaisseaux étoit de jetter l'ancre; & la sonde ne trouvoit point de fond. Cependant ils mouillèrent un ancre; mais avant que cet ancre tînt, la Résolution ayant moins de trois brasses d'eau, touchoit à chaque retour des vagues, qui se brisoient avec fureur contre la poupe du vaisseau, & menaçoient l'équipage d'un trépas horrible & soudain. Heureusement l'Aventure ne toucha point. Les matelots de la Résolution portèrent au loin deux ancres à touer avec des haussières, & ils trouvèrent un peu de fond. En halant sur ces ancres, le vaisseau fut remis à flot. Le capitaine Cook & ses gens étoient

pourtant toujours dans la plus grande anxiété ; car ils s'attendoient à chaque minute, ou que les ancres revinſſent à bord, ou que les cables fuſſent caſſés par le frottement du rocher. Enfin la marée commença à deſcendre. Soudain le capitaine Cook ordonna que tous les canots fuſſent employés à touer le vaiſſeau. Ayant trouvé ce moyen praticable, on releva les deux ancres : & le vent de terre ſoufflant, les canots furent ſi bien aidés par ce vent, que la Réſolution ſortit bientôt de danger. Le capitaine Cook envoya alors ſes canots pour ſecourir l'Aventure ; mais avant qu'ils l'euſſent jointe, elle étoit à la voile, profitant de la briſe de terre, & laiſſant derrière elle trois ancres, un de ſes grands cables & deux hauſſières, qu'on n'a jamais pu retrouver. Ainſi nos voyageurs furent encore une fois en ſûreté à la mer, après avoir riſqué de périr ſur la même iſle où ils déſiroient ſi ardemment d'arriver. Dans une ſituation ſi cruelle, il fut heureux que le calme qui leur avoit nui, continuât ; parce que ſi la briſe du large s'étoit levée comme de coutume, les vaiſſeaux

CHAP. IV. AN. 1773.

auroient été inévitablement briſés.

CHAP. IV. AN. 1773. PENDANT le tems que les Anglois furent en péril, pluſieurs Otahitiens étoient à bord ou près des vaiſſeaux; mais ils paroiſſoient inſenſibles au malheur des Anglois, ils ne montroient ni crainte, ni joie, ni ſurpriſe quand le vaiſſeau touchoit; & ils ſe retirèrent un peu avant le coucher du ſoleil, ſans la moindre inquiétude. Quoique la plupart d'entr'eux connuſſent le capitaine Cook, quoiqu'ils s'informaſſent de M. Banks, aucun ne demanda des nouvelles de Tupia.

17 Août. LE 17 d'Août, les vaiſſeaux mouillèrent dans la baie de Oaiti-Piha. Soudain ils furent remplis d'Indiens qui leur portoient des noix de coco, des bananes, des pommes de terre, des ignames & d'autres proviſions qui furent échangées contre des clous & des grains de collier. Il y avoit quelques Otahitiens qui ſe diſoient chefs, auxquels le capitaine fit préſent de chemiſes, de petites haches & de diverſes choſes, pour leſquelles ils promirent d'apporter des cochons & de la volaille; mais ils ne tinrent point leur parole; il y a même

apparence qu'ils n'avoient jamais eu deſſein de la tenir.

L'APRÈS-midi, le capitaine Cook deſcendit à terre avec le capitaine Furneaux. Ils vouloient chercher un endroit commode pour prendre de l'eau ; & en même tems ſonder la diſpoſition des Indiens. L'eau, dont on manquoit à bord, parut facile à avoir ; les habitans témoignèrent aux Anglois beaucoup de bonne volonté. Malgré cela, le lendemain ils ne portèrent au marché rien que des fruits & des racines. Les Anglois avoient cependant vu autour des maiſons beaucoup de cochons & de volailles : quand ils en parlèrent, la réponſe fut qu'ils appartenoient à *Waheatoua*, *Earee de hi*, ou Roi, qui n'avoit pas encore paru, non plus qu'aucun autre chef de marque.

PARMI les Indiens qui revinrent à bord de la Réſolution, & dont pluſieurs ne faiſoient pas ſcrupule de s'appeller *Earee*, il y en avoit un, qui, ſe diſant de cette claſſe, avoit été fêté dans la grand'chambre preſque tout le jour. Le capitaine Cook lui avoit fait des préſens, ainſi qu'aux autres Indiens de ſa

CHAP. IV. AN. 1773.

ſuite. Cependant ce prétendu chef fut apperçu s'appropriant des choſes qui ne lui appartenoient pas, & les portant hors de la gallerie. Dans le même tems, il y eut pluſieurs plaintes portées contre les Otahitiens qui étoient ſur le pont ; ce qui engagea le capitaine Cook à les chaſſer tous du vaiſſeau. Le convive de la grand'chambre fut le plus prompt à ſe retirer. Le capitaine ſe ſentit ſi indigné de la conduite de ce chef, qu'après qu'il fut à une certaine diſtance, il fit tirer deux coups de fuſil par-deſſus ſa tête. L'Earee fut ſi épouvanté qu'il ſe jetta à la mer. Alors le capitaine Cook envoya un canot pour prendre la pirogue vuide ; mais quand le canot approcha du rivage, le peuple qui étoit ſur la côte ſe mit à lui lancer des pierres. Le capitaine craignant pour ſes gens, parce qu'ils étoient ſans armes, ſe mit lui-même dans un autre canot pour les aller protéger, & il ordonna qu'on tirât un coup de canon à balle. Les Indiens ſe diſpersèrent ſoudain ; & les Anglois ramenèrent deux pirogues ; mais en peu de temps la paix fut faite. On rendit les pirogues aux premiers qui vinrent les demander.

CE ne fut que le ſoir du même jour, où cette querelle eut lieu, que deux ou trois Otahitiens ſeulement demandèrent des nouvelles de Tupia. Quand ils furent informés des circonſtances de ſa mort, ils parurent fort contents. Le capitaine Cook penſa qu'ils n'auroient pas eu le moindre chagrin quand le pauvre Tupia eut dû ſa perte à toute autre cauſe que la maladie. Ils étoient auſſi peu inquiets d'Aotouroa, celui de leurs compatriotes qui avoit ſuivi M. de Bouguainville ; mais ils faiſoient perpétuellement des queſtions ſur M. Banks & ſur divers autres Anglois qui étoient du premier voyage du capitaine Cook. CHAP. IV. AN. 1773.

DEPUIS ce voyage, l'iſle avoit éprouvé de grands changemens. Toutaha, régent de la grande Péninſule d'Otahiti, avoit été tué dans une bataille donnée entre les peuples des deux royaumes, ſix mois avant l'arrivée de la Réſolution. C'étoit maintenant Otoo qui régnoit. Tubourai-Tomaïde, & pluſieurs autres chefs, amis des Anglais, avoient péri dans ce combat, ainſi que beaucoup de ſimples guerriers. Enfin la paix étoit rétablie entre

les deux peuples qui ſe partagent l'iſle.

CHAP. IV. AN. 1773. 20 Août.

LE 20, l'un des habitans déroba un fuſil à la garde qui étoit à terre. Le capitaine Cook, qui en fut lui-même témoin, fit courir quelques Anglois aux trouſſes du voleur, mais inutilement : pluſieurs Indiens qui ſe trouvoient là, pourſuivirent leur compatriote, le terraſsèrent, & rapportèrent volontairement ce fuſil. Cet acte de juſtice empêcha le capitaine Cook d'avoir beſoin d'uſer de ſévérité. Si les Otahitiens n'avoient pas donné une prompte aſſiſtance, il eût été impoſſible de recouvrer, par la voie de la douceur, le fuſil volé ; & en uſant d'une autre méthode, on eût perdu ſûrement plus de ſix fois la valeur du fuſil.

LA fraude d'un Otahitien, qui ſe diſoit chef, mérite d'être rapportée : cet homme fit une viſite au capitaine Cook, & lui préſenta une grande quantité de fruits ; mais parmi ces fruits, il y avoit beaucoup de cocos qui avoient été percés par les Anglois, & rejettés après qu'on en avoit bu la liqueur ; l'Indien les avoit ramaſſés & ſi bien attachés en paquet, qu'on ne s'en ap-

perçut pas tout de ſuite. Cependant on découvrit la ruſe, & on le lui dit à lui-même ; mais alors ſans la moindre émotion, & affectant une ignorance parfaite, il ouvrit lui-même deux ou trois cocos, comme pour ſe convaincre de la vérité de cet accident ; enſuite il ſe rendit à terre, & il renvoya aux Anglois un préſent de bananes. Ainſi la politique, l'effronterie & la ruſe, ne ſont pas connues des ſeules ſociétés polies. CHAP. IV. AN. 1773.

LE 23 le Capitaine eut une entrevue avec Waheatoua, dont il obtint une aſſez grande quantité de cochons pour régaler les équipages des deux vaiſſeaux. Au premier voyage des Anglois, Waheatoua, qui n'étoit guère qu'un enfant, ſe nommoit Tearée : mais ayant ſuccédé à ſon père, il en avoit pris le nom. 23 Août.

LES fruits qu'on ſe procura dans la baie de Oaiti-Piha, contribuèrent beaucoup à rendre la ſanté à l'équipage de l'Aventure. Pluſieurs matelots, qui avoient été abſolument hors d'état de ſe mouvoir, commencèrent en peu de jours à ſe promener. Quand la Réſolution entra dans la rade, elle n'avoit

CHAP. IV. AN. 1773.

à bord qu'un ſeul ſcorbutique. Un ſoldat de marine, malade depuis long-tems, & qui mourut deux jours après l'arrivée du vaiſſeau à Otahiti, avoit une complication de maux, mais non pas le moindre ſymptôme du ſcorbut.

24 Août.

LE 24 les vaiſſeaux levèrent l'ancre, & arrivèrent le lendemain au ſoir à Matavai. Avant d'avoir mouillé, ils furent remplis d'Indiens, dont pluſieurs étoient connus du capitaine Cook, & le reconnurent très-bien eux-mêmes. Parmi la multitude de peuple qui bordoit le rivage, on diſtinguoit le Roi Otoo. Le jour ſuivant le capitaine Cook alla voir ce prince à Oparée, lieu de ſa réſidence. Il trouva en lui un homme d'une belle figure, parfaitement bien fait, haut de ſix pieds, & âgé d'environ trente ans; mais les qualités de ſon ame ne répondoient pas à ſon extérieur. Quand le capitaine Cook l'engagea à venir le voir à bord du vaiſſeau, Otoo avoua qu'il étoit effrayé des canons, & manifeſta dans ſes actions, comme dans ſes diſcours, une extrême timidité.

A ſon retour d'Oparée, le capitaine

Cook trouva les tentes & les obſervatoires des Aſtronomes déjà dreſſés à la même place, où l'on avoit obſervé le paſſage de Vénus en 1769. Il y avoit vingt hommes malades du ſcorbut dans l'Aventure, & un dans la Réſolution. On les fit ſoudain mettre à terre; & on y établit une garde de ſoldats de marine, ſous le commandement du lieutenant Edgcumbe. CHAP. IV. AN. 1773.

LE 27, Otoo conſentit, avec quelque difficulté, à rendre viſite au capitaine Cook. Il y vint accompagné d'une nombreuſe ſuite, portant un préſent de divers fruits, d'un cochon, de deux gros poiſſons & de beaucoup d'étoffes. Ce jeune Roi, & ſa ſuite reçurent en retour des dons convenables. Quand le capitaine Cook reconduiſit ſes hôtes au rivage, il fut abordé par une femme vénérable, mère du prince Tutaha, tué depuis ſix mois. Cette femme ſaiſiſſant le Capitaine par les deux mains, s'écria en fondant en larmes: *Toutaha Tiyo no toutée maty Toutaha*; c'eſt-à-dire, « Toutaha votre » ami, ou l'ami de Cook, eſt mort. » Notre navigateur fut ſi vivement affecté 27 Août.

du ton & de la douleur de cette femme,
CHAP. IV. qu'il n'auroit pu s'empêcher de mêler
AN. 1773. ſes larmes aux ſiennes, ſi Otoo, à qui cette vue déplaiſoit, ne l'avoit entraîné d'un autre côté. C'eſt même avec peine qu'il obtint depuis de revoir cette Indienne. Il lui donna alors une hache, & quelques autres objets.

LE capitaine Furneaux fit préſent à Otoo de deux chèvres, qui donnoient lieu d'eſpérer, qu'à moins d'accident, elles multiplieroient beaucoup.

PLUSIEURS jours s'étoient écoulés dans des liaiſons d'amitié, on ſe procuroit facilement, & ſans troubles, des pro-
30 Août. viſions; quand, dans la ſoirée du 30, les perſonnes qui étoient à bord de la Réſolution, entendirent crier au meurtre. Il y avoit un grand tumulte ſur la plage, au fond de la baie, & à une certaine diſtance du camp des Anglois. Soudain le capitaine Cook craignant que quelqu'un de ſes gens ne ſe trouvât compromis dans cette affaire, expédia un canot armé pour apprendre la cauſe du trouble, & pour conduire à bord qui que ce fût de ſon équipage qui ſeroit rencontré parmi les Indiens. Il envoya

auſſi à bord de l'Aventure & au camp qui étoit ſur le rivage, pour ſavoir qui eſt-ce qui manquoit ; car tous ceux qui devoient être à bord de la Réſolution y étoient. Les canots revinrent promptement, ramenant trois ſoldats de marine & un matelot. Quelques autres hommes, appartenant à l'Aventure, avoient été également pris. Ils furent tous enfermés à fond de cale ; & le lendemain matin le capitaine ordonna qu'on les punît comme ils le méritoient. Les libertés qu'ils avoient priſes avec les femmes, avoient ſans doute occaſioné la querelle. Mais quelle qu'en fût la cauſe, les habitans furent ſi épouvantés, qu'ils s'enfuirent de leurs habitations pendant la nuit, & l'allarme fut répandue à pluſieurs milles de la côte. Le lendemain, le capitaine Cook, allant viſiter Otoo, trouva qu'il s'étoit retiré loin du lieu où il demeuroit ordinairement. Il fut même quelque tems avant d'être admis en ſa préſence ; & quand il put le voir, il entendit ce Prince craintif ſe plaindre amèrement de ce qui s'étoit paſſé la veille.

CHAP. IV. AN. 1773.

LES malades étant déjà guéris, le 1 Sept.

CHAP. IV. AN. 1773.

complément d'eau à bord, les réparations des vaiſſeaux finies, le capitaine Cook réſolut de remettre en mer ſans délai. Le premier de Septembre, il fit rembarquer tout ce qui étoit ſur le rivage, & démarrer les vaiſſeaux; ce qui occupa les équipages preſque tout le jour. L'après-midi le lieutenant Pickerſgill revint d'Attahourou, lieu où il avoit été envoyé pour tâcher d'obtenir quelques proviſions qu'on lui avoit promiſes. Dans cette courſe, le Lieutenant avoit rencontré Oberée, cette jeune fille que les Anglois ont rendue ſi célèbre. Sa ſituation étoit alors bien différente de l'état brillant dans lequel on l'avoit d'abord vue. Non-ſeulement elle avoit perdu ſa beauté, mais elle paroiſſoit pauvre & très-peu conſidérée dans l'iſle.

Le ſoir, la briſe de terre s'étant levée, les vaiſſeaux ſortirent du port. Le capitaine Cook fut obligé de renvoyer ſes amis Otahitiens, plutôt qu'ils ne le vouloient; mais il les renvoya du moins ſatisfaits de ſes bons traitemens.

De la baie de Matavai, le capitaine Cook dirigea ſa route vers Huaheine, où

où il avoit réſolu de relâcher. Le jour ſuivant il apperçut cette iſle, & le 3 Septembre au matin, il mouilla l'ancre dans le port d'Owharre. L'Aventure n'eut pas le bonheur d'entrer dans ce havre auſſi facilement. Elle toucha ſur le côté nord du canal; mais par les ſecours que le capitaine Cook avoit préparés en cas d'accident, l'Aventure fut aidée à tems, & retirée ſans aucun dommage. Auſſi-tôt que les deux vaiſſeaux furent placés, le capitaine Cook & le capitaine Furneaux ſe rendirent à terre, où les Indiens les reçurent avec la plus grande cordialité. Les échanges commencèrent immédiatement. Auſſi nos navigateurs eurent l'eſpoir d'être abondamment approviſionnés de cochons & de volailles; ce qui devenoit très-précieux dans la circonſtance où ils ſe trouvoient. Le 4, le lieutenant Pickerſgill partit avec la grande chaloupe pour aller trafiquer dans le ſud de l'iſle. Un autre parti commerçant fut envoyé à terre, non loin des vaiſſeaux, & le capitaine Cook ſe chargea de le préſider d'abord lui-même, pour être sûr que les affaires ſeroient enſuite

CHAP. IV. AN. 1773. 3 Sept.

4.

CHAP. IV. AN. 1773.

bien menées ; ce qui devenoit très-important. Tout étant en bon train, il ſe rendit avec le capitaine Furneaux & M. Forſter, chez ſon ancien ami, le vieillard Orée, chef d'Huaheine. Cette viſite fut précédée de quelques cérémonies. Orée envoya d'abord au capitaine Cook l'inſcription gravée ſur une petite pièce d'étain, que le capitaine lui avoit laiſſée en 1769. Elle étoit dans le ſachet que M. Cook avoit fait faire exprès avec une pièce de monnoie Angloiſe contrefaite, & quelques grains de collier qui y avoient été mis dans le même tems ; ce qui prouvoit qu'on en avoit eu beaucoup de ſoin. Après tous les préliminaires, le capitaine déſira d'aller trouver le Roi ; mais on lui dit que le Roi vouloit venir lui-même vers lui. En effet, Orée s'avança vers M. Cook, & l'embraſſa tendrement. Ce n'étoit point une vaine formule de politeſſe, mais l'effet d'une pure affection ; & les pleurs qui couloient le long des joues du vieillard, démontroient les ſentimens de ſon cœur. Les préſens que lui fit alors le capitaine Cook, conſiſtoient en un choix de ce qu'il avoit de meilleur ; car il conſidé-

roit ce bon Indien comme ſon père. Orée lui donna en retour un cochon avec beaucoup d'étoffes, promettant d'ailleurs qu'on s'efforceroit de procurer aux Anglois tout ce qui leur ſeroit néceſſaire; & cette promeſſe fut fidellement remplie. Orée fit plus. Il eut l'attention d'envoyer tous les jours au capitaine Cook, pour ſa table, une grande quantité des meilleurs fruits & des plus excellens végétaux cuits à la mode du pays.

JUSQU'ALORS le ſéjour des Anglois à Huaheine avoit été très-agréable; mais le 6 il ſurvint des accidens qui rendirent ce jour-là fort inquiétant. Quand le capitaine alla ſe promener dans l'endroit où l'on faiſoit les échanges, il apprit qu'un Indien s'étoit conduit avec beaucoup d'inſolence. Cet homme étoit en habit de guerre. Il portoit une maſſue dans chaque main, & il ſembloit réſolu à quelque mauvais deſſein. Le capitaine Cook lui ôta ſoudain ſes maſſues; les briſa devant l'audacieux, & le força, quoique avec peine, de ſe retirer. Dans le même tems M. Sparrman, qui s'étoit imprudemment écarté ſeul, pour herboriſer,

CHAP. IV. AN. 1773.

fut assailli par deux hommes qui lui ôtèrent tout ce qu'il avoit, excepté ses grandes culottes, & qui le frappèrent avec son propre couteau de chasse ; mais heureusement sans le blesser. Quand ils l'eurent dépouillé, ils se sauvèrent. Après cela, un autre Indien lui apporta une pièce d'étoffe pour se couvrir, & le conduisit à la place du marché. Plusieurs habitans y étoient rassemblés ; mais dès l'instant que M. Sparrman parut en cet état, ils prirent tous la fuite. Le capitaine Cook en ayant rappellé quelques-uns, & leur ayant bien persuadé qu'il ne vouloit point se venger sur les innocens, alla se plaindre à Orée. Dès que ce bon vieillard eut écouté les détails de cette affaire, il pleura amèrement. Plusieurs Indiens qui l'entouroient, sensibles à sa douleur, pleurèrent aussi. Ensuite Orée s'indignant contre son peuple, rappella la manière dont le capitaine Cook avoit traité les Indiens, & depuis son arrivée & à son premier voyage, & il observa combien il y avoit de bassesse & d'ingratitude à le récompenser ainsi ! Alors il prit en compte ce qui avoit été

dérobé à M. Sparrman ; il promit de faire faire les recherches les plus exactes pour découvrir les voleurs ; & il demanda à ſuivre le capitaine à ſon bord. Auſſi-tôt les Indiens, craignant pour la ſûreté de leur prince, lui témoignèrent leurs alarmes, & firent tout ce qu'ils purent pour le diſſuader ; mais ce fut en vain. Il entra vîte dans le canot ; & eux voyant que leur Roi chéri étoit au pouvoir des Anglois, jettèrent tous enſemble un cri de déſeſpoir. Il ſeroit impoſſible de rendre leur déſolation. Non-ſeulement ils l'exhortoient, ils le prioient, mais ils s'efforcèrent à à l'arracher du canot ; & il n'y en avoit pas un ſeul dont le viſage ne fût inondé de larmes. Le capitaine Cook, témoin de leur affliction, ſe joignit à eux pour engager Orée à s'en retourner ; mais rien ne changea la réſolution du prince. Il ſupplia lui-même le capitaine d'entrer dans le canot, & ſoudain il ordonna de mettre au large. La ſœur d'Orée fut la ſeule parmi les Indiens qui ſe conduiſit en cette occaſion avec magnanimité. Remplie du même eſprit que ſon frère, elle ne s'oppoſa pas à ſon deſ-

CHAP. IV. AN. 1773.

CHAP. IV. AN. 1773.

ſein. Le projet du Roi, en s'embarquant dans le canot des Anglois, étoit d'aller avec eux à la pourſuite des voleurs. Le capitaine Cook & lui ſe firent donc porter fort loin. Enſuite ils mirent pied à terre. Ils s'enfoncèrent quelques milles dans la campagne, Orée s'informant dans toutes les habitations ſi on ne ſavoit pas qui étoient les coupables. Il auroit même continué ſes perquiſitions juſqu'aux extrémités de l'iſle ; mais le capitaine, qui ne regardoit pas ce qu'on cherchoit comme digne de tant de peine, ne voulut pas aller plus loin. En outre il étoit décidé à partir le lendemain ; tout commerce étoit ſuſpendu par la terreur des Indiens ; & il lui étoit néceſſaire de s'en retourner pour rétablir la facilité des échanges. Ce fut avec beaucoup de reſiſtance qu'Orée renonça à faire lui-même de plus longues recherches, & ſe contenta d'envoyer quelques-uns de ſes Indiens à ſa place. Quand M. Cook & lui revinrent au canot, ils y trouvèrent la ſœur d'Orée, & pluſieurs autres habitans qui s'y étoient rendus par terre. Les Anglois s'embarquèrent

immédiatement, ſans demander au Roi de les ſuivre. Mais il inſiſta pour les accompagner encore, malgré les nouvelles craintes de ſes ſujets. Sa ſœur imita cette fois-là ſon exemple. Elle s'embarqua auſſi, quelque prière que lui adreſſât ſa jeune fille pour l'en détourner. Le Capitaine répondit généreuſement à la confiance que ces deux Princes avoient eue en lui. Après dîner, il les fit ramener au rivage, où des milliers d'Indiens les attendoient, & les reçurent avec des larmes de joie. Tout fut alors content & paiſible. Les habitans vinrent en foule de toutes parts, portant des cochons, des volailles & toute ſorte de fruit; les Anglois remplirent deux canots. Orée lui-même donna au Capitaine un beau cochon & diverſes autres proviſions. Le couteau de chaſſe de M. Sparrman, la ſeule choſe de prix qu'on lui eût dérobée, lui fut rendu avec une partie de ſes habits; & on aſſura que le reſte ſeroit rapporté le lendemain. Quelques autres bagatelles qu'on avoit priſes à des Officiers Anglois qui étoient à la chaſſe, furent auſſi reſtituées exactement.

CHAP. IV. AN. 1773.

CHAP. IV. AN. 1773.

Nous avons rapporté avec ſoin les événemens de cette journée, pour montrer la haute opinion que le chef d'Huaheine s'étoit formée du capitaine Cook, & quelle confiance il avoit miſe en ſon intégrité & en ſon honneur. Orée s'étoit lié d'une amitié ſolemnelle avec notre navigateur, ſuivant les coutumes des inſulaires de la mer du Sud; & il ſembloit penſer que cette amitié ne pouvoit être altérée par des infractions étrangères. Auſſi le capitaine Cook a eu raiſon de remarquer qu'il ſeroit impoſſible de fournir un ſecond exemple d'un Roi, qui, en pareille circonſtance, agiroit de la même manière. Orée n'avoit ſûrement rien à craindre. L'intention du capitaine Cook n'étoit pas de lui faire la moindre injure. Mais lui & ſon peuple pouvoient-ils en être aſſurés? Ils n'ignoroient pas au contraire, qu'étant une fois au pouvoir du capitaine Cook, toutes les forces de l'iſle n'auroient pu délivrer le Roi; & que ſi le Capitaine avoit voulu lui faire payer une rançon, il eût fallu ſe ſoumettre à tout ce qu'il auroit exigé. Auſſi les craintes du peu-

ple pour la ſûreté de ſon chef & pour la ſienne propre, étoient fort raiſonnables. CHAP. IV. AN. 1773.

LE 7 de Septembre, tandis qu'on démaroit les vaiſſeaux, le capitaine Cook alla le matin prendre congé d'Orée, & lui apporta des préſens qui avoient non-ſeulement une valeur imaginaire; mais une utilité réelle. Il lui laiſſa auſſi & la première pièce d'étain qu'il lui avoit donnée avec une inſcription, & une autre petite plaque de cuivre ſur laquelle on grava ces mots: « Les vaiſſeaux de Sa Majeſté Britan- » nique, la Réſolution & l'Aventure, » ont mouillé ici en Septembre 1773 ». Ces plaques, ainſi que quelques autres médailles, furent ſerrées dans un ſac, & Orée promit de les montrer aux premiers vaiſſeaux qui aborderoient dans l'iſle. Le Roi ayant enſuite fait préſent d'un cochon & de beaucoup de fruits au capitaine Cook, ils prirent congé l'un de l'autre; mais ce ne fut pas ſans répandre beaucoup de larmes que le bon vieillard ſe ſépara de ſon ami. Dans cette entrevue, on ne parla point du reſte des effets de M. Sparrman. Comme il étoit encore de bonne heure, 7 Sept.

CHAP. IV. AN. 1773.

le capitaine Cook jugea qu'ils n'avoient pas été rapportés, & ne voulut point en faire mention, de peur de cauſer de la peine à Orée, pour des choſes qu'on n'avoit pas eu le tems de recouvrer. Mais dès que les Anglois ſe furent rembarqués, on conduiſit ſur le rivage, les voleurs qui venoient d'être pris. Orée s'y rendit lui-même, en faiſant prier le capitaine Cook d'y venir, pour ordonner du ſort des coupables, ou être du moins préſent à leur punition. Le capitaine Cook ne crut pas devoir y aller. Il s'en rapporta à l'équité d'Orée.

C'EST à Huaheine que le capitaine Furneaux reçut à ſon bord le jeune Omaï, né dans l'iſle d'Ulietea, & dont on a tant parlé, depuis que nous l'avons vu à Londres. Le capitaine Cook déſapprouva d'abord ce choix, penſant que ce jeune homme ne pouvoit pas donner une opinion avantageuſe des habitans des iſles de la Société. Il étoit inférieur à pluſieurs d'entre eux, par la naiſſance, par le rang, même par la ſtructure, la phyſionomie & la couleur. Cependant le capitaine Cook eut

lieu d'être ſatisfait, par la ſuite, du voyage d'Omaï en Angleterre. CHAP. IV.

PENDANT le peu de ſéjour que nos navigateurs firent à Huaheine, ils y obtinrent beaucoup de proviſions. Ils y achetèrent trois cents cochons au moins avec une immenſe quantité de volailles & de fruits; & ſi les vaiſſeaux y étoient demeurés plus long-tems, ils auroient encore été mieux pourvus. La richeſſe, la fertilité de cette petite iſle, eſt telle, que rien ne paroiſſoit y avoir diminué, par ce que les Anglois en avoient tiré. Tout y reſtoit également dans l'abondance. AN. 1773.

D'HUAHEINE nos voyageurs ſe rendirent à Ulietea, où les échanges continuèrent de la même manière que dans les autres iſles. L'amitié fut vivement renouée entre le capitaine Cook & Oreo, d'Ulietea. Là, les Indiens, demandèrent avec beaucoup d'intérêt, des nouvelles de Tupia; mais quand ils apprirent la cauſe de ſa mort, ils ceſsèrent d'être inquiets.

DANS la matinée du 15, les Anglois furent extrêmement ſurpris de ne voir venir aucun des Indiens à bord des 15 Sept.

CHAP. IV. AN. 1773.

vaiſſeaux, comme ils y étoient venus juſques alors. Comme deux matelots de l'Aventure avoient paſſé toute la nuit à terre, le capitaine Cook conjectura que les habitans les avoient volés, & craignoient qu'on n'en tirât vengeance. Cependant cela n'étoit point, les deux matelots ayant été très-bien traités, ne purent fournir aucune raiſon de la fuite précipitée des Indiens. Tout ce que le capitaine put apprendre, c'eſt que pluſieurs habitans étoient tués & d'autres bleſſés par les fuſils des Anglois; ce qui l'inquiéta beaucoup pour le ſort de deux chaloupes qu'il avoit envoyées à l'iſle d'Otaha. Soudain il réſolut d'aller trouver le chef. Dès qu'il l'aborda, Oreo jetta ſes bras autour du cou de M. Cook & fondit en larmes. Toutes les femmes, tous les hommes qui l'entouroient, pleuroient auſſi. La déſolation étoit générale, M. Cook en fut non moins ému qu'étonné. Enfin, tout ce qu'il ſut, c'eſt que les habitans, alarmés de l'abſence des deux chaloupes angloiſes, & croyant que les hommes qui les conduiſoient avoient déſerté, imagi-

noient que le capitaine puniroit les Indiens pour recouvrer ſes gens ; quand tout fut éclairci, on reconnut qu'il n'y avoit pas eu un ſeul Anglois, ni un ſeul Indien inſulté. Cette terreur panique montre dans toute ſa foibleſſe la timidité naturelle des peuples des iſles de la Société.

Nos navigateurs ne furent pas moins heureux à Ulietea qu'à Huaheine, pour ſe procurer des proviſions. Le capitaine Cook eſtima que le nombre des cochons achetés s'élevoit à plus de quatre cents. Il y en avoit beaucoup de bons à rôtir tout entiers. Il y en avoit quelques-uns du poids d'un quintal ; mais le plus grand nombre étoit du poids de quarante à cinquante livres. Enfin les Indiens en offrirent bien plus qu'on ne pouvoit en prendre. Auſſi nos voyageurs furent en état de continuer leur route avec beaucoup d'agrément & d'avantages.

PENDANT cette ſeconde viſite que le capitaine Cook fit aux iſles de la Société, il eut bien occaſion d'en connoître les mœurs & les loix. Il apprit qu'un vaiſſeau Eſpagnol avoit été ré-

CHAP. IV. AN. 1773.

cemment à Otahiti. Les Indiens ſe plaignoient que les gens de ce vaiſſeau leur avoient communiqué une maladie qui leur affectoit la tête, la gorge, l'eſtomach, & enfin les faiſoit mourir. Quant à un autre mal, dont les effets ont été depuis quelques tems ſi funeſtes au monde, le capitaine Cook ne put ſavoir, quelques informations qu'il prît, s'il étoit connu des Inſulaires ou non, avant qu'ils euſſent été viſités par les Européens; mais s'ils n'en avoient pas connoiſſance avant, ils la doivent, ſans aucun doute, au voyage de M. de Bougainville.

UNE choſe que le capitaine Cook déſiroit vivement, c'eſt d'apprendre ſi les ſacrifices de ſang humain font partie des coutumes religieuſes de ces peuples. L'homme à qui il le demanda d'abord, & quelques autres depuis, prirent beaucoup de peine pour en faire l'explication. Mais les Anglois entendoient trop peu la langue du pays, pour bien comprendre ce que ces prêtres diſoient. Le capitaine Cook apprit enſuite d'Omaï que les habitans des iſles de la Société immoloient des hommes

à l'Être-Suprême. Toutes les notions qu'il eut en outre, concernant la religion des Indiens, furent très-imparfaites, excepté dans ce qui a rapport aux cérémonies funèbres.

LE capitaine Cook eut dans ce voyage occaſion de reconnoître l'injuſtice qu'on avoit faite, pendant le premier, aux femmes d'Otahati & des iſles voiſines. On les avoit repréſentées, ſans aucune exception, toujours prêtes à accorder leurs faveurs au premier homme qui leur en offroit le prix; mais M. Cook découvrit que c'étoit abſolument faux. Les faveurs des femmes mariées & des jeunes filles d'une certaine claſſe, ſont auſſi difficiles à obtenir là que dans tout autre pays. Les filles, même du rang le plus inférieur, ne ſont pas auſſi coupables qu'on l'avoit d'abord cru. Il y en a beaucoup qui ne ſe prêtent jamais à des familiarités indécentes. Le docteur Hawkeſworth s'eſt ſans doute trop étendu ſur ce ſujet, dans la relation des premières découvertes du capitaine Cook; & les éclairciſſemens que ce capitaine a obtenus à cet égard, en ſont d'autant plus pré-

cieux. Toute ame honnête doit être flattée, en apprenant ce qui fait honneur à la nature humaine, & en particulier aux femmes. Leur chaſteté eſt leur gloire ; & cette vertu ſemble ſi néceſſaire au bon ordre de la ſociété, qu'il eſt doux de réfléchir qu'il n'y a point de pays, ignorant ou barbare, où elle ne ſoit regardée comme un devoir.

CHAP. V. AN. 1773.

Le ſecond voyage de M. Cook le mit auſſi à portée d'acquérir de nouvelles connoiſſances, relatives à la géographie des iſles de la Société. Il trouva qu'Otahiti eſt bien plus étendue qu'il ne l'avoit penſé (*a*). Les Aſtronomes furent également attentifs à y faire toutes les obſervations qui dépendoient d'eux.

17 Sept. Le 17 de Septembre, le capitaine Cook partit d'Ulietea, en dirigeant ſa courſe vers l'oueſt, avec un peu d'inclinaiſon au ſud. Le 23 du même mois, il découvrit une terre à laquelle il donna

(*a*) La latitude de la Baie de Oaiti-Piha, eſt au 17° 46′ 23″ ſud, & la longitude au 0° 21′ 25″½ de la pointe de Vénus : ou au 149° 13′ 24″ à l'oueſt de Greenwich.

le

le nom de l'ſle d'*Harvey*. Le premier d'Octobre il vit l'iſle de Middlebourg. Tandis qu'il cherchoit un lieu propre à aborder, il vint deux canots, dans chacun deſquels étoient deux ou trois hommes, qui, à la première invitation, montèrent hardiment dans les vaiſſeaux. Leur confiance donna au capitaine Cook une ſi bonne opinion d'eux, qu'il réſolut de leur faire une viſite; & il l'exécuta le lendemain. A peine les vaiſſeaux avoient mouillé l'ancre, qu'ils furent environnés de canots remplis d'Indiens; ils apportoient des étoffes & diverſes curioſités qu'on troqua pour des clous ou d'autres objets de fantaiſie. Parmi les Indiens qui vinrent à bord, il y avoit un chef, nommé *Tyoony*, dont le capitaine Cook s'empreſſa de gagner l'amitié, en lui faiſant préſent d'une hache & de quelques clous. Un parti de nos navigateurs, ayant le capitaine Cook à ſa tête, ſe rendit à terre avec deux canots. Une foule immenſe de peuple bordoit le rivage & les ſalua avec des acclamations de joie. Ce peuple étoit dans les diſpoſitions les plus pacifiques; il ne portoit

CHAP. IV. AN. 1773.

CHAP. IV. AN. 1773.

pas la moindre arme, le plus léger bâton. Il ſembloit plus envieux de donner que de recevoir. Les Indiens qui ne pouvoient pas s'approcher des canots, jettoient leurs étoffes par-deſſus la tête des autres, & ſe retiroient ſans rien demander, même ſans attendre qu'on leur envoyât quelque choſe en retour. Toute cette journée fut employée de la manière la plus agréable. Le ſoir, quand les Anglois ſe retirèrent à bord, ils ſe félicitèrent du plaiſir dont ils avoient joui, & de l'accueil des Inſulaires, qui ſembloient s'être efforcés, à l'envi, de témoigner de la bienveillance à leurs hôtes. Cependant une telle conduite étoit plutôt l'effet du bon naturel que d'un ſentiment particulier pour les Anglois; car lorſque le capitaine Cook annonça ſon départ à Tyoony, ce prince n'en parut pas ému. Parmi les divers préſens que le capitaine Cook lui fit, il y avoit un aſſortiment de graines de jardinage, qui, bien ſoignées, pouvoient devenir d'un grand avantage pour le pays.

De l'iſle de Middlebourg, les vaiſſeaux ſe rendirent à celle d'Amſterdam.

Les habitans ne ſe montrèrent pas moins empreſſés que leurs voiſins, a former des liaiſons d'amitié avec les Anglois. Véritablement ils n'apportoient, non plus que les autres, que des articles peu utiles, tels que des étoffes ou des nattes. Cependant, les matelots étoient aſſez ſimples pour troquer leurs vêtemens contre ces bagatelles. Pour mettre fin à un trafic ſi onéreux, & pour tâcher d'obtenir quelques rafraîchiſſemens, le capitaine défendit que perſonne achetât aucun objet de curioſité. Cette loi produiſit l'effet déſiré. Quand les Indiens virent qu'on ne vouloit faire des échanges que pour des comeſtibles, ils portèrent des bananes & des cocos en abondance, ainſi que quelques volailles & quelques cochons. Ils troquèrent ces objets contre des clous & des vêtemens. Les moindres haillons ſuffiſoient pour avoir un cochon, ou au moins une volaille.

CHAP. IV. AN. 1773.

La manière de faire les échanges bien aſſurée, & des Officiers choiſis pour y veiller & pour prévenir les diſputes, le capitaine Cook déſira de connoître, autant qu'il lui ſeroit poſſible,

CHAP. IV. AN. 1773.

l'iſle d'Amſterdam. Il fut en cela très-favoriſé par l'amitié d'Attago, l'un des principaux chefs. Le capitaine Cook fut frappé d'admiration, quand il examina la beauté de la campagne, & le ſoin avec lequel on la cultive. Il ſe crut tranſporté dans l'une des plus fertiles plaines de l'Europe. Il n'y vit pas un ſeul morceau de terrein négligé. Les chemins n'ont que la largeur abſolument néceſſaire, & les clôtures ou haies qui ſéparent les champs, ne ſont que de quatre pouces de hauteur; encore ces haies ſont-elles formées de plantes ou d'arbuſtes utiles. Chaque vallon de l'iſle eſt de même; il n'y a point de lieu au monde où la nature, aſſiſtée par un peu d'induſtrie, déploie autant de richeſſe.

QUELQUE bons que ſoient les Indiens de l'iſle d'Amſterdam, ils ne ſe montrent pas totalement exempts de cette inclination au vol, qu'ont tous les inſulaires de la mer du ſud. Cependant, leurs rapines ne furent pas alors aſſez conſidérables pour cauſer beaucoup de troubles, ou pour exciter des querelles générales.

L'ENTREVUE du capitaine Cook avec le roi de l'isle, fut assez remarquable. Cette majesté étoit assise d'un air si sérieux, si stupide & si rechigné, que le capitaine la prit pour un imbécille, que les Indiens révéroient par quelques motifs de superstition. Quand il la salua & lui parla, elle ne lui répondit, ni ne parut le remarquer. Les présens même que le capitaine offrit à ce roi, ne dérangèrent point sa gravité; on n'en tira pas un seul signe de tête. Comme il étoit dans le printems de son âge, il est possible qu'une fausse idée de sa dignité l'engageât à affecter un extérieur aussi sottement grave. L'histoire des peuples plus policés pourroit fournir des exemples qui confirmeroient cette supposition. CHAP. IV. AN. 1773.

LA description générale & détaillée des isles de Middlebourg & d'Amsterdam, se trouve dans les relations du capitaine Cook; c'est pourquoi, je ne la répéterai point ici: mais je rapporterai quelques particularités, qui, j'espère, ne déplairont point à mes lecteurs.

IL faut d'abord observer que ces isles

CHAP. IV. AN. 1773.

ſont défendues contre la mer, par un rempart de rocher de corail, qui s'étend à plus de cent braſſes loin du rivage. La violence des ondes eſt amortie par ce rocher, avant qu'elles arrivent juſqu'à terre. A la vérité, la plupart des iſles que le capitaine Cook a viſitées dans cette partie du globe, ſont entourées de même, & c'eſt là une nouvelle preuve de la bonté & de la ſageſſe de la Providence ; car, par le moyen des rochers, la nature a préſervé de l'effort des vagues, les iſles qui ne ſont que comme des points perdus au milieu de l'immenſe Océan qui les environne (*a*).

M. FORSTER trouva à Amſterdam, non-ſeulement les mêmes plantes qui ſont à Otahiti & dans les iſles voiſines, mais beaucoup d'autres, dont l'eſpèce n'étoit point encore connue. Le capitaine eut ſoin d'enrichir l'agri-

(*a*) Les iſles de Middlebourg & d'Amſterdam ſont ſituées entre la latitude de 21°. 29′ & 21°. 3′ ſud, & la longitude de 174° 4′ & 175° 15′ oueſt, ſuivant les obſervations faites ſur les lieux.

culture des Indiens d'Amſterdam, d'un assortiment de graines de jardinage.

LES cochons & les volailles ſont les ſeuls animaux que les Anglois aient vu dans cette iſle. Les cochons ſont parfaitement ſemblables à ceux des autres parties de la mer du ſud ; mais les volailles l'emportent de beaucoup. Il y en a peu en Europe qui les égalent & pour la groſſeur & pour la délicateſſe.

LES hommes & les femmes y ont à-peu-près la taille des Européens. Leur couleur eſt celle d'un cuivre très-clair, & beaucoup plus uniforme que parmi les Indiens d'Otahiti. Pluſieurs Anglois furent même d'opinion que les habitans de Middlebourg & d'Amſterdam étoient d'une plus belle race, mais quelques autres, ſurtout le capitaine Cook, penſoient le contraire. Quoi qu'il en ſoit, ils ont beaucoup de régularité dans les traits. Ils ſont bien faits, actifs, légers & joyeux. Les femmes principalement ſont les plus gaies que nos voyageurs aient vues ; & pour peu que quelqu'Anglois parût ſe plaire avec elles, elles babilloient à ſon côté, ſans y être en-

CHAP. IV. AN. 1773.

gagées, & ſans conſidérer qu'elles n'étoient point entendues : d'ailleurs, elles paroiſſoient en général aſſez modeſtes. Comme on s'étoit déjà plaint à bord d'une certaine maladie, le capitaine Cook prit tout le ſoin poſſible pour empêcher qu'on ne la communiquât à ces Indiens. Nos navigateurs eurent le plaiſir d'entendre chanter ſouvent les femmes. Leurs airs ſont très-agréables. Elles ont une méthode ſingulière de battre la meſure, en faiſant craquer leurs doigts. Leur muſique eſt harmonieuſe, leur voix douce, leur ton extrêmement juſte.

IL y a une coutume bien extraordinaire dans ces iſles. Preſque tous les habitans manquent d'un de leurs petits doigts. Ce n'eſt point particulier au rang, à l'âge, ou au ſexe. L'amputation n'eſt pas même fixée à une certaine époque de la vie ; elle eſt arbitraire, & pourtant générale. Nos navigateurs cherchèrent en vain à découvrir la cauſe d'une ſi bizarre pratique.

LES Anglois demeurèrent trop peu de tems à Amſterdam & à Middlebourg, pour pouvoir acquérir une grande con-

noiſſance du langage ; cependant, plus ils y firent attention, plus ils trouvèrent qu'il reſſembloit à celui d'Otahiti & des autres iſles de la Société. La différence n'eſt même pas auſſi grande qu'entre les idiomes de quelques Provinces d'Angleterre.

LE 7 d'octobre, le capitaine Cook continua ſon voyage. Son intention étoit de ſe rendre directement dans le canal de la Reine-Charlotte à la nouvelle Zélande, pour y prendre l'eau & le bois dont il avoit beſoin, & enſuite de continuer ſes perquiſitions dans le ſud & dans l'eſt. Le lendemain de ſon départ d'Amſterdam, il paſſa près de l'iſle Pilſtart, que Taſman avoit découverte (*a*). 7 Octob.

LE 21, il vit la terre de la nouvelle Zélande, étant à la diſtance de huit ou dix lieues du cap Table. Comme il déſiroit d'enrichir le pays des animaux & des plantes qui y manquoient, &

(*a*) L'iſle Pilſtard eſt au 22°. 26′ de latitude ſud, & au 175° 50′ de longitude oueſt ; elle eſt à trente-deux lieues de Middlebourg.

CHAP. IV. AN. 1773.

qui pouvoient, par la ſuite, être d'un grand avantage pour les habitans, une des premières choſes qu'il fit, ce fut de donner à un chef Zélandois, qui étoit venu à bord dans une pirogue, deux verrats, deux truies, quatre poules, deux coqs, & une grande quantité de graines de jardinage, des eſpèces les plus utiles, telles que du froment, des pois, des fèves, des choux, des turneps, des oignons, des carottes, des navets, des ignames. Quoique l'Indien fût bien plus charmé d'un clou, que des riches préſens que le capitaine Cook venoit de lui faire, il promit d'en prendre ſoin, & ſurtout de ne point tuer les animaux. S'il a rempli ſa promeſſe, ils ſuffiront, ſans doute, avec le tems, pour garnir l'iſle de leurs eſpèces.

LE capitaine Cook ne put entrer que le 3 de Novembre dans le canal de la Reine Charlotte. Il mouilla l'ancre dans le port du vaiſſeau. Il avoit été obligé de tenir la mer autour de l'isle, & d'eſſuyer beaucoup de mauvais tems depuis le 21 Octobre. Une tempête terrible l'éloigna de la terre pendant deux

jours ; il y auroit eu même beaucoup de danger pour lui, ſi, par bonheur, il n'eût pas alors été hors du Cap, & à l'abri de la baſſe côte. C'eſt à la ſuite de cette tempête qu'il perdit de vue l'Aventure, dont on n'eut aucune nouvelle pendant le reſte du voyage.

LE premier objet dont s'occupa le capitaine Cook, quand il fut dans le canal de la Reine Charlotte, c'eſt de réparer ſon vaiſſeau, qui avoit beaucoup ſouffert, ſur-tout dans les voiles & dans les cordages. Il fit auſſi viſiter ſa proviſion de biſcuit, & il eut le déſagrément d'en trouver beaucoup de gâté. Pour tâcher de remédier un peu à cet inconvénient, il donna ordre qu'on ouvrît tous les tonneaux de biſcuit, qu'on triât celui qui étoit piqué des vers, & qu'on le paſsât au four; malgré cela il y en eut quatre mille deux cents quatre-vingt-dix livres, entiérement perdus, & environ trois milliers de celui qu'on fit recuire ne pouvoient être mangés que par des perſonnes comme nos navigateurs.

LE capitaine Cook s'empreſſa de ſavoir ce qu'étoient devenus les ani-

maux qu'il avoit laiſſés au mois de Mai à la nouvelle Zélande. Il vit la plus jeune des truies qu'avoit dépoſées le capitaine Furneaux ; elle étoit en bon état & très-apprivoiſée. Les Indiens aſſurèrent que le verrat & l'autre truie s'étoient enfuis dans le bois, mais n'avoient point été tués. Ils racontèrent auſſi que les deux chèvres lâchées au fond de la baie, avoient été égorgées par un méchant Zélandois nommé Goubiah. Ainſi le capitaine eut la douleur d'apprendre que tous les ſoins bienveillans qu'il prenoit pour les avantages de ce pays, étoient rendus vains par les hommes même qui en étoient l'objet. Les jardins avoient eu plus de ſuccès ; les Indiens avoient laiſſé tout ce qu'on y avoit planté, excepté les patates, aux ſoins de la nature ; & la nature avoit été ſi favorable à ces jardins, que tout étoit dans un état floriſſant.

CHAP. IV. AN. 1773.

MALGRÉ l'inſouciance & la folie des Zélandois, le capitaine Cook perſiſta dans ſon zèle à les ſervir. Il donna à ceux qui demeuroient près du port un verrat, une jeune truie, deux coqs

& deux poules qui venoient des iſles des Amis. Dans l'oueſt de la baie, il fit lâcher, à l'inſçu des Indiens, trois truies & un verrat, deux poules & deux coqs. On les porta un peu loin dans le bois, & on leur laiſſa à manger pour dix ou douze jours; précaution qu'on prit pour empêcher que ces animaux vinſſent tout de ſuite chercher leur nourriture du côté du rivage, & ne fuſſent découverts par les habitans. Le Capitaine déſiroit de remplacer les deux chèvres qu'avoit tuées Goubiah, en lâchant ſur la rive les deux ſeules qui lui reſtoient; mais bientôt après le mâle mourut par un accident, dont on ne put pas découvrir la cauſe. Soit qu'il eût mangé quelque herbe vénéneuſe, ſoit qu'il eût été piqué par des orties qui ſont très-communes ſur cette côte, l'animal éprouva des tranſports de rage; & dans un de ces accès, on dit qu'il ſauta dans la mer & ſe noya. Toutes les peines qu'avoit priſes M. Cook pour naturaliſer dans la nouvelle Zélande des chèvres & des brebis, furent donc inutiles; mais il eſpéra qu'il ſeroit plus heureux pour les cochons & les volailles.

CHAP. IV. AN. 1773.

UN jour le Boſſeman étant allé couper des balais avec quelques matelots, ils enfoncèrent une cabane, dans laquelle les Zélandois avoient dépoſé, non-ſeulement ce qu'ils avoient reçu des Anglois, mais leurs propres biens. Soudain les maîtres de la cabane vinrent ſe plaindre au capitaine Cook; & un des Anglois ayant été déſigné comme le principal voleur, le capitaine ordonna qu'il fût puni aux yeux des Indiens. Alors ceux-ci, quoiqu'on ne pût rien recouvrer des choſes volées, parurent fort ſatisfaits. Le capitaine Cook avoit pour principe de punir les moindres crimes, dont ſes gens ſe rendoient coupables envers les nations ſauvages. Il penſoit que, quoique les ſauvages volaſſent avec impunité, ce n'eſt pas une raiſon pour que nous agiſſions de la même manière. Les Zélandois avoient une inclination au vol, qui pouvoit bien s'être accrue à la vue des objets nouveaux que les Anglois leur préſentoient; cependant ils avoient aſſez d'idée de la juſtice pour s'adreſſer au capitaine Cook, dès qu'on leur prenoit quelque choſe. Ce Capitaine étoit

donc perſuadé que la meilleure méthode pour engager les peuples ſauvages à ſe bien conduire, c'eſt de les convaincre d'abord de la ſupériorité que donnent aux Européens les armes à feu, & de ſe tenir enſuite toujours ſur ſes gardes. Une telle conduite, jointe à une honnêteté rigoureuſe & à beaucoup de douceur, doit leur perſuader qu'il eſt de leur intérêt de ne pas troubler nos navigateurs, & les empêcher de former contr'eux aucun plan général d'attaque.

CHAP. IV. AN. 1773.

LES Anglois eurent, à l'époque dont nous parlons, une preuve indubitable que les Zélandois étoient antropophages. Cette découverte frappa de terreur l'ame d'Oedibée, jeune homme de Bolabola, que le capitaine Cook avoit embarqué à Ulietea. Sa conſternation le rendit immobile; & l'art du plus habile peintre ne pourroit rendre que foiblement l'horreur qu'exprimoit ſon regard & toute ſa perſonne. Quelques Anglois l'ayant rappellé à lui-même, il pleura amèrement; il mêla des imprécations à ſes larmes; & appellant les Zélandois hommes infâmes,

CHAP. IV. AN. 1773.

il les assura qu'il ne vouloit pas être plus long-tems leur ami. Dès-lors, il ne souffrit pas qu'ils l'approchassent. Il refusa même de toucher le couteau qui avoit servi à couper de la chair humaine. Telle étoit l'indignation d'Oedibée contre une si abominable coutume ; indignation qui mérite, comme l'a remarqué M. Cook, d'être imitée par les êtres les plus raisonnables. Les sentimens de ce jeune Indien font voir quelle différence prodigieuse il y a entre les mœurs des habitans des isles de la Société & celles des habitans de la nouvelle Zélande. L'opinion constante du capitaine Cook étoit pourtant que les nouveaux Zélandois ne mangeoient que les ennemis qu'ils tuoient à la guerre.

PENDANT le séjour que les Anglois firent dans le canal de la Reine Charlotte, ils furent abondamment approvisionnés de poisson. Les Indiens le leur vendoient à très-bas prix. D'ailleurs, indépendamment des légumes que fournissoient déjà leurs jardins, ils trouvoient sur le rivage beaucoup de cochléaria & de céleri que le capitaine Cook

Cook faiſoit préparer tous les jours pour l'équipage. Grace à ſa vigilance continuelle, toutes les perſonnes du vaiſſeau ſuivirent pendant trois mois un régime rafraîchiſſant, & il n'y eut pas à bord un ſeul malade. CHAP. IV. AN. 1773.

LA veille de ſon départ, M. Cook écrivit ſur un papier les avis qu'il crut néceſſaires de donner au capitaine Furneaux, s'il venoit dans le canal. Ce papier fut mis dans une bouteille & caché ſous les racines d'un des arbres du jardin, de manière qu'il ne pouvoit pas manquer d'être découvert, ſi le capitaine Furneaux, ou quelqu'autre Européen, étoit arrivé par haſard dans le port.

NOTRE navigateur ne quitta point la nouvelle-Zélande, ſans faire des obſervations utiles ſur la côte qui s'étend entre le Cap Terrawhitte & le Cap Palliſer. Tous les Anglois qui étoient à bord de la Réſolution, penſant unanimement que l'Aventure n'étoit pas ſur la côte de la nouvelle-Zélande, M. Cook renonça à l'eſpérance de la revoir pendant le reſte du voyage. Toutefois cet accident ne rallentit point en lui le

CHAP. IV. AN. 1773.

désir de parcourir entièrement la partie qu'il n'avoit point vue de l'Océan Pacifique, & il résolut d'y employer toute la saison suivante. En partant de la nouvelle Zélande, il eut la satisfaction de voir qu'aucun homme de son équipage n'étoit découragé ; qu'aucun ne pensoit que les dangers qu'il alloit affronter, devoient lui paroître plus redoutables par l'absence de l'Aventure. La confiance que leur Commandant leur inspiroit à tous, les rendoit aussi ardens à le suivre dans les mers Australes, & par-tout où il voudroit les conduire, que si leurs compagnons de fortune eussent encore été avec eux.

26 Nov. LE 26 de Novembre, le capitaine Cook sortit enfin du canal de la Reine Charlotte, dans la nouvelle Zélande, & cingla vers le sud, en gouvernant un peu est. Peu de jours après, nos navigateurs reconnurent qu'ils étoient placés sur les vrais antipodes de leurs amis de Londres ; & conséquemment à la plus grande distance possible.

12 Déc. CE ne fut que le 12 de Décembre

qu'ils rencontrerent une iſle de glace (*a*). Elle étoit beaucoup plus loin dans le ſud que la première glace qu'ils avoient vue l'année précédente, en partant du Cap de Bonne-Eſpérance ; bientôt après ils trouvèrent continuellement des iſles de glace, & leur navigation en devint de plus en plus pénible & dangereuſe. Quand ils furent aux 67° 5′ de latitude ſud, ces ſortes d'iſles & d'autres grands morceaux de glace flotante, les embarraſsèrent tellement, qu'ils avoient beaucoup de peine à empêcher le vaiſſeau d'en être briſé. Le 22 du même mois la Réſolution arriva à la plus haute latitude où elle eût encore été (*b*). La route étoit alors ſi périlleuſe, que le capitaine Cook crut devoir retourner vers le nord. D'ailleurs il n'y avoit aucun eſpoir de rencontrer la terre, ni même de pouvoir pénétrer plus avant dans le ſud ; & il eût été peu ſage de ſuivre cette

CHAP. IV. AN. 1773.

(*a*) C'étoit par les 62° 10′ de latitude ſud, & par les 172° de longitude oueſt.

(*b*) 67° 31′ latitude ſud. 142° 54′ longitude oueſt.

latitude vers l'eſt, non-ſeulement par rapport à la glace, mais parce qu'il reſtoit au nord un vaſte eſpace de mer, qui n'avoit point encore été traverſé, & où il pouvoit y avoir des terres. A meſure que nos navigateurs s'avançoient dans le nord-eſt, les iſles de glace ſe multiplioient au point, que le 24 Décembre à midi, ils en comptèrent près de cent autour d'eux, ſans comprendre une foule immenſe d'autres pièces d'une moindre grandeur. Ils paſsèrent donc les fêtes de Noël de la même manière que l'année d'auparavant. Heureuſement qu'ils eurent un tems aſſez clair, & qu'ils jouirent preſque continuellement du jour. Si dans une pareille ſituation ils avoient eu des brumes, il n'eût fallu rien moins qu'un miracle pour les empêcher de périr.

CHAP. IV. AN. 1773. 24 Déc.

TANDIS que la Réſolution naviguoit dans de ſi hautes latitudes, pluſieurs perſonnes de l'équipage furent attaquées d'une petite fièvre, occaſionée par l'excès du froid; mais cette maladie céda aux plus légers remèdes, & diſparut en peu de jours. Le 5 de Janvier 1774, le vaiſſeau étoit encore à

5 Janv. 1774.

plus de cinquante degrés de latitude, & il n'y avoit qu'un ou deux malade à bord.

APRÈS que le capitaine eut traverſé une vaſte étendue de mer, ſans rien découvrir, il revira de bord, & dirigea de nouveau ſa courſe vers l'oueſt. Le 30 de Janvier, à travers tous les embarras & les difficultés de ces iſles de glace, dont nous avons déjà parlé, & qu'il ſeroit ennuyeux de décrire ſans ceſſe, il parvint juſqu'au ſoixante-onzième degré de latitude auſtrale (*a*): ainſi, quand il eût pu aller plus loin, il y auroit peut-être eu de la folie à le faire, puiſqu'il ſe ſeroit expoſé au plus grand danger ſans le moindre avantage. Le Capitaine & tous les officiers étoient d'avis que la glace qu'ils voyoient devant eux s'étendoit juſques au pôle, ou cachoit peut-être quelque terre depuis le commencement des ſiècles. Si en effet il y a là une terre, elle ne peut pas être plus habitée par les animaux & par les oiſeaux, que la

(*a*) 71° 10′ latitude ſud. 106° 54′ longitude oueſt.

CHAP. IV. AN. 1774.

glace même qui doit la couvrir entièrement. Quoique notre navigateur eût l'ambition d'aller, non-seulement au-delà d'où les autres marins sont allés, mais encore aussi loin que l'homme puisse pénétrer, il fut un peu moins mécontent des obstacles qui s'offroient devant lui, en considérant que ces obstacles bornoïent les tourmens & les périls inséparables d'un voyage comme le sien. Enfin, il fut contraint, par l'impérieuse nécessité de s'arrêter, & de s'ouvrir une nouvelle route vers le nord.

Le capitaine Cook résolut alors de passer l'hiver (*a*) suivant du côté du tropique, à moins qu'il ne trouvât avant cette époque, un endroit plus convenable. Il étoit déjà presque certain de l'impossibilité de découvrir un continent dans ces mers, puisque s'il existoit, il devoit être trop avant sous les glaces du pôle, pour qu'on pût y

(*a*) Il faut observer que l'hiver des mers Pacifiques a lieu dans le même tems que notre été d'Europe.

parvenir, ou que du moins il falloit employer tout l'été à le chercher. D'un autre côté en ſuppoſant qu'il n'y eût pas de terre en cet endroit-là, il devoit ſans doute ſe rendre au Cap de Bonne-Eſpérance au mois d'Avril; & alors il auroit mis fin aux importantes recherches d'un continent, principal objet de ſon voyage. Mais ce dernier parti étoit bien éloigné de ſatisfaire l'ame ardente & magnanime de notre navigateur. Il montoit un bon vaiſſeau; il étoit expédié pour faire des découvertes; tout ſon équipage jouiſſoit d'une bonne ſanté; il ne manquoit point de proviſions. Ainſi, il lui ſembloit, qu'en quittant alors l'Océan Pacifique, il manqueroit & de perſévérance & de jugement, puiſqu'il ne l'avoit pas encore aſſez parcouru, pour pouvoir dire qu'il ne lui reſtoit rien à y voir. Quoiqu'il eût prouvé qu'il n'exiſtoit pas de continent, à moins qu'il ne fût tout-à-fait ſous le pôle, il penſoit du moins qu'il y avoit encore aſſez de mer à viſiter pour eſpérer d'y trouver de fort grandes iſles. D'ailleurs, pluſieurs des iſles déjà découvertes n'avoient pas été

CHAP. IV. AN. 1774.

CHAP. IV. AN. 1774.

bien examinées, & leur giſement reſtoit indéterminé. Enfin, il étoit perſuadé, qu'un plus long ſéjour dans ces parages ne pouvoit qu'être avantageux à la navigation, à la géographie, & à l'aſtronomie.

D'APRÈS cela, il ſe détermina à aller d'abord chercher les terres découvertes dans le ſiècle dernier par Juan Fernandez (*a*). Enſuite, s'il ne les trouvoit pas, il vouloit diriger ſa route vers l'iſle de Pâque ou vers la terre de Davis, dont la ſituation eſt ſi incertaine, qu'aucune des tentatives qu'on a faites depuis peu pour y arriver, n'a pu réuſſir. Après cela, ſon deſſein étoit de ſe rapprocher du Tropique, & de s'avancer dans l'oueſt, viſitant toutes les iſles qu'il trouveroit ſur ſa route, & rectifiant leur poſition juſqu'à Otahiti, où il étoit néceſſaire de s'arrêter pour s'informer de l'Aventure. Il prétendoit en même-tems recourir aſſez loin dans l'oueſt pour voir la Terre-Auſtrale du Saint-Eſprit, découverte

(*a*) Vers le 38° de latitude.

par Quiros, & à laquelle M. de Bougainville a donné le nom de *Grandes Cyclades*; de là il comptoit cingler vers le ſud, & du ſud à l'eſt, entre les 50 & 60° de latitude, & atteindre le Cap de Horn au mois de Novembre, pour employer tout l'été ſuivant à examiner la partie ſud de l'Océan Atlantique. CHAP. IV. AN. 1774.

QUELQUE vaſte que fût ce plan, le capitaine Cook crut pouvoir l'exécuter; & quand il le communiqua à ſes Officiers, il eut la ſatisfaction de les voir tous ſatisfaits & empreſſés d'y concourir. Ils ſe ſignalèrent à l'envi, pour ſe préparer aux meſures qu'il jugea à propos de prendre. Sous de tels chefs, les matelots, ardens à les imiter, ſe montroient toujours prompts & dociles. Ils étoient même ſi éloignés de déſirer la fin du voyage, qu'ils ſe réjouiſſoient de le voir prolongé d'un an, & de pouvoir bientôt profiter d'un climat plus doux.

EN pourſuivant ſa route au nord, le capitaine Cook ſe perſuada de plus en plus que la prétendue terre de Juan Fernandez, ſi tant il eſt vrai qu'elle

CHAP. IV. AN. 1774.

exiſtât, ne pouvoit être qu'une iſle fort petite. Mais tandis qu'il la cherchoit; il fut attaqué d'une colique bilieuſe qui l'obligea de garder le lit; & le commandement du vaiſſeau fut confié à M. Cooper, ſon premier Lieutenant, qui s'acquitta de ſon devoir à la ſatisfaction entière du capitaine. Cependant la maladie de M. Cook devint encore plus dangereuſe, & le mit pluſieurs jours à deux doigts de la mort. M. Patten, chirurgien du vaiſſeau, le ſoigna alors, non-ſeulement avec toute l'habileté d'un vrai médecin, mais avec la tendreſſe d'un ami. Quand le capitaine commença à être un peu convaleſcent, M. Forſter fit en ſa faveur le ſacrifice d'un chien qu'il aimoit beaucoup. Il n'y avoit point à bord d'autre viande fraîche; & on fut obligé de faire du bouillon pour le malade avec la chair du pauvre chien. On lui fit même goûter de cette chair. Ainſi, il reprit un peu de ſanté, en ſe nourriſſant d'un mets qui répugneroit à la plupart des hommes & les rendroit malades. Mais la néceſſité dompta en M. Cook le ſentiment du dégoût.

LE 11 de Mars, nos navigateurs arrivèrent à la vue de l'iſle de Pâque, ou autrement la Terre de Davis (*a*). Leur ſéjour en cet endroit fut trop court pour exiger beaucoup de détails. Les habitans y ſont d'une race chétive. Leur couleur, leurs traits, leur langage, ont tant de rapport avec ce qu'on voit aux iſles de l'oueſt, que ces différents peuples ont indubitablement une commune origine; & il eſt vraiment étonnant que la même nation ſe ſoit aſſez étendue pour couvrir un quart entier du globe. Les habitans de l'iſle de Pâque ſont bons & hoſpitaliers; mais ils ne paroiſſent pas avoir moins d'inclination au vol que leurs voiſins. Leur iſle eſt ſi peu recommandable par elle-même, que perſonne ne peut guère être bien aiſe de l'avoir découverte. La nature a été ſi avare envers elle, qu'elle ne lui a donné ni un port sûr pour les vaiſſeaux d'une certaine grandeur, ni du bois bon à brûler, ni de

(*a*) Elle eſt ſituée à la latitude de 27° 5′ 30″ ſud, & ſa longitude eſt de 109° 46′ 20″ oueſt.

l'eau propre à être embarquée. Les
CHAP. IV. seuls objets remarquables qu'on y trouve
AN. 1774. ſont quelques ſtatues giganteſques, qui furent d'abord vues par Roggewein, & dont le capitaine Cook a donné une deſcription particulière.

LE capitaine Cook s'éloignant avec plaiſir d'une contrée ſi peu favorable aux voyageurs, dirigea ſa route vers les iſles Marquiſes. Il n'y avoit pas long-tems qu'il avoit remis en mer, lorſqu'il ſe ſentit de nouveau attaqué de ſa colique. Ses accès ne furent cependant pas auſſi violens que les premiers; & il attribua avec raiſon, le retour de ſa maladie, aux fatigues que lui avoit occaſioné ſon ſéjour dans l'iſle de Pâque.

6, 7 AV. LE 6 & le 7 d'Avril, nos voyageurs virent quatre iſles qu'ils reconnurent pour les Marquiſes. Le capitaine Cook en appella une, qui étoit une nouvelle découverte, l'*iſle de Hord*, du nom du jeune Officier qui l'avoit apperçue le premier. Auſſi-tôt que le vaiſſeau fut à l'ancre dans la baie de la *Madre de Dios*, ou plutôt dans la *Baie de la Réſolution*, à l'iſle de Sainte-Chriſtine,

on commença à trafiquer avec les Indiens, qui reçurent ſouvent les marchandiſes des Anglois, ſans donner rien en retour. A la fin, le capitaine Cook fut forcé de faire tirer un coup de fuſil par-deſſus la tête d'un homme qui avoit commis pluſieurs fraudes; mais cela ne produiſit qu'un effet momentané. Un grand nombre d'Indiens étant montés à bord au moment que le capitaine s'embarquoit dans ſon canot, pour choiſir un endroit propre à amarer le vaiſſeau, il cria à ſes Officiers de prendre garde que ces Indiens ne dérobaſſent quelque choſe. A peine il venoit de faire cette recommandation, qu'on lui dit qu'ils emportoient un inſtrument de fer. Alors il donna ordre à ſes gens de faire feu par-deſſus la pirogue des Indiens; mais de prendre garde d'en tuer aucun. Cependant le bruit qu'on faiſoit empêchant les ſoldats de bien entendre les paroles du capitaine, le voleur fut tué. Tous les Indiens s'étant ſauvés avec précipitation, le capitaine Cook les ſuivit à terre. Il s'y prit avec tant de douceur, qu'il en engagea quelques-uns à

venir le long de ſon canot, & à force de préſens, il parvint à bannir leurs craintes. La mort de leur compatriote n'avoit pas ſuffi pour les empêcher de dérober; mais enfin la certitude qu'ils eurent enſuite, de ne pouvoir pas, en fuyant, ſe mettre à l'abri des armes à feu, les détermina à ſe contraindre. Le capitaine Cook fit auſſi ſemblant de ne pas s'appercevoir de pluſieurs petits vols.

CHAP. IV. AN. 1774.

Les proviſions que les Anglois achetèrent à Sainte-Chriſtine, conſiſtoient en ignames, bananes, fruit-pain, noix de coco, volailles & petits cochons. Les échanges ſe firent d'abord commodément; mais le marché fut bientôt ruiné, par l'indiſcrétion de quelques jeunes Officiers qui préſentèrent divers articles de fantaiſie, que les Indiens n'avoient pas encore vus, & dont ils furent plus envieux que des clous & des outils les plus utiles. Un de ces Meſſieurs donna pour un cochon beaucoup de plumes rouges qu'il avoit apportées de l'iſle d'Amſterdam : mais l'effet en fut fatal. Il n'y eut plus de moyen de ſoutenir le commerce de cette manière. Alors le capitaine Cook

voyant qu'on ne pouvoit pas ſe procurer convenablement les proviſions dont on avoit beſoin, qu'en outre le bois & l'eau étoient rares dans le pays, & qu'enfin il étoit difficile d'y travailler aux réparations du vaiſſeau, il réſolut de chercher, ſans délai, un lieu qui lui offrît plus de reſſource. Les Anglois avoient tenu la mer pendant dix-neuf ſemaines, ne mangeant que des ſalaiſons. Un changement de régime leur étoit donc néceſſaire. Cependant, à leur arrivée à Sainte-Chriſtine, ils n'avoient pas un ſeul homme malade. Il y en avoit même très-peu d'entr'eux qui ſe ſentiſſent quelque diſpoſition au ſcorbut; ce qui provenoit ſans doute, dit le capitaine Cook dans ſa relation, & des divers anti-ſcorbutiques qu'on avoit à bord, & de l'attention du Chirurgien qui étoit extrêmement ſoigneux de donner des remèdes à propos. Pour nous, nous pouvons ajouter à cette obſervation, que la ſanté de l'équipage fut également due à la vigilance exceſſive du capitaine Cook lui-même, & à l'autorité qu'il employoit pour faire pratiquer des

CHAP. IV. AN. 1774.

règles que la ſageſſe & l'humanité avoient preſcrites.

CHAP. IV. AN. 1774.

Le principal but du capitaine Cook, en touchant aux iſles Marquiſes, fut de fixer leur ſituation ſur la carte; car c'eſt la ſeule choſe ſur laquelle M. Dalrymple s'eſt trompé, quand il a parlé de ces iſles dans ſa collection des découvertes de la mer du Sud. Il étoit néceſſaire de bien s'aſſurer de cette ſituation, parce qu'elle importe à la connoiſſance des autres pays vus par Mendana. Le capitaine Cook a donc marqué la poſition (*a*) des iſles Marquiſes, avec la plus grande juſteſſe. Il a également pris ſoin de décrire le port le plus commode de la baie de la Réſolution, dans l'iſle de Sainte-Chriſtine.

(*a*) Les iſles Marquiſes, dont quatre ont été d'abord découvertes par l'eſpagnol Mendana, ſont au nombre de cinq; la Madeleine, San-Pedro, la Dominique, Sainte Chriſtine, & l'iſle de Hood, qui eſt la plus ſeptentrionale; la Dominique eſt la plus grande, elle a quinze ou ſeize lieues de circuit. Ces iſles occupent un degré de latitude, & près d'un demi degré de longitude. Leur latitude eſt par les 9 à 10°, & leur longitude par les 138° 47′ à 139° 13′ oueſt.

Nous

Nous ne devons pas oublier de remarquer que les habitans des isles Marquises sont en général, & sans aucune exception, la plus belle race de peuple qui se trouve dans ces mers. Ils surpassent les autres Indiens, & pour l'élégance de leur forme, & pour la régularité de leurs traits. Il paroît cependant, d'après la conformité de leur langage avec celui d'Otahiti & des autres isles de la Société, que leur origine est la même. Les Anglois eurent une preuve de cette conformité, non qu'ils pussent bien converser avec les habitans des Marquises, mais Oedibée les entendoit fort bien.

Des isles Marquises, le capitaine Cook dirigea sa route vers Otahiti. Il se proposa en même-tems d'examiner les isles qu'il rencontreroit sur son passage, principalement celles qui ont été découvertes par les Hollandois, & dont la situation n'est pas exactement déterminée. Il vit dans sa route un grand nombre d'islets, presque tous joints ensemble par des bancs de corail. Une des isles où le Lieutenant Cooper descendit avec deux canots

CHAP. IV. AN. 1774.

bien armés, étoit nommée par les habitans *Tiookea* (*a*). Elle avoit déjà été découverte par le Commodore Byron. Les Indiens de Tiookea ſont d'une couleur plus brune que les autres Inſulaires de ces mers. Ils ont auſſi l'air plus fier & plus ſauvage. Tout cela ne vient peut-être que de ce qu'ils ſont obligés de chercher leur nourriture dans la mer, & de s'expoſer continuellement aux ardeurs du ſoleil. Nos voyageurs obſervèrent qu'ils étoient grands & bien faits, & qu'ils gravoient tous ſur leur corps une figure de poiſſon, juſte emblême de leur manière de vivre.

En paſſant aux iſles Saint-George, découvertes par le Commodore Byron, le capitaine Cook en vit quatre (*b*) autres, qu'il nomma les iſles *Palliſer*, en l'honneur de ſir Hugh Palliſer, ſon ami. Les habitans reſſembloient beaucoup à ceux de Tiookea, & ils étoient

(*a*) Tiookea eſt par la latitude de 14° 27′ 30″ ſud, & par la longitude de 144° 56′ oueſt.

(*b*) La ſituation d'une de ces iſles, eſt par la latitude de 15° 26′ ſud, & par la longitude de 146° 20′ oueſt, une autre 15° 37′, & 246° 3′.

comme eux, armés de longues piques. Le capitaine Cook ne put pas décider avec quelque certitude, ſi ces iſles étoient les mêmes qu'avoient vues les navigateurs Hollandois; ce qui provient de la négligence qu'ils ont eue, en déſignant les points de leurs découvertes. Notre voyageur obſerva auſſi qu'en naviguant dans ces mers, entre les latitudes de 20 & 21°, & depuis la longitude de 138° à 148 ou 150, on trouve tant d'iſles baſſes & tant d'écueils, qu'il eſt important de prendre beaucoup de précautions.

Fin du premier Volume.

B 17657

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome premier.

LETTRE du Traducteur de la Vie du capitaine Cook, à M. Garat, Professeur d'Histoire au Lycée, p. première j
PRÉFACE de l'Auteur Anglois, xxxv
CHAP. I. *Histoire du capitaine Cook, avant son premier Voyage autour du Monde*, 1
CHAP. II. *Continuation de l'Histoire du capitaine Cook, jusqu'à la fin de son premier Voyage autour du Monde*, 16
CHAP. III. *Contenant l'Histoire du capitaine Cook, depuis la fin de son premier Voyage autour du Monde, jusqu'au commencement du second*, 263
CHAP. IV. *Contenant l'Histoire du capitaine Cook, pendant son second Voyage autour du Monde*, 274

Fin de la Table du Tome premier.